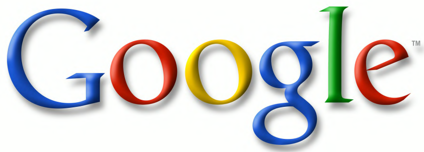




A. d. 1357

Val. Zannini



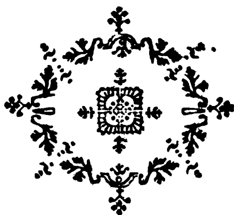


LE
SIECLE
DE
LOUIS XIV.

NOUVELLE EDITION.

REVUE PAR L'AUTEUR ET CONSIDERA-
BLEMENT AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.



A DRESDE 1753.
Chez GEORGE CONRAD WALTHER
LIBRAIRE DU ROI.
AVEC PRIVILEGES.

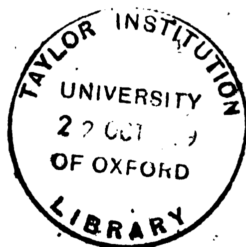

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES CHAPITRES DU *TOME PREMIER.*

LE
SIECLE
DE
LOUIS XIV.

[illegible]

[illegible]



AVERTISSEMENT.

Cette nouvelle édition revuë & corrigée avec ſoin par l'auteur, eſt beaucoup plus éxacte pour le ſtile, pour les faits & pour les dattes, que toutes les éditions qui ont paru juſqu'ici. On trouve dans le premier volume des choſes importantes qu'on n'avait pas oſé d'abord rendre publiques parce qu'on n'avait pas encor aſſez de témoignages, telles

ſont par éxemple les cauſes de la paix de riswick & la raiſon pour laquelle LOUIS XIV. reconnut JACQUES III. roi d'anglétérre. Dans le ſecond volume à la liſte des artiſtes il y à environ cinquante additions conſidérables, & un beaucoup plus grand nombre dans le corps de l'ouvragé. On y trouve ſurtout des fragmens dont l'original eſt écrit de la main de LOUIS XIV. Ces fragmens font connaître le cœur, l'éſprit, & le ſtile de ce mo-

nar-

narque & ſont le morceau le plus curieux de l'hiſtoire.

Cet eſſai ſur le ſiécle de LOUIS XIV était la ſuite d'une hiſtoire univerſelle qui commençait à Charlemagne & qui finiſſait au tems où nous ſommes. On en a vû déja quelques fragmens dans les mercures de france & ailleurs, mais ces fragmens étaient tronqués. La perte que l'auteur a faite du manuſcript qui contenait le 16 & le 17[e] ſiécle, & les materiaux pour l'hiſtoire

des arts l'a obligé de ne donner que le siécle de LOUIS XIV. Tout le reste était dans cette même forme, divisé par chapitres, & on s'y attachait plus à peindre les événemens principaux qu'à détailler les petits. C'était plutôt l'histoire de l'esprit & des mœurs que des récits de batailles. Aussi il ne faut pas s'étonner si cette derniere partie de l'ouvrage & surtout le second volume est conforme au reste de cette histoire universelle.



TA-





LE SIECLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Ce n'eſt pas ſeulement la VIE DE LOUIS XIV. qu'on prétend écrire; on ſe propoſe un plus grand objet. On veut eſſaïer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme; mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques: tous les peuples ont éprouvé des révolutions: toutes les hiſtoires ſont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans ſa mémoire. Mais quiconque penſe, & ce qui eſt encore plus

rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siécles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux, sont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siécles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe & d'Aléxandre, ou celui des Périclès, des Démosthénes, des Aristotes, des Platons, des Apelles, des Phidias, des Praxitéles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la grèce; le reste de la terre était barbare.

Le second âge est celui de César & d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisiéme, est celui qui suivit la prise de constantinople par Mahomet II. Alors on vit en italie une famille de simples citoïens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'europe; les Médicis appellérent à florence les arts, que les turcs chassaient de la grèce, c'était le tems de la gloire de l'italie. Toutes les sciences reprenaient une vie nouvelle; les italiens les honorérent du nom de *vertu*, comme les premiers grecs les

les avaient caractériſées du nom de *ſageſſe*. Tout tendait à la perfection : les Michel-Anges, les Raphaëls, les Titiens, les Taſſes, les Arioſtes fleurirent. La gravûre fut inventée ; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'europe en tout genre, fut chaſſée de l'italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toûjours tranſplantés de grèce en italie, ſe trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout à coup. La france, l'angleterre, l'allemagne, l'eſpagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérérent trop vîte.

François premier encouragea des ſavans, mais qui ne furent que ſavans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Anges, ni des Palladio : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres italiens qu'il appella ne firent point d'éléves français. Quelques épigrammes & quelques contes libres compoſaient toute notre poëſie ; Rabelais était notre ſeul livre de proſe à la mode, du tems de Henri II.

En un mot, les italiens ſeuls avaient tout, ſi vous en exceptez la muſique, qui n'était encore qu'informe ; & la philoſophie expérimentale, qui était inconnuë par tout également.

Enfin, le quatriéme ſiécle eſt celui qu'on nomme le ſiécle de Louis XIV. ; & c'eſt peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois enſemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été pouſſés plus loin que ſous les Médicis, ſous les Auguſtes & les Aléxandres ; mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. La ſaine philoſophie n'a été connuë que dans ce tems : & il eſt vrai de dire, qu'à commencer depuis les derniéres années du cardinal de Richelieu, juſqu'à celles qui ont ſuivi la mort de Louis XIV, il s'eſt fait dans nos arts, dans nos eſprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit ſervir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuſe influence ne s'eſt pas même arrêtée en france ; elle s'eſt étenduë en angleterre ; elle a excité l'émulation dont avait alors beſoin cette nation ſpirituelle & profonde ; elle a porté le goût en allemagne,

les ſciences en moſcovie; elle a même ranimé l'italie qui languiſſait, & l'europe a dû ſa politeſſe à la cour de Louis XIV.

Avant ce tems, les italiens appellaient tous les ultramontains du nom de barbares; il faut avouer que les français méritaient en quelque ſorte cette injure. Nos péres joignaient la galanterie romaneſque des maures à la groſſiéreté gothique; ils n'avaient preſque aucun des arts aimables; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés: car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable; & il n'eſt pas étonnant que la peinture, la ſculpture, la poëſie, l'éloquence, la philoſophie, fuſſent preſque inconnuës à une nation, qui aiant des ports ſur l'océan & ſur la mediterranée, n'avait pourtant point de flote, & qui aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures groſſiéres.

Les juifs, les génois, les vénitiens, les portugais, les flamans, les hollandais, les anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII à ſon avénement à la couronne n'avait pas un vaiſſeau; paris ne contenait pas quatre-cent-mille hommes, & n'était pas dé-

coré de quatre beaux édifices; les autres villes du roiaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la loire. Toute la noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables; les villes étaient sans police, l'état sans argent, & le gouvernement presque toûjours sans crédit parmi les nations étrangéres.

On ne doit pas se dissimuler, que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la france avait langui plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un état soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

En france les peuples furent esclaves jusques vers le tems de Philippe-Auguste; les seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI; & les rois, toûjours occupés à soûtenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eûrent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis

Louis XI fit beaucoup pour la puissance roiale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

François I. fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en france, & tous périrent avec lui.

Henri le grand voulait retirer la france des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur.

Le cardinal de Richelieu, occupé d'abbaisser la maison d'aûtriche, le calvinisme & les grands, ne joûit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf-cent années, notre génie a été presque toûjours rétréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'aiant ni loix ni coûtumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toûjours grossier; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté; les ec-

ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance ; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misére.

Les francais n'eûrent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres nations : l'imprimerie, la poudre, les glaces, les télescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai systême de l'univers, ne leur appartiennent point ; ils faisaient des tournois, pendant que les portugais & les espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'orient & à l'occident du monde connu. Charles-quint prodiguait déja en europe les trésors du méxique, avant que quelques sujets de François premier eussent découvert la contrée inculte du canada ; mais par le peu même que firent les français dans le commencement du seiziéme siécle, on vit dequoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV ; & l'on souhaite que la postérité de ce monarque, & celle de ses peuples, également animées d'une heureuse émulation, s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouvèr ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siécle; on est obligé de laissèr aux annalistes le soin de ramasser avec éxactitude tous ces petits faits, qui ne serviraient qu'à détourner la vuë de l'objet principal. C'est à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, prises & reprises par les armes, données & renduës par des traités: mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité, & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événemens, qui ont fixé la destinée des empires; tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette histoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On essaïera de faire voir ce qu'étaient & la france & les autres états de l'europe avant la naissance de Louis XIV; ensuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de son régne. Le gouvernement intérieur du roiaume, objet plus important

pour les peuples, sera traité à part. La vie privée de Louis XIV, les particularités de sa cour & de son régne, tiendront une grande place. D'autres articles seront pour les arts, pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain dans ce siécle. Enfin on parlera de l'église, qui depuis si longtems est liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiette & tantôt le fortifie; & qui instituée pour enseigner la morale, se livre souvent à la politique & aux passions humaines.



DES

DES ÉTATS
DE L'EUROPE
AVANT
LOUIS XIV.

Il y avait déja long-tems qu'on pouvait regarder l'europe chrétienne (à la moscovie près) comme une grande république partagée en plusieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondans les uns avec les autres; tous aiant un même fonds de religion, quoique divisés en plusieurs sectes; tous aiant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les nations européanes ne font point esclaves leurs prisonniers; qu'elles respectent les ambassadeurs de leurs ennemis; qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains princes, comme de l'empereur, des rois, & des autres moindres potentats: & qu'elles s'accordent surtout dans la sage politique de tenir entr'elles,

autant

autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, emploiant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les unes chez les autres des ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des desseins d'une seule, donnèr à la fois l'alarme à l'europe, & garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toûjours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-quint la balance penchait trop du côté de la maison d'aûtriche. Cette maison puissante était, vers l'an 1630, maîtresse de l'espagne, du portugal, & des trésors de l'amérique; les païs-bas, le milanais, le roiaume de naples, la bohême, la hongrie, l'allemagne même (si on peut le dire) étaient devenus son patrimoine; & si tant d'états avaient été réunis sous un seul chef de cette maison, il est à croire que l'europe lui aurait enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la france: il est à peu-près de la même étenduë; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robustes & patiens dans le travail. La nation

allemande est gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la france sous les premiers rois capétiens, qui étaient des chefs souvent mal-obéis, de plusieurs grands vassaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de souverains séculiers, près de quarante princes ecclésiastiques, soit abbés, soit évêques, neuf électeurs, parmi lesquels on peut compter quatre rois, enfin l'empereur, chef de tous ces potentats, composent ce grand corps germanique, que le flegme allemand fait subsister avec presque autant d'ordre, qu'il y avait autrefois de confusion dans le gouvernement français.

Chaque membre de l'empire a ses droits, ses priviléges, ses obligations; & la connaissance difficile de tant de loix, souvent contestées, fait ce que l'on appelle en allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation germanique est si renommée.

L'empereur lui-même ne serait guéres à la vérité plus puissant, ni plus riche qu'un doge de venise. L'allemagne, partagée en villes libres & en principautés, ne laisse au chef de tant d'états, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir.

Il

Il ne possède pas à titre d'empereur un seul village; la ville de bamberg lui est assignée seulement pour sa résidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité aussi vaine que suprême, était devenuë si puissante entre les mains des aûtrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en monarchie absoluë cette république de princes.

Deux partis divisaient alors & partagent encore aujourd'hui l'europe chrétienne, & sur-tout l'allemagne. Le premier est celui des catholiques plus ou moins soumis au pape; le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du pape & des prélats catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom géneral de protestans, quoiqu'ils soient divisés en luthériens, calvinistes & autres, qui se haissent entr'eux, presque autant qu'ils haissent rome.

En allemagne, la saxe, le brandebourg, le palatinat, une partie de la bohême, de la hongrie, les états de la maison de brunswic, le wirtemberg, suivent la religion luthérienne, qu'on nomme évangélique. Toutes les villes libres impériales ont embrassé cette secte, qui a semblé plus convenable que la religion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les

Les calviniſtes, répandus parmi les luthériens qui ſont les plus forts, ne font qu'un parti médiocre ; les catholiques compoſent le reſte de l'empire, & aiant à leur tête la maiſon d'aûtriche ; ils étaient ſans doute les plus puiſſans.

Non-ſeulement l'allemagne, mais tous les états chrétiens, ſaignaient encore des plaies, qu'ils avaient reçuës de tant de guerres de religion, fureur particuliére aux chrétiens ignorée des idolâtres, & ſuite malheureuſe de l'eſprit dogmatique introduit depuis ſi long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverſe qui n'aïent cauſé une guerre civile, & les nations étrangéres (peut-être notre poſtérité) ne pourront un jour comprendre que nos péres ſe ſoient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'empereur Mathias étant mort ſans enfans, le parti proteſtant ſe remua pour ôter l'empire à la maiſon d'aûtriche & à la communion romaine ; mais Ferdinand archiduc de gratz, couſin de Mathias, n'en fut pas moins élu empereur. Il était déja roi de bohême & de hongrie, par la démiſſion de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux roiaumes.

Ce

Ce Ferdinand II. continua d'abattre le parti protestant : il se vit quelque-tems le plus puissant & le plus heureux monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands généraux, Valstein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de princes de la maison d'aûtriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savaient choisir. Cette puissance menaçait déja du joug, & les protestans & les catholiques : l'alarme fut même portée jusqu'à Rome, sur laquelle ce titre d'empereur & de roi des romains donne des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réels. Rome, qui de son côté prétendait autrefois un droit plus chimérique sur l'empire, s'unit alors avec la france contre la maison d'aûtriche. L'argent des français, les intrigues de rome & les cris de tous les protestans, appellèrent enfin du fond de la suéde Gustave-Adolphe, le seul roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de héros, & le seul qui pût renverser la puissance aûtrichienne.

L'arrivée de Gustave en allemagne changea la face de l'europe. Il gagna en 1631 contre le général Tilly la bataille de leipsic, si célèbre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce roi mit en usage, & qui passe encore

encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'empereur Ferdinand se vit en 1632 prêt à perdre la bohême, la hongrie & l'empire: son bonheur le sauva; Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de lützen, au milieu de sa victoire ; & la mort d'un seul homme rétablit ce que lui seul pouvait détruire.

La politique de la maison d'aûtriche, qui avait succombé sous les armes d'Adolphe, se trouva forte contre tout le reste ; elle détacha les princes les plus puissans de l'empire, de l'alliance des suédois. Ces troupes victorieuses, abandonnées de leurs alliés & privées de leur roi, furent battuës à norlingue ; & quoique plus heureuses ensuite, elles furent toûjours moins à craindre que sous Gustave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laissa tous ses états à son fils Ferdinand III, qui hérita de sa politique, & fit comme lui la guerre de son cabinet : il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenuë depuis; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés français, qui allérent y établir leurs manufactures. Ce

 pais

païs fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particuliére aux allemans, les privaient de ces plaisirs & de ces arts agréables, que la sagacité italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'industrie française commençait dès-lors à perfectionner. Les allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettait à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soûtenir longtems la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'empire que les français ont fait la guerre contre l'empire. La différence du gouvernement & du génie rend les français plus propres pour l'attaque, & les allemans pour la défense.

DE L'ESPAGNE.

L'espagne, gouvernée par la branche aînée de la maison d'autriche, avait imprimé après la mort de Charles-quint, plus de terreur que la nation germanique. Les rois d'espagne étaient incomparablement plus absolus & plus riches. Les mines du méxique & du potosi semblaient leur fournir de-

quoi

quoi acheter la liberté de l'europe. Ce projet de la monarchie universelle de notre continent chrétien, commencé par Charles-quint, fut d'abord soûtenu par Philippe II. Il voulut, du fond de l'escurial, asservir la chrétienté par les négociations & par la guerre. Il envahit le portugal; il désola la france; il menaça l'angleterre: mais plus propre peut-être à marchander de loin des esclaves, qu'à combattre de près ses ennemis, il n'ajoûta aucune conquête à la facile invasion du portugal; il sacrifia de son aveu quinze-cent millions, qui font aujourd'hui plus de trois-mille-millions de notre monoie, pour asservir la france, & pour regagner la hollande. Mais ses trésors ne servirent qu'à enrichir ces païs qu'il voulut domter.

Philippe III son fils, moins guerrier encore & moins sage, eut peu de vertus de roi. La superstition, ce vice des ames faibles, ternit son régne & affaiblit la monarchie espagnole. Son roiaume commençait à s'épuiser d'habitans, par les nombreuses colonies que l'avarice transplantait dans le nouveau monde; & ce fut dans ces circonstances que ce roi chassa de ses états près de huit-cens-milles maures, lui qui aurait dû au contraire en faire venir davantage, s'il est vrai que le nombre des sujets soit le trésor

des monarques. L'espagne fut presque déserte depuis ce tems : la fierté oisive des habitans laissa passer en d'autres mains les richesses du nouveau monde ; l'or du pérou devint le partage de tous les marchands de l'europe : en vain une loi sévére & presque toûjours éxécutée, ferme les ports de l'amérique espagnole aux autres nations ; les négocians de france, d'angleterre, d'italie, chargent de leurs marchandises les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'est pour eux que le pérou & le méxique ont été conquis.

La grandeur espagnole ne fut donc plus sous Philippe III, qu'un vaste corps sans substance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la faiblesse de son pére, perdit le portugal par sa négligence, le roussillon par la faiblesse de ses armes, & la catalogne par l'abus du despotisme. C'est ce même roi, à qui le comte-duc d'Olivarès, son favori & son ministre, fit prendre le nom de grand à son avénement à la couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut si indigne, que tout roi qu'il était, personne n'osa le lui donner. De tels rois ne pouvaient être longtems heureux dans leurs guerres contre la france. Si nos divi-

divisions & nos fautes leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal-servir; les castillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie; les arragonois disputaient sans cesse leur liberté contre le conseil roial; & les catalans, qui regardaient leurs rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs provinces. Ainsi ce beau roiaume était alors peu puissant au-dehors & misérable au-dedans; nulle industrie ne secondait, dans ces climats heureux, les présens de la nature; ni les soies de valence, ni les belles laines de l'andalousie & de la castille, n'étaient préparées par les mains espagnoles: les toiles fines étaient un luxe très-peu connu: les manufactures flamandes, reste des monumens de la maison de bourgogne, fournissaient à madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence: les étoffes d'or & d'argent étaient defenduës dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'espagne était si pauvre, que le ministére de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de

faire de la monoie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent; il fallut que le maître du méxique & du pérou fit de la fausse monoie pour païer les charges de l'état. On n'osait, si on en croit le sage Gourville, imposer des taxes personnelles; parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'aiant presque point de meubles, n'auraient jamais pû être contraints à païer. Tel était l'état de l'espagne, & cependant réunie avec l'empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'europe.

DU PORTUGAL.

Le portugal redevenait alors un roiaume. Jean, duc de bragance, prince qui passait pour faible, avait arraché cette province à un roi plus faible que lui; les portugais cultivaient par nécessité le commerce que l'espagne négligeait par fierté; ils venaient de se liguer avec la france & la hollande en 1641 contre l'espagne. Cette révolution du portugal valut à la france plus que n'eussent fait les plus signalées victoires. Le ministére français, qui n'avait contribué en rien à cet évenement, en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son enne-

ennemi, celui de le voir attaqué par une puissance irréconciliable.

Le portugal sécouant le joug de l'espagne, étendant son commerce & augmentant sa puissance, rappelle ici l'idée de la hollande, qui jouissait des mêmes avantages d'une maniére bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit état de sept provinces unies, païs stérile, mal-sain, & presque submergé par la mer, était depuis environ un demi-siécle, un éxemple presque unique sur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'europe, résistérent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran Philippe II; éludérent les desseins de plusieurs princes, qui voulaient les secourir pour les asservir, & fondérent une puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'espagne même. Le déséspoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés; la liberté avait élevé leur courage, & les princes de la maison d'orange en avaient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs

de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les maniéres d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplérent la hollande d'une foule d'étrangers, & sur-tout de wallons, que l'inquisition persécutait dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoiens.

La religion calviniste, dominant dans la hollande, servit encore à sa puissance. Ce païs, alors si pauvre, n'aurait pu ni suffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espéce humaine. On avait l'exemple de l'angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les hollandais établissaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils le soûtenaient par le négoce. Ils allérent attaquer au fond de l'asie ces mêmes maîtres,

qui

qui jouissaient alors des découvertes des portugais ; ils leur enlevérent les îles où croissent ces épiceries précieuses, trésors aussi réels que ceux du pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La compagnie des indes orientales, établie en 1602, gagnait déja près de trois-cent pour cent en 1620. Ce gain augmentait chaque année. Bientôt cette société de marchands, devenuë une puissance formidable, bâtit dans l'île de java, la ville de batavia, la plus belle de l'asie & le centre du commerce, dans laquelle résident à présent plus de dix-mille chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante piéces de canon, & mettre au moins trente mille hommes sous les armes. Un simple marchand, gouverneur de cette colonie, y paraît avec la pompe des plus grands rois, sans que ce faste asiatique corrompe la frugale simplicité des hollandais en europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des sept-provinces.

Anvers, si longtems florissante, & qui avait englouti le commerce de venise, ne fut plus qu'un désert. Amsterdam, malgré les incommodités de son port, devint à son tour le

le magasin du monde. Toute la hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenses. Les eaux de la mèr furent contenuës par de doubles digues. Des canaux creusés dans toutes les villes, furent revétus de pierre; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargés de marchandises abordérent aux portes des particuliers, & les étrangers ne se lassent point d'admirer ce mélange singulier, formé par les faites des maisons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaisseaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le spectacle de la mèr, de la ville & de la campagne.

Cet état d'une espéce si nouvelle, était depuis sa fondation, attaché intimement à la france; l'intérêt les réunissait; ils avaient les mêmes ennemis; Henri le grand & Louis XIII avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLÉTERRE.

L'angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'europe; mais Charles I. qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soûtenir le poids de cette balance, sentait le sceptre écha-

échaper déja de sa main; il avait voulu rendre son pouvoir en angleterre indépendant des loix & changer la religion en écosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon pére, honnête-homme, mais monarque mal conseillé: il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de Louis XIV, empécha pour un tems l'angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins: elle perdit sa considération avec son bonheur: son commerce fut interrompu; les autres nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de Cromwel, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'angleterre s'était longtems flâtée de maintenir entre les rois par sa puissance, la cour de rome essaïait de

la

la tenir par sa politique. L'italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés: celle que possède le pape est assez grande pour le rendre respectable comme prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce; son autorité spirituelle, toûjours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté; & si dans l'autre il est regardé comme un pére, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la france est de le regarder comme une personne sacrée mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les païs catholiques, les traces des pas que la cour de rome a faits autrefois vers la monarchie universelle. Tous les princes de la religion catholique envoïent au pape, à leur avénement, des ambassades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans rome un cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le pape donne des bulles de tous les évechez, & s'exprime dans ses bulles, comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissance. Tous les évêques italiens, espagnols, flamans, & même quelques

ques français, se nomment évêques, par la permission divine, & par celle du saint siége. Il n'y a point de roiaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à sa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des bénéfices consistoriaux.

Les religieux, dont les chefs résident à rome, sont encore autant de sujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. La coûtume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toûjours permis aux princes de remédièr entiérement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son souverain, est un crime de léze-majesté dans un laique; c'est dans le cloître un acte de religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce souverain étranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouèr un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des ordres entiers de religieux à servir rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui régne en france depuis un siécle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. Les bons livres écrits sur

cette

cette matiére soit de vrais services rendus aux rois & aux peuples: & un des grands changemens qui se soient fait par ce moien dans nos mœurs sous Louis XIV; c'est la persuasion dans laquelle les religieux commencent tous à être, qu'ils sont sujets du roi, avant que d'être serviteurs du pape. La juridiction, cette marque essentielle de la souveraineté, est encore demeurée au pontife romain. La france même, malgré toutes ses libertés de l'église gallicane, souffre que l'on appelle au pape en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa niéce, se faire relever de ses vœux, c'est à rome, & non à son évêque, qu'on s'adresse; les graces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achêtent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés, sont toûjours soûtenus avec art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la république romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais cour ne sut mieux se conduire, selon les hommes & selon les tems. Les papes

papes sont presque toûjours des italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent ; leur conseil est composé de cardinaux, qui leur ressemblent & qui sont tous animés du même esprit. De ce conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la chine & à l'amérique ; il embrasse en ce sens l'univers ; & on peut dire ce que disait autrefois un étranger du sénat de rome : *j'ai vû un consistoire de rois*. La plûpart de nos écrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette cour ; mais je n'en voi point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sai si une autre nation eût pû conserver si longtems dans l'europe tant de prérogatives toûjours combattuës : toute autre cour les eût peut-être perduës, ou par sa fierté, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité ; mais rome emploiant presque toûjours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit rampante sous Charles-quint, terrible à notre roi Henri III, ennemie & amie tour-à-tour de Henri IV ; adroite avec Louis XIII, opposée ouvertement à Louis XIV, dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrette des empereurs, dont elle se défiait plus que du sultan des turcs.

Quel-

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à rome de cette ancienne puissance, qui six siécles auparavant avait voulu soumettre l'empire & l'europe à la tiâre.

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les papes sûrent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des roiaumes. Mais le roi d'espagne, possesseur de cet état, ne laissait à la cour romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reste, l'état du pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux barberin, neveux du pape Urbain viii, & le duc de parme; guerre peu sanglante & passagére, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille, qui se donna, fut entre quatre ou cinq-cens hommes de chaque parti.

parti. La forteresse de piégaia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie; cette artillerie consistait en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne rome & de carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne rome finissait tout par des victoires.

Les autres provinces d'italie écoutaient des intérêts divers. Venise craignait les turcs & l'empereur; elle défendait à peine ses états de terre-ferme, des prétentions de l'allemagne & de l'invasion du grand-seigneur. Ce n'était plus cette venise autrefois la maîtresse du commerce du monde, qui cent-cinquante ans auparavant avait excité la jalousie de tant de rois. La sagesse de son gouvernement subsistait; mais son grand commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force, & la ville de venise était, par sa situation, incapable d'être domtée, & par sa faiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'état de florence jouissait de la tranquillité & de l'abondance, sous le gouvernement des Médicis; les lettres, les arts, & la

 poli-

politesse, que les Médicis avaient fait naître, florissaient encore. La toscane alors était en italie ce qu'athènes avait été en grèce.

La savoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes françaises & espagnoles, s'était enfin réunie toute entiére en faveur de la france, & contribuait en italie à l'affaiblissement de la puissance aûtrichienne.

Les suisses conservaient, comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à opprimer personne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux; ils étaient pauvres; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naitre; mais ils étaient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'europe, la pologne, la suéde, le danemarck, la moscovie, étaient comme les autres puissances, toûjours en défiance ou en guerre entr'elles, On voiait, comme aujourd'hui, dans la pologne les mœurs & le gouvernement des goths & des francs, un roi électif, des nobles partageans sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de nobles, point de villes fortifiées, presque point de commerce. Ces peuples

peuples étaient tantôt attaqués par les suédois, ou par les moscovites, & tantôt par les turcs. Les suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les paisans même dans les états-généraux, mais alors plus soumise à ses rois que la pologne, furent victorieux presque par tout. Le Danemarck, autrefois formidable à la suéde, ne l'était plus à personne. La moscovie n'était encore que barbare.

DES TURCS.

Les turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient été sous les Sélims, les Mahomets, & les Solimans; la mollesse corrompait le sérail, sans en bannir la cruauté. Les sultans étaient en même-tems, & les plus despotiques des souverains, & les moins assurez de leur trône & de leur vie. Osman & Ibrahim venaient de mourir par le cordeau. Mustapha avait été deux fois déposé. L'empire turc ébranlé par ces secousses, était encore attaqué par les persans; mais quand les persans le laissaient respirer, & que les révolutions du sérail étaient finies, cet empire redevenait formidable à la chrétienté; car depuis l'embouchure du boristhène jusqu'aux états de venise, on voiait la moscovie, la hon-

grie, la gréce, les îles, tour-à-tour en proie aux armes des turcs : & dès l'an 1640, ils faisaient constamment cette guerre de candie si funeste aux chrétiens. Telles étaient la situation, les forces, & l'intérêt des principales nations européanes, vers le tems de la mort du roi de france Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La france alliée à la suéde, à la hollande, à la savoie, au portugal, & aiant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, soûtenait contre l'empire & l'espagne, une guerre ruineuse aux deux partis, & funeste à la maison d'aûtriche. Cette guerre était semblable à toutes celles, qui se font depuis tant de siécles entre les princes chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontiéres, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les généraux de Louis XIII avaient pris le roussillon ; les catalans venaient de se donnèr à la france, protectrice de la liberté qu'ils defendaient contre leurs rois ; mais ces succès n'avaient pas empéché que les ennemis n'eussent pris corbie en 1637, & ne fussent

fussent venus jusqu'à pontoise. La peur avait chassé de paris la moitié de ses habitans; & le cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance aûtrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochéres de paris à fournir chacune un laquais pour allèr à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les français avaient donc fait beaucoup de mal aux espagnols & aux allemans, & n'en avaient pas moins essuïé.

MOEURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valstein, un duc de veimar, Picolomini, Jean de Vert, le maréchal de Guébriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés. Le chancelier Oxenstiern, le comte duc d'Olivarès, mais sur-tout le cardinal duc de Richelieu, avaient attiré sur eux l'attention de l'europe. Il n'y a aucun siécle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célébres; la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme; il faut toûjours ou négocier, ou se battre. Le plus heu-

heureux passe pour le plus grand, & le public attribuë souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV; les armées n'étaient pas si nombreuses: aucun général, depuis le siége de metz par Charles-quint, ne s'était vû à la tête de cinquante-mille hommes: on assiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans son enfance. Les piques & les arquebuses étaient en usage; on se servait beaucoup de l'épée, devenuë inutile aujourd'hui. Il restait encore, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. Louis XIII. fut le dernier qui observa cette coûtume. Il envoïa un Héraut-d'armes à bruxelles, déclarer la guerre à l'espagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées: le cardinal infant, le cardinal de savoie, Richelieu, la Valette, Sourdis archévêque de bordeaux, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. Les papes menacérent quelquefois d'excommunication ces prêtres guerriers. Le pape Urbain VIII. fâché contre la france, fit dire au cardinal de la Valette,

Valette, qu'il le dépouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes; mais réuni avec la france, il le combla de bénédictions.

Les ambassadeurs, non moins ministres de paix que les ecclésiastiques, ne faisaient nulle difficulté de servir dans les armées des puissances alliées, auprès desquelles ils étaient emploiés. Charnacé, envoié de france en hollande, y commandait un régiment en 1637; & depuis même, l'ambassadeur d'Estrade fut colonel à leur service.

La france n'avait en tout qu'environ quatre-vingt-mille hommes effectifs sur pied. La marine anéantie depuis des siécles, rétablie un peu par le cardinal de Richelieu, fut ruinée sous Mazarin. Louis XIII n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire; mais l'argent était à vingt-six livres le marc: ces quarante-cinq millions revenaient à environ quatre-vingt cinq millions de ce tems, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à quarante-neuf livres & demie; valeur numeraire éxorbitante, & que l'intérêt public & la justice demandent qui ne soit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu aujourd'hui, était en très-peu de mains; la police du roiaume était entiérement négligée, preuve certaine d'une administration

peu heureuse. Le cardinal de Richelieu, occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'état, avait commencé à rendre la france formidable au-dehors, sans avoir encore pû la rendre bien florissante au-dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés; les brigands les infestaient; les ruës de paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étaient remplies de voleurs. On voit par les registres du parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hommes mal paiés, & qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de François II, la france avait été toûjours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une maniére paisible & volontaire. Les seigneurs avaient été élevés dans les conspirations; c'était l'art de la cour, comme celui de plaire au souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avait passé de la cour jusqu'aux moindres villes, & possédait toutes les communautés du roiaume; on se disputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé: il n'y avait pas jusqu'aux paroisses de paris qui n'en vinssent aux mains; les processions se battaient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs

leurs banniéres. On avait vû souvent les chanoines de notre-dame aux prises avec ceux de la sainte-chapelle ; le parlement & la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas, dans l'église de notre-dame, le jour que Louis XIII mit son roiaume sous la protection de la vierge Marie.

Presque toutes les communautés du roiaume étaient armées ; presque tous les particuliers respiraient la fureur du duël. Cette barbarie gothique, autorisée autrefois par les rois même, & devenuë le caractére de la nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangéres, à dépeupler le païs. Ce n'est pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de français de la main des français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la maniére dont les arts & les sciences étaient cultivés ; on trouvera cette partie de l'histoire de nos moeurs à sa place. On remarquera seulement que la nation française était plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On consultait les astrologues, & on y croiait. Tous les mémoires de ce tems-là, à commencer par l'histoire du président de

Thou, sont remplis de prédictions. Le grave & sévére duc de Sully rapporte sérieusement celles qui furent faites à Henri IV: cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était si accréditée, qu'on eut soin de tenir un astrologue caché près de la chambre de la reine Anne d'autriche, au moment de la naissance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'abbé Vittorio Siry, auteur contemporain, très-instruit; c'est que Louis XIII eut dès son enfance le surnom de juste, parce qu'il était né sous le signe de la balance.

La même faiblesse, qui mettait en vogue cette chimére absurde de l'astrologie judiciaire, faisait croire aux possessions, & aux sortiléges: on en faisait un point de religion; l'on ne voiait que des prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux, composés de magistrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des sorciers. On reprochera toûjours à la mémoire du cardinal de Richelieu, la mort de ce fameux curé de loudun, Urbain Grandier, condanné au feu comme magicien par une commission du conseil. On s'indigne, que le ministre & les juges aient eû la faiblesse de croire aux diables de loudun, ou

ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent, dans les flâmes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la derniére postérité, que la maréchale d'Ancre fut brûlée en place de gréve comme sorciére, & que le conseiller Courtin, interrogeant cette femme infortunée, lui demanda de quel Sortilége elle s'était servie pour gouverner l'esprit de Marie de Médicis; que la maréchale lui répondit: *je me suis servie du pouvoir qu'ont les ames fortes sur les esprits faibles*; & qu'enfin cette réponse ne servit qu'à précipiter l'arrêt de sa mort.

On voit encore dans une copie de quelques regiſtres du châtelet, un procès commencé en 1601, au sujet d'un cheval, qu'un maître induſtrieux avait dressé à-peu-près de la maniére dont nous avons vû des éxemples à la foire; on voulait faire brûler & le maître & le cheval comme sorciers.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siécle, qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumiéres dans tous les ordres de l'état, fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques superstitieuses, qui déshonoraient la religion. Les calvinistes, confondant avec le culte raisonnable des catholiques les abus qu'on faisait de ce culte,

n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre église. Ils oppofaient à nos fuperftitions populaires, fouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractére de prefque tous les réformateurs: ainfi l'efprit de parti déchirait & aviliffait la france; & l'efprit de fociété, qui rend aujourd'hui cette nation fi célébre & fi aimable, était abfolument inconnu. Point de maifons où les gens de mérite s'affemblaffent pour fe communiquer leurs lumiéres; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la fociété, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le fiécle qu'on appelle le fiécle de Louis XIV.



CHA-

CHAPITRE SECOND.

Minorité de LOUIS XIV: victoires des français ſous le grand Condé, alors duc d'Enguien.

Le cardinal de Richelieu, & Louis XIII. venaient de mourir; l'un admiré & haï, l'autre déja oublié. Ils avaient laiſſé aux français, alors très inquiets, de l'averſion pour le nom ſeul du miniſtére, & peu de reſpect pour le trône. Louis XIII. par ſon teſtament établiſſait un conſeil de régence. Ce monarque, mal obéi pendant ſa vie, ſe flâta de l'être mieux après ſa mort; mais la 18 août 164 premiére démarche de ſa veuve Anne d'aûtriche, fut de faire annuller les volontés de ſon mari, par un arrêt du parlement de paris. Ce corps, longtems oppoſé à la cour, & qui avait à peine conſervé ſous Louis, la liberté de faire des remontrances, caſſa le teſtament de ſon roi, avec la même facilité qu'il aurait jugé la cauſe d'un citoien. Anne d'aûtriche s'adreſſa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que Marie de Médicis s'était ſervi du même tribunal après la mort de Henri IV; & Marie

de

de Médicis avait donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine ; que le parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés ; & qu'un arrêt rendu au parlement & par les pairs, semblait assurer un droit incontestable. *

L'usage qui donne la régence aux méres des rois, parut donc alors aux français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le parlement de paris, aiant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, aiant seul déclaré par des arrêts ce droit des méres, parut en effet avoir donné la régence ; il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des rois, & chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt Gaston duc d'Orléans, frére du feu roi, eut le vain titre de lieutenant général du roiaume sous la régente absoluë.

Anne d'aûtriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le roi d'espagne Philippe

* Riencourt, dans son histoire de Louis XIV dit que le testament de Louis XIII fut vérifié au parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'est qu'en effet Louis XIII avait déclaré la reine régente ; ce qui fut confirmé : mais il avait limité son autorité, ce qui fut cassé.

Philippe IV son frére, qu'elle aimait. Il est difficile de dire précisément, pourquoi l'on faisait cette guerre; on ne demandait rien à l'espagne, pas même la navarre, qui aurait dû être le patrimoine des rois de france. On se battait depuis 1635, parce que le cardinal de Richelieu l'avait voulu, & il est à croire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. Il s'était lié contre l'empereur avec la suéde, & avec le duc Bernard de saxe-veimar, l'un de ces généraux que les italiens nommaient condottieri, c'est-à-dire, qui vendaient des troupes. Il attaquait aussi la branche autrichienne-espagnole dans ces dix provinces que nous appellons en général du nom de flandre; & il avait partagé avec les hollandais alors nos alliés, cette flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la flandre; les troupes espagnoles sortirent des frontiéres du hainaut au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé don Francisco de Mélos. Il vinrent ravager les frontiéres de champagne: ils attaquérent rocroi, & ils crurent pénétrer bien-tôt jusqu'aux portes de paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs

leurs espérances; & quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon alors duc d'Enguien, connu depuis sous le nom du grand Condé. La plûpart des grands capitaines sont devenus tels par dégrez. Ce prince était né général; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel: il n'y avait en europe que lui & le suédois Torstenson, qui eûssent eû à vingt ans ce génie, qui peut se passer de l'expérience.

Le duc d'Enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour le conseiller & pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour; il ne confia son dessein qu'à Gassion maréchal de camp, digne d'être consulté par lui; ils forcérent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

19 mai. On remarque, que le prince aiant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour

pour la donner. On conte la même chose d'Aléxandre : il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voiait à la fois le danger & la ressource, par son activité éxemte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusques-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvrait avec une agilité, que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons, qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arréta le carnage. Les officiers espagnols se jettaient à ses genoux, pour trouvèr auprès de lui un azile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enguien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commendait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'aprenant, dit : *qu'il vou-*

voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.

Le reſpect qu'on avait en europe pour les armées eſpagnoles ſe tourna du côté des armées françaiſes, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille ſi célèbre; car la ſanglante journée de marignan, diſputée plûtôt que gagnée par François premier contre les ſuiſſes, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes, autant que des troupes françaiſes. Les journées de pavie & de ſaint quentin étaient encor des époques fatales à la réputation de la france. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que ſur ſa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avait eû de petits ſuccès, mais toûjours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les états, & qui reſtent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par Guſtaphe-Adolphe.

Cette journée de rocroi devint l'époque de la gloire françaiſe, & de celle de Condé: il ſut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la cour firent réſoudre le ſiége de thionville, que le cardinal de Richelieu n'avait pas oſé hazarder; & au retour de ſes

cou-

couriers tout était déja préparé pour cette expédition.

Le prince de Condé passa à travers le païs ennemi, trompa la vigilance du général Beck, & prit enfin thionville. De-là il courut mettre le siége devant cirq, & s'en rendre maître. Il fit repasser le rhin aux allemans; il le passa après eux; il courut réparer les pertes & les défaites que les français avaient essuiées sur ces frontiéres après la mort du maréchal de Guébriant. Il trouva fribourg pris, & le général Merci sous ses murs avec une armée supérieure encor à la sienne. Condé avait sous lui deux maréchaux de france, dont l'un était Grammont, & l'autre ce Turenne, fait maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en piémont contre les espagnols. Il jettait alors les fondemens de la grande réputation qu'il eut depuis. Le prince, avec ces deux généraux, attaqua le camp de Merci, retranché sur deux éminences. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. On dit que le duc d'Enguien jetta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes

8 août 1643.

31. août 1644.

à des attaques si difficiles. Cette bataille de fribourg, plus meurtriére que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. Merci décampa quatre jours après. Philipsbourg & mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le duc d'Enguien retourne à paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la cour; il laisse son armée au maréchal de Turenne. Mais ce général, tout habile qu'il est déja, est battu à
avril marienda l. Le prince revole à l'armée, re-
1645. prend le commandement & joint à la gloire de commander encor Turenne, celle de
3 réparer sa défaite. Il attaque Merci dans les
août 1645. plaines de norlingue. Il y gagne une bataille complette. Le maréchal de Grammont y est pris, mais le général Gléen, qui commandait sous Merci, est fait prisonnier, & Merci est au nombre des morts. Ce général regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré dans le champ de bataille; & on grava sur sa tombe; *sta, viator, heroem calcas*: arrête, voiageur, tu foules un héros.

7 oct. Le nom du duc d'Enguien éclipsait alors
1646. tous les autres noms. Il assiégea ensuite dunkerque à la vuë de l'armée espagnole, &

il

il fut le premier qui donna cette place à la france.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministére autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire, & on l'envoia en catalogne avec de mauvaises troupes mal paiées; il assiéga lérida, & fut obligé de lever le siége. On l'accuse dans quelques livres, de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en espagne. 1647.

Bien-tôt les affaires chancelantes forcérent la cour de rappeller Condé en flandre. L'archiduc Léopold, frére de l'empereur Ferdinand III, assiégeait lens en artois. Condé rendu à ses troupes qui avaient toûjours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troisiéme fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles: *amis, souvenez-vous de rocroi, de fribourg & de norlingue.* Cette bataille de lens mit le comble à sa gloire. Turenne eut l'honneur dans cette journée d'aider puissamment le prince de Condé, & de contribuer à une victoire qui pouvait l'humilier. Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en servant ainsi son émule.

20 Il dégagea lui-même le maréchal de
août Grammont, qui pliait avec l'aile gauche ; il
1648. prit le général Beck. L'archiduc se sauva à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les impériaux & les espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés ; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit piéces de canon ; ce qui était alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers ; on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'archiduc demeura sans armée.

Tandis que le prince de Condé * comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, avait aussi soûtenu la réputation
juill. d'un fils de Henri IV & celle de la france,
1644. par la prise de gravelines, par celle de cour-
nov.
1644. trai & de mardik : le vicomte de Turenne avait pris landau ; il avait chassé les espagnols de trêves & rétabli l'électeur.

Il gagna avec les suédois la bataille de lavingen, celle de sommerhausen, & con-
nov. traignit le duc de baviére à sortir de ses états
1647. à l'âge de près de 80 ans. Le comte de
1645. Harcourt prit balaguier, & battit les espagnols.
1646. Ils perdirent en italie portolongone. Vingt vaisseaux & vingt galéres de france, qui compo-

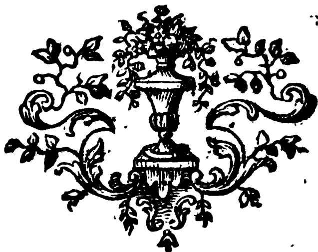
* son pére était mort en 1646.

composaient presque toute la marine, rétablie par Richelieu, battirent la flote espagnole sur la côte d'italie.

Ce n'était pas tout ; les armes françaises avaient encore envahi la lorraine sur le duc Charles IV, prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois depouillé de son état par la france, & retenu prisonnier par les espagnols. Les mai alliés de la france pressaient la puissance au- 1644. trichienne au midi & au nord. Le duc d'Albuquerque, général des portugais, gagna contre l'espagne la bataille de badajox. Tor- mars stenson défit les impériaux près de tabor, & 1645 remporta une victoire complette. Le prince d'Orange à la tête des hollandais, pénétra jusques dans le brabant.

Le roi d'espagne, battu de tous côtés, voiait le roussillon & la catalogne entre les mains des français. Naples révoltée contre 1647. lui, venait de se donnèr au duc de Guise, dernier prince de cette branche d'une maison, si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un avanturier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eû du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flote d'espagne, & de défendre naples, sans autre secours que son courage.

Avoir tant de malheurs qui fondaient sur la maison d'autriche ; tant de victoires accumulées par les français, & secondées des succès de leurs alliés, on croirait que vienne & madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'empereur & le roi d'espagne étaient presque sans états ; cependant cinq années de gloire à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la france ; elle touchait à sa ruine au milieu de ces prospérités apparentes.



CHA-

CHAPITRE TROISIEME.

GUERRE CIVILE.

La reine Anne d'aûtriche, régente absoluë, avait fait du cardinal Mazarin, le maître de la france, & le sien. Il avait sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On lit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la reine ne donna sa confiance à Mazarin, qu'au défaut de *Potier*, évêque de beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son ministre. On peint cet évêque comme un homme incapable : il est à croire qu'il l'était, & que la reine ne s'en était servie quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'est que Potier eût commencé son ministére passager par déclarer aux hollandais : *qu'il fallait qu'ils se fissent catholiques s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la france.* Il aurait donc dû faire la même proposition

aux suédois. Presque tous les historiens rapportent cette absurdité, par ce qu'ils l'ont luë dans les mémoires des courtisans & des frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falsifiés par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru.

Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudrait avoir vécu longtems avec un ministre, pour peindre son caractére, pour dire quel dégré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de sa grandeur, autant de simplicité que Richelieu avait déploié de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faste roial, il eut d'abord le train le plus modeste; il mit de l'affabilité & même de la mollesse par-tout où son prédécesseur avait fait paraître une fierté inflexible. La reine voulait faire aimer sa régence & sa personne, de la cour & des peuples, & elle y réussissait. Gaston, duc d'Orléans, frére de Louis XIII, & le prince de Condé, appuiaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'état.

Il

Il fallait des impôts pour soûtenir la guerre contre l'espagne & contre l'empire; on en établit quelques-uns, bien modérés sans doute en comparaison de ce que nous avons paié depuis, & bien peu suffisans pour les besoins de la monarchie.

Le parlement en possession de vérifier les 1647. édits de ces taxes, s'opposa vivement à l'édit du tarif; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le ministére.

Enfin, douze charges de maîtres des requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des compagnies supérieures, retenus, soulevérent toute la robe, & avec la robe tout paris; ce qui ferait à peine aujourd'hui dans le roiaume la matiére d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Broussel, conseiller-clerc de la grand'chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir toûjours les avis contre la cour, aiant été arrêté, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon roi n'en a jamais causée. On vit renouveller les barricades de la ligue; le feu de la sédition parut allumé dans un instant, & difficile à éteindre; il fut attisé par la main du coadjuteur, depuis cardinal de Retz: c'est

c'eſt le premier évêque, qui ait fait une guerre civile ſans avoir la religion pour prétexte. Cet homme ſingulier s'eſt peint lui-même dans ſes mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuoſité de génie, & une inégalité, qui ſont l'image de ſa conduite. C'était un homme qui du ſein de la débauche, & languiſſant encore des ſuites qu'elle entraîne, prêchait le peuple, & s'en faiſait idolâtrer. Il reſpirait la faction & les complots; il avait été, à l'âge de 23 ans, l'ame d'une conſpiration contre la vie de Richelieu: il fut l'auteur des barricades; il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les ſéditions. Ce qui paraît ſurprenant, c'eſt que le parlement entraîné par lui, leva l'étendart contre la cour, avant même d'être appuié par aucun prince.

Cette compagnie depuis longtems était regardée bien différemment par la cour & par le peuple. Si l'on en croiait la voix de tous les miniſtres & de la cour, le parlement de paris était une cour de juſtice, faite pour juger les cauſes des citoiens: il tenait cette prérogative de la ſeule volonté des rois; il n'avait ſur les autres parlemens du roiaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un reſſort plus conſidérable; il n'était la cour des pairs que parce que la cour

cour résidait à paris: il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encore une pure grace: il avait succédé à ces parlemens qui représentaient autrefois la nation française; mais il n'avait de ces anciennes assemblées rien que le seul nom: & pour preuve incontestable, c'est qu'en effet les états-généraux étaient substitués à la place des assemblées de la nation; & le parlement de paris ne ressemblait pas plus aux parlemens tenus par nos premiers rois, qu'un consul de smyrne ou d'alep ne ressemble à un consul romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuses d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leurs offices de robe, pensaient tenir la place des conquérans des gaules, & des seigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les tems avait abusé du pouvoir que s'arroge nécessairement un premier tribunal, toûjours subsistant dans une capitale. Il avait osé donner un arrêt contre Charles VII & le bannir du roiaume: il avait commencé un procès criminel contre Henri III: il avait en tous les tems résisté, autant qu'il l'avait pû, à ses souverains; & dans cette minorité de Louis XIV, sous le plus doux des gouvernemens, & sous la plus indul-

dulgente des reines, il voulait faire la guerre civile à son prince, à l'exemple de ce parlement d'angleterre, qui tenait alors son roi prisonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les citoiens de paris, & tout ce qui tenait à la robe, voiaient dans le parlement un corps auguste, qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable, qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de sa fortune, qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le roi & le peuple; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir, on lui supposait les droits les plus sacrés, & le pouvoir le plus incontestable, quand on le voiait soûtenir la cause du peuple contre des ministres détestés; on l'appellait *le pére de l'état*, & on faisait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux rois, & celui qui donnait au parlement le pouvoir de modérer les volontés des rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste était impossible à trouver; car enfin il n'y avait de loi bien reconnuë, que celle de l'occasion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le parlement n'était rien: il

était

était tout sous un roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monsieur de Guimené, quand cette compagnie se plaignit sous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la noblesse: *messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles, & copier des livres, pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importans, & aujourd'hui presque oubliés: mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix; un archévêque & un parlement de paris aiant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens justifiés. La reine ne pouvait paraître en public sans être outragée; on ne l'appellait que *dame Anne*; & si on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'état à son amitié pour Mazarin; & ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles, monumens de plaisanterie & de

maligni-

malignité, qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu.

6 janv. 1649. Elle s'enfuit de paris avec ses enfans, son ministre, le duc d'Orléans, frére de Louis XIII, le grand Condé lui-même, & alla à saint-germain; on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua souvent du nécessaire. Les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV, fille de Henry le grand, femme du roi d'angleterre, réfugiée à paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté; & sa fille, depuis mariée au frére de Louis XIV, restait au lit n'aiant pas dequoi se chauffer, sans que le peuple de paris, enyvré de ses fureurs, fit seulement attention aux afflictions de tant de personnes roiales.

La reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de Condé de servir de protecteur au roi. Le vainqueur de rocroi, de fribourg, de lens & de norlingue, ne put démentir tant de services passés: il fut flâté de l'honneur de défendre une cour qu'il croiait ingrate, contre la fronde qui recherchait son appui. Le parlement eut donc le grand Condé à combattre, & il osa soûtenir la guerre.

Le

Le prince de Conti, frére du grand Condé, auſſi jaloux de ſon aîné, qu'incapable de l'égaler ; le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'eſprit remuant du coadjuteur & avides de nouveautés, ſe flâtant d'élever leur grandeur ſur les ruines de l'état, & de faire ſervir à leurs deſſeins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs ſervices. On nomma dans la grand'-chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun ſe taxa pour lever des troupes : il y avait vingt conſeillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu. Leurs confréres par une petiteſſe d'eſprit dont toute ſociété eſt ſuſceptible, ſemblaient pourſuivre ſur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme membres du parlement : il fallut qu'ils donnaſſent chacun 15000 liv. pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confréres.

La grand'-chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & néceſſaire, qui n'allait pas à cent mille écus, fournirent une ſomme de près de dix millions de notre monoie d'au-

jourdhui, pour la subversion de la patrie. On leva douze mille hommes par arrêt du parlement: chaque porte cochére fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochéres.* Le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le régiment de corinthe, parce que le coadjuteur était archévêque titulaire de corinthe.

Sans le noms de roi de france, de grand Condé, de capitale du roiaume, cette guerre de la fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins; on ne savait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé assiégea cinq-cent mille bourgeois avec huit mille soldats. Les parisiens sortaient en campagne ornés de plumes & de rubans; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. Ils fuïaient dès qu'ils rencontraient deux-cens hommes de l'armée roiale. Tout se tournait en raillerie; le régiment de *corinthe* aiant été battu par un petit parti, on appella cet échec, *la premiére aux corinthiens.*

Ces vingt conseillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eûrent d'autres honneurs, que d'être appélles les *quinze-vingt.*

Le

Le duc de Beaufort, l'idole du peuple & l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la fronde même. On ne parlait jamais de lui, que sous le nom de roi des halles. Les troupes parisiennes, qui sortaient de paris & qui revenaient toûjours battuës, étaient reçuës avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les cabarets, & les autres maisons de débauche, étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gaïeté la plus dissoluë. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la fronde, aiant rencontré le saint-sacrement qu'on portait dans les ruës à un homme qu'on soupçonnait d'être mazarin, reconduisirent les prêtres à coups de plat-d'épée.

Enfin on vit le coadjuteur, archévêque de paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *voilà le bréviaire de notre archévêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assembla en corps aux augustins, nomma des syndics, tint publiquement des

féances réglées. On eût crû que c'était pour réformer l'état, & pour affembler les états-généraux. C'était uniquement pour un tabouret, que la reine avait accordé à madame de Pons; peut-être n'y a-t-il jamais eû une preuve plus fenfible de la legéreté des efprits qu'on reprochait alors aux français.

Les difcordes civiles, qui défolaient l'angleterre précifément en même-tems, fervent bien à faire voir les caractéres des deux nations. Les anglais avaint mis dans leurs troubles civils, un acharnement mélancolique & une fureur raifonnée: ils donnaient de fanglantes batailles; le fer décidait tout; les échaffauts étaient dreffés pour les vaincus; leur roi pris en combattant fut amené devant une cour de juftice, interrogé fur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de fon pouvoir, condanné à perdre la tête, & éxécuté devant tout fon peuple, avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de juftice, que fi on avait condanné un citoien criminel; fans que dans le cours de ces troubles horribles, londres fe fut reffentie un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les français au contraire fe précipitaient dans les féditions, par caprice & en riant; les femmes étaient à la tête des factions;

l'armoir faisait & rompait les cabales. La duchesse de Longueville engagea Turenne, 1649. à peine maréchal de france, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi. Turenne n'y réussit pas: il quitta en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion: il devint de général du roi de france, lieutenant de dom Estevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à retel par le maréchal du Plessis-Pralin. On connaît ce billet du maréchal d'Hoquincourt à la duchesse de Montbazon; *Peronne est à la belle des belles:* On sait ces vers du duc de la Rochefoucault pour la duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au combat de saint antoine un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque-tems la vuë.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois; je l'aurais faite aux dieux.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le prince de Condé, aiant ramené dans paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défenduë; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées

à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au cardinal, *à l'illustrissimo signor faquino.* Il lui dit un jour, *adieu mars.* Il encouragea un marquis de Jarsai à faire une déclaration d'amour à la reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se ligua avec le prince de Conti son frére, & le duc de Longueville, qui abandonnérent le parti de la fronde. On avait appellé la cabale du duc de Beaufort au commencement de la régence, celle des importans; on appellait celle de Condé, le parti des petits-maîtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres traces que ce nom de petit-maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse & mal élevée, & le nom de frondeurs qu'on donne aux censeurs du gouvernement.

Le coadjuteur, qui s'était déclaré l'implacable ennemi du ministére, se réunit secrettement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal, & il sacrifia le prince de Condé au ressentiment du ministre. Enfin, ce prince, qui avait défendu l'état contre les ennemis, & la cour contre les révoltés;

Condé

Condé couvert de gloire, s'étant toûjours conduit en héros, & jamais en homme habile, se vit arrété prisonnier avec le prince de Conti & le duc de Longueville. Il eût pû gouverner l'état, s'il avait seulement voulu plaire; mais il se contentait d'être admiré. Le peuple de paris, qui avait fait des barricades pour un conseiller-clerc presque imbécile, fit des feux de joie lorsqu'on mena au donjon de vincennes le défenseur & le héros de la france. le 18 janv. 1650.

Un an après, ces mêmes frondeurs qui avaient vendu le grand Condé & les princes à la vengeance timide de Mazarin, forcérent la reine à ouvrir leurs prisons & à chasser du roiaume son premier ministre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avait tant haï. Sa présence renouvella les cabales & les dissentions.

Le roiaume resta dans cette combustion encore quelques années. Le gouvernement ne prit presque jamais que des partis faibles & incertains: il semblait devoir succomber: mais les révoltés furent toûjours désunis, & c'est ce qui sauva la cour. Le coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, suscita contre lui une partie du parlement & du peuple: il osa en même-tems servir la reine en tenant tête à ce prince, &

l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal Mazarin, qui se retira à cologne. La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services & ses offenses, & de nommer au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille roiale à sortir de la capitale & à l'assiéger.



CHAPITRE QUATRIEME.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.

Enfin le prince de Condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoien. Il part de paris; il va soulever la guienne, le poitu & l'anjou, & mandier contre la france le secours des espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien en marque mieux la manie de ce tems, & le déréglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce prince. On lui envoia un courier de paris, avec des propositions qui devaient l'engager au retour & à la paix. Le courier se trompa; & au lieu d'aller à angerville, où était le prince, il alla à *augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçûë plûtôt, il aurait accepté les propositions de paix; mais puisqu'il était déja assez loin de paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainsi l'équivoque d'un courier,

& le pur caprice de ce prince, replongérent la france dans la guerre civile.

Alors le cardinal Mazarin, qui du fond de son éxil à cologne avait gouverné la cour,
déc. 1651. rentra dans le roiaume, moins en ministre qui revenait reprendre son poste, qu'en souverain qui se remettait en possession de ses états; il était conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens; c'est-à-dire, avec l'argent du roiaume, qu'il s'était approprié.

On fait dire au roi dans une déclaration de ce tems-là, que le cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent; ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa premiére sortie du roiaume, Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au maréchal d'Hoquincourt. Tous les officiers portaient des écharpes vertes; c'était la couleur des livrées du cardinal. Chaque parti avait alors son écharpe. La blanche était celle du roi; l'isabelle, celle du prince de Condé. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait jusques alors affecté tant de modestie, eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée, comme s'il avait un parti différent de celui de son maître; mais il ne put résister à cette vanité. La

reine

reine l'approuva. Le roi, déja majeur, & son frére, allérent au-devant de lui.

Aux premiéres nouvelles de son retour, Gaston d'Orléans, frére de Louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans paris, sans trop savoir à quoi elles seraient emploiées. Le parlement renouvella ses arrêts; il proscrivit Mazarin, & mit sa tête à prix. Il fallut chercher dans les registres, quel était le prix d'une tête ennemie du roiaume. On trouva que sous Charles IX, on avait promis par arrêt cinquante-mille écus à celui qui représenterait l'amiral Coligni mort ou vif. On crut très-sérieusement procéder en régle, en mettant ce même prix à l'assassinat d'un cardinal premier ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante-mille écus, qui après tout n'eûssent point été paiés. Chez une autre nation & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des éxécuteurs; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les Blots & les Marigny, beaux esprits qui portaient la gaieté dans les tumultes de ces troubles, firent afficher dans paris une répartition de cent cinquante mille livres; tant, pour qui couperait le nez au cardinal; tant, pour une oreille; tant, pour un œil; tant, pour le

le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le cardinal de son côté, n'emploiait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les chefs de parti furent peu cruels, & les peuples peu furieux; car ce n'était pas une guerre de religion.

déc. 1651. L'esprit de vertige qui régnait en ce tems, posséda si bien tout le corps du parlement de paris, qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs conseillers devaient se transporter sur la frontière, pour informer contre l'armée du cardinal Mazarin; c'est-à-dire, contre l'armée roiale.

Deux conseillers furent assez imprudens, pour aller avec quelques paisans, faire rompre les ponts par où le cardinal devait passer: ils furent faits prisonniers par les troupes du roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Précisément dans le tems que cette compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le ministre du roi, elle déclarait criminel de leze majesté le prince de Condé, qui n'était armé que contre ce ministre; & par un

un renversement d'esprit, que toutes les démarches précedentes rendent croiable, elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaston duc d'Orléans marcheraient contre Mazarin; & elle défendit en même-tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les soudoier.

On ne pouvait attendre autre chose d'une compagnie de magistrats, qui jettée hors de sa sphére, & ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant & décidant en tumulte, prenait des partis ausquels elle n'avait pas pensé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait ensuite.

Le parlement de bordeaux servait alors le prince de Condé; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la cour, il était moins agité par des factions opposées. Des objets plus considérables intéressaient toute la france.

Condé, ligué avec les espagnols, était en campagne contre le roi; & Turenne aiant quitté ces mêmes espagnols, avec lesquels il avait été battu à rétel, venait de faire sa paix avec la cour, & commandait l'armée roiale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées; mais de petites

ne décidaient pas moins du sort de l'état. Il y a des tems où cent-mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes: il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit-mille hommes peut renverser un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mére, son frére, & le cardinal Mazarin, de province en province, n'aiant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup-près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six-mille hommes, les uns envoiés d'espagne, les autres levés par les partisans du prince de Condé, le poursuivaient au cœur de son roiaume.

Le prince de Condé courait cependant de bordeaux à montauban, prenait des villes, & grossissait par-tout son parti.

Toute l'espérance de la cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée roiale se trouva auprès de gien sur la loire. Celle du prince de Condé était à quelques lieuës sous les ordres du duc de Nemours & du duc de Beaufort. Les divisions de ces deux généraux allaient être funestes au parti du prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement. Le duc de Nemours passait pour être plus brave & plus

aima-

aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand Condé était à cent lieuës delà & se croiaient perdus; lorsqu'au milieu de la nuit un courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courier le prince de Condé lui-même, qui venait d'agen à travers mille avantures, & toûjours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beaucoup, & cette arrivée imprévuë encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré, transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les exécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

L'armée roiale était séparée en deux corps. Condé fondit sur celui qui était à blenau, commandé par le maréchal d'Hoquincourt; & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le cardinal Mazarin, effraié, courut à gien au milieu de la nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée; on

avril 1652.

pro-

propofa de fauver le roi par la fuite, & de le conduire fecrettement à bourges. Le prince de Condé victorieux, approchait de gien ; la défolation & la crainte augmentaient. Turenne par fa fermeté raffura les efprits, & fauva la cour par fon habileté : il fit, avec le peu qui lui reftait de troupes, des mouvemens fi heureux, profita fi bien du terrein & du tems, qu'il empécha Condé de pourfuivre fon avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avait arraché le prix de fa victoire. Il eft vrai que dans ce combat de blenau, fi long-tems célébre en france, il n'y avait pas eû quatre-cens hommes de tués ; mais le prince de Condé n'en fut pas moins fur le point de fe rendre maître de toute la famille roiale, & d'avoir entre fes mains fon ennemi, le cardinal Mazarin. On ne pouvait guéres voir un plus petit combat, de plus grands intérêts & un danger plus preffant.

Condé, qui ne fe flâtait pas de furprendre Turenne, comme il avait furpris d'Hoquincourt, fit marcher fon armée vers paris: il fe hâta d'aller dans cette ville jouir de fa gloire, & des difpofitions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait

pour

pour ce dernier combat, dont on exagérait encore toutes les circonstances, la haine qu'on portait à Mazarin, le nom & la présence du grand Condé, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le coadjuteur devenu cardinal de Retz, raccommodé en apparence avec la cour, qui le craignait & dont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le duc d'Orleans, & était opposé à Condé. Le parlement flotait entre la cour, le duc d'Orléans, & le prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers; le peuple était une mèr orageuse, dont les vagues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires. On fit promèner dans paris la châsse de sainte Géneviéve, pour obtenir l'expulsion du cardinal ministre; & la populace ne douta pas que cette sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On ne voiait que négociations entre les chefs des partis, députations du parlement, assemblées de chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne.

 On

On montait la garde à la porte des monastères. Le prince avait appellé les espagnols à son secours. Charles IV, ce duc de lorraine chassé de ses états, & à qui il restait pour tout bien un armée de huit-mille hommes, qu'il vendait tous les ans au roi d'espagne, vint auprès de paris, avec cette armée. Le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le prince de Condé ne lui en avait donné pour venir. Le duc de lorraine quitta bientôt la france après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le roi & sa cour vers paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de charonne la bataille de saint-antoine, où ces deux généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de Condé avec un petit nombre de seigneurs de son parti, suivi de peu de soldats, soûtint & repoussa l'effort de l'armée roiale. Le roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait

pren-

prendre, restait dans son palais du luxembourg. Le cardinal de Retz était cantonné dans son archévéché. Le parlement attendait l'issue de la bataille, pour donner quelque arrêt. La reine en larmes était prosternée dans sa chapelle. Le peuple, qui craignait alors également, & les troupes du roi & celles de monsieur le prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en france, s'archarnait au combat & versait son sang dans le faubourg. Ce fut là que le duc de la Rochefoucault, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessus des yeux, qui lui fit perdre la vuë pour quelque-tems. On ne voiait que jeunes seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte saint-antoine, qui ne s'ouvrait point. juill. 1652.

Enfin mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son pére n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la bastille. L'armée roiale se retira : Condé n'acquit que de la gloire ; mais mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du roi son cousin par cette action violente ; & le cardinal Mazarin, qui savait l'extrême envie qu'avait mademoiselle

d'épouser une tête couronnée, dit alors: *ce canon-là vient de tuer son mari.*

La plûpart de nos historiens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique; mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles miséres on était obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à monsieur le prince. Il avouë que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit paier une rançon: & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de saint-antoine, le roi ne put rentrer dans paris, & le prince n'y put demeurer longtems. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoiens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encore sa brigue au parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une cour errante, & chassée en quelque
20 juill. façon de la capitale, pressé par les cabales
1652 du duc d'Orléans & du prince, déclara par

un arrêt le duc d'Orléans lieutenant-général du roiaume, quoique le roi fût majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au duc de Maienne du tems de la ligue. Le prince de Condé fut nommé généraliſſime des armées. La cour irritée ordonna au parlement de ſe transférèr à pontoiſe ; quelques conſeillers obéirent. On vit ainſi deux parlemens, qui ſe conteſtaient l'un à l'autre leur autorité ; qui donnaient des arrêts contraires, & qui par-là ſe ſeraient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étaient toûjours accordés à demander l'expulſion de Mazarin ; tant la haine contre ce miniſtre ſemblait alors le devoir eſſentiel d'un français.

Il ne ſe trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible ; celui de la cour l'était autant que les autres ; l'argent & les forces manquaient à tous ; les factions ſe multipliaient ; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La cour ſe vit obligée de ſacrifièr encore Mazarin, que tout le monde appellait la cauſe des troubles, & qui n'en était que le prétexte. Il ſortit une ſeconde fois du roiaume ; pour ſurcroît de honte, il fallut que le roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoioit ſon miniſtre, en vantant ſes ſervices, & en ſe plaignant de ſon éxil. 12 août 1652

Charles premier, roi d'angleterre, venait de perdre la tête ſur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le ſang de Strafford ſon ami, à ſon parlement. Louis XIV, au contraire, devint le maître paiſible de ſon roiaume en ſouffrant l'éxil de Mazarin. Ainſi les mêmes faibleſſes eûrent des ſuccès bien différens. Le roi d'angleterre, en abandonnant ſon favori, enhardit un peuple qui reſpirait la guerre & qui haïſſait les rois: & Louis XIV (ou plûtôt la reine mere) en renvoiant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la roiauté.

Le cardinal à peine parti pour aller à bouillon, lieu de ſa nouvelle retraite; les citoiens de paris, de leur ſeul mouvement, députérent au roi pour le ſupplier de revenir dans ſa capitale. Il y rentra; & tout y fut ſi paiſible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confuſion. Gaſton d'Orléans, malheureux dans ſes entrepriſes qu'il ne ſut jamais ſoûtenir, fut relégué à blois, où il paſſa le reſte de ſa vie dans le repentir; & il fut le deuxiéme fils de Henri le grand, qui mourut ſans beaucoup de gloire. Le cardinal de Retz, peut-être auſſi imprudent que ſublime

sublime & audacieux, fut arrété dans le louvre; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-tems une vie érrante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pû connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministére, paiérent leurs démarches par l'éxil; les autres se renferméerent dans les bornes de la magistrature, & quelques-uns s'attachérent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq-cens écus, que Fouquet, procureur-général & surintendant des finances, leur fit donner sous-main*.

Le prince de Condé cependant, abandonné en france de presque tous ses partisans & mal secouru des espagnols, continuait sur les frontiéres de la champagne une guerre malheureuse. Il restait encore des factions dans bordeaux; mais elles furent bien-tôt appaisées.

Ce calme du roiaume étoit l'effet du bannissement du cardinal Mazarin; cependant à peine fut-il chassé par le cri général des français, & par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de ren- mars 1653

* Mémoires de Gourville.

tier dans paris, tout-puissant & tranquile. Louis xiv le reçut comme un pére, & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoiens; il jetta de l'argent à la populace; mais on dit que dans la joie d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Les officiers du parlement après avoir mis sa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguérent presque tous l' honneur de venir lui demander sa protection; & ce même parlement peu de tems après condanna par contumace le prince de Condé à perdre la vie; changement ordinaire dans de pareils
27 mars 1653. tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condannait par des arrêts celui dont on avait si long-tems partagé les fautes.

On vit le cardinal, qui pressait cette condannation de Condé, marièr au prince de Conti son frére l'une de ses niéces; preuve que le pouvoir de ce ministre allait être sans bornes.



CHA-

CHAPITRE CINQUIE'ME.

Etat de la france, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661.

Pendant que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de rocroi, de lens & de norlingue fut perdu. La place importante de dunkerque fut reprise par les espagnols: ils chassérent les français de barcelone; ils reprirent casal en italie. 1651.
Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangére, le cardinal Mazarin avait été assez habile & assez heureux pour conclure cette célébre paix de westphalie, par laquelle l'empereur 1648
& l'empire vendirent au roi & à la couronne de france, la souveraineté de l'alsace, pour trois millions de livres paiables à l'archiduc; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de baviére. Les droits de tous les princes & des villes impériales, les priviléges des moindres gentils-hommes allemans furent confirmés. Le pouvoir de

 l'empe-

l'empereur fut restraint dans des bornes étroites, & les français joints aux suédois devinrent le legislateurs de l'empire. Cette gloire de la france était au moins en partie duë aux armes de la suéde ; Gustave-Adolphe avait commencé d'ébranler l'empire. Ses généraux avaient encor poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille Christine. Son général Vrangel était prêt d'entrèr en aûtriche. Le comte de Konigsmark était maître de la moitié de la ville de prague, & assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut concluë. Pour accablèr ainsi l'empereur, il n'en coûta guéres à la france qu'un million par an donné aux suédois.

Aussi la suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la france ; elle eut la poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'empereur de faire passer entre les mains des luthériens des bénéfices qui appartenaient aux catholiques romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de dieu était trahie. Les protestans se vantérent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison ; car voiant la france plongée dans les guerres civiles, le ministre espagnol

nol espéra profiter de nos divisions. Les troupes allemandes licentiées devinrent aux espagnols un nouveau secours. L'empereur depuis la paix de munster fit passèr en flandre, en quatre ans de tems, près de trente-mille hommes. C'était une violation manifeste des traités; mais ils ne sont presque jamais éxécutés autrement.

Les ministres de madrid eûrent, dans ce traité de westphalie, l'adresse dé faire une paix particuliére avec la hollande. La monarchie espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pour souverains, ceux qu'elle avait traité si long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmentérent leurs richesses, & affermirent leur grandeur & leur tranquilité, en traitant avec l'espagne, sans rompre avec la france.

Ils étaient si puissans, que dans une guerre qu'ils eûrent quelque-tems après avec l'angleterre, ils mirent en mèr cent vaisseaux de ligne; & la victoire demeura souvent indécise entre Black l'amiral anglais, & Tromp l'amiral de hollande, qui étaient tous deux sur mèr ce que les Condés & les Turennes étaient sur terre. La france n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante piéces de canon en 1653.

canon qu'elle pût mettre en mer; sa marine s'anéantissait de jour en jour.

Louis XIV se trouva donc en 1653. maître absolu d'un roiaume, encor ébranlé des secousses qu'il avait reçuës; rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources; n'aiant aucun allié, excepté la savoie, pour faire une guerre offensive, & n'aiant plus d'ennemis étrangers que l'espagne, qui était alors en plus mauvais état que la france. Tous les français, qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le prince de Condé & quelques-uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidéles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de Coligni & Bouteville; & les autres, parce que la cour ne voulut pas les achetèr assez chérement.

Condé, devenu général des armées espagnoles, ne put relevèr un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de rocroi & de lens. Il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens français, qui avaient appris à vaincre sous lui, & qui étaient commandés par Turenne.

Le sort de Turenne & de Condé fut d'être toûjours vainqueurs, quand ils combattirent

en-

ensemble à la tête des français, & d'être battus, quand ils commandérent les espagnols.

Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'espagne à la bataille de rétel, lorsque de général du roi de france, il s'était fait le lieutenant d'un général espagnol: le prince de Condé eut le même sort devant arras. L'archiduc & lui assiégeaient cette ville. Turenne les assiégea dans leur camp, & força leurs lignes; les troupes de l'archiduc furent mises en fuite. Condé, 25 août 1654 avec deux régimens de français & de lorrains, soûtint seul les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'archiduc fuiait, il battit le maréchal d'Hocquincourt, il repoussa le maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des espagnols vaincus. Aussi le roi d'espagne lui écrivit ces propres paroles: *J'ai sû que tout était perdu, & que vous avez tout conservé.*

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles; mais il est certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui eûssent jamais paru, & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'archiduc mis en fuite, comblérent Turenne de gloire; & on observa que dans la lettre écri-

te

te au nom du roi au parlement, sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieuës d'arras avec le roi. Il était même entré dans le camp au siége de stenai, que Turenne avait pris avant de secourir arras. On avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministére ne put effacer.

Le roi ne se trouva point à la bataille d'arras, & aurait pû y être: il était allé à la tranchée au siége de stenai; mais le cardinal Mazarin ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'état & la puissance du ministre semblaient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la france & du jeune roi; de l'autre, dom Louis de Haro, qui gouvernait l'espagne & Philippe IV, continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soûtenuë. Il n'était pas encor question dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais on n'avait

* Datée de vincennes du 11 septembre 1654.

n'avait parlé du roi d'espagne. Il n'y avait alors aucune tête couronnée en europe qui eût une gloire personnelle. La seule Christine, reine de suéde, gouvernait par elle-même, & soûtenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II, roi d'angleterre, fugitif en france avec sa mére & son frére, y trainait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoien avait subjugué l'angleterre, l'écosse & l'irlande. Cromwel, cet usurpateur digne de régner, avait pris le nom de protecteur, & non celui de roi; parce que les anglais savaient jusqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos: il n'entreprit point sur les priviléges dont le peuple était jaloux; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de londres; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer; il n'offensa point les yeux par trop de faste; il ne se permit aucun plaisir; il n'accumula point de trésors; il eut soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoiable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le

Le frére de *Pantaléon* Sâ ambassadeur de portugal en angleterre, aiant cru que sa licence serait impunie, parce que la personne de son frére était sacrée, insulta des citoiens de londres, & en fit assassinèr un pour se vanger de la résistance des autres; il fut condanné à être pendu. Cromwel, qui pouvait lui faire grace, le laissa exécuter, & signa le lendemain un traité avec l'ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant; jamais l'angleterre n'avait été si riche. Ses flotes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les mers; tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissait languir dans la france la justice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître de la france, comme Cromwel de l'angleterre, après une guerre civile, il eût pû faire pour le païs qu'il gouvernait, ce que Cromwel avait fait pour le sien; mais il était étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'europe, qui avaient négligé l'alliance de l'angleterre sous Jacques premier & sous Charles, la briguérunt sous le protecteur. La reine Christine elle-même, quoi-qu'elle eût détesté le

le meurtre de Charles premier, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom Louis de Haro prodiguérent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. Il goûta quelque-tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans roiaumes de la chrétienté.

Le ministre espagnol lui offrait de l'aider à prendre calais; Mazarin lui proposait d'assiéger dunkerque, & de lui remettre cette ville. Cromwel avait à choisir entre les clez de la france & celles de la flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par Condé; mais il ne voulut point négocier avec un prince, qui n'avait plus pour lui que son nom, & qui était sans parti en france, & sans pouvoir chez les espagnols.

Le protecteur se détermina pour la france, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance: il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever l'amérique aux espagnols; mais ils furent avertis à tems. Les amiraux de Crom- mai 1655.
wel leur prirent du moins la jamaïque, province que les anglais possédent encor, & qui assure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la jamaïque, que Cromwel signa son traité

avec le roi de france; mais sans faire encor mention de dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal; il força le roi à lui donner le titre de frére dans ses lettres. Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de france, dans la minute du traité, qui resta en angleterre; mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de france de faire sortir de ses états Charles II & le duc d'Yorck, petits-fils de Henri IV, à qui la france devait un azile.

8 nov. 1655.

Tandis que Mazarin faisait ce traité, Charles II lui demandait une de ses niéces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu marièr au fils de Cromwel celle* qu'il refusait au roi d'angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer ce mariage; mais il fut refusé à son tour.

La mére de ces deux princes, Henriette de france, fille de Henri le grand, demeurée en france sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui paiât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demandèr une subsistance à celui qui

avait

avait versé le sang de son mari sur un échafaut. Mazarin fit de faibles instances en angleterre au nom de cette reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel; tandis que ses enfans allaient dans l'armée de Condé & de dom Juan d'aûtriche apprendre le métier de la guerre contre la france qui les abandonnait.

Les enfans de Charles premier chassés de france se réfugiérent en espagne. Les ministres espagnols éclatérent dans toutes les cours, & sur-tout à rome, de vive voix & par écrit, contre un cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divines & humaines, l'honneur, & la religion, au meurtrier d'un roi, & qui chassait de france Charles II & le duc d'Yorck, cousins de Louis XIV, pour plaire au bourreau de leur pére. Pour toute réponse aux cris de ces espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toûjours en flandre avec des succès divers. Turenne aiant assiégé valencienne, avec le maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avait essuié devant arras. Le prince, secondé alors 17 juill. de dom Juan d'aûtriche, plus digne de com- 1656.

battre à ses côtés, que n'était l'archiduc, força les lignes du maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra valencienne. Turenne fit ce que Condé avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battuë, & fit têtê par tout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la capelle. C'était peut-être la premiere fois qu'une armée battuë avait osé faire un siége.

Cette marche de Turenne si estimée, après laquelle la capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du prince de Condé. Turenne assiégeait à peine cambrai, que Condé, suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée des assié-
30 mai geans, & aiant renversé tout ce qui voulait
1658. l'arrêter, il se jetta dans la ville. Les citoiens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, deploiaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils savaient toûjours réparer. Leurs talens arrétaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie; mais le désordre des finances en espagne & en france était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La

La ligue faite avec Cromwel donna enfin à la france une supériorité plus marquée; d'un côté, l'amiral Blak alla brûler les gallions d'espagne auprès des îles canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soûtenir: de l'autre, vingt vaisseaux anglais vinrent bloquer le port de dunkerque, & six mille vieux soldats, qui avaient fait la révolution d'angleterre, renforcérent l'armée de Turenne.

Alors dunkerque, la plus importante place de la flandre, fut assiégée par mèr & par terre. Condé & dom Juan d'aûtriche, aiant ramassé toutes leurs forces, se présentérent pour la secourir. L'europe avait les yeux sur cet événement. Le cardinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce prince se tint dans calais, tandis que son armée attaqua celle d'espagne près des dunes, & qu'elle 14 remporta la plus belle victoire dont on eût juin entendu parler depuis la journée de rocroi. 1658.

Le génie du prince de Condé ne put rien ce jour là contre les meilleures troupes de france & d'angleterre. L'armée espagnole fut détruite. Dunkerque se rendit bientôt après. Le roi accourut avec son ministre pour voir passer la garnison. Le cardinal ne

laissa paraître Louis XIV, ni comme guerrier, ni comme roi; il n'avait pas d'argent à distribuer aux soldats; à peine était-il servi: il allait manger chez Mazarin, ou chez le vicomte de Turenne, quand il allait à l'armée. Cet oubli de la dignité roiale, n'était pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans dunkerque, que pour la rendre au lord Lockhart ambassadeur de Cromwel. Mazarin essaia, si par quelque finesse il pourrait éluder le traité, & ne pas remettre la place. Mais Lockhart menaça, & la fermeté anglaise l'emporta sur l'habileté italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'arras, voulut engager Turenne à lui céder encor l'honneur de la bataille des dunes. Du Bec-crépin comte de Moret vint, dit-on, de la part du ministre, proposer au général d'écrire une lettre, par laquelle il parût, que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée & le ridicule d'un homme d'église.

d'église. Mazarin, qui avait eû cette faiblesse, eût celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne.

Quelque tems après le siége de dunkerque, Cromwel mourut à l'âge de 55 ans, au milieu des projets qu'il faisait, pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la hollande, imposé les conditions d'un traité au portugal, vaincu l'espagne, & forcé la france à briguer son alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à lisbonne: *je veux qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république romaine.* Il est faux, qu'il ait fait l'enthousiaste & le prophéte à sa mort, comme l'ont débité quelques écrivains; mais il est sûr, qu'il mourut avec la fermeté d'ame, qu'il avait montrée toute sa vie. Il fut enterré en monarque légitime, & laissa la réputation du plus habile des fourbes, du plus intrépide des capitaines, d'un usurpateur sanguinaire, & d'un souverain qui avait su régner. 13 sept. 1658.

Le chevalier Temple prétend que Cromwel avait voulu avant sa mort s'unir avec l'espagne contre la france, & se faire donner calais avec le secours des espagnols, comme il avait eû dunkerque par les mains

des français. Rien n'était plus dans son caractére & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la sienne haïssait également. La mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & la grandeur de l'angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deüil de Cromwel à la cour de france, & que mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi son parent.

Richard Cromwel succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son pére, comme un prince de galles aurait succédé à un roi d'angleterre. Richard fit voir, que du caractére d'un seul homme dépend souvent la destinée d'un état. Il avait un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwel, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui sacrifie tout à ses intérêts. Il eût conservé l'héritage acquis par les travaux de son pére, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée, qui s'opposaient à son élévation. Il aima mieux se démettre du gouvernement, que de régner par des assassinats ; il vécut particulier, & même ignoré, jusqu'à l'âge de 90 ans, dans le païs,

dont

dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il voiagea en france : on sait qu'à montpélier le prince de Conti, frére du grand Condé, en lui parlant sans le connaître, lui dit un jour: *Olivier Cromwel était un grand homme, mais son fils Richard est un misérable de n'avoir pas su jouir du fruit des crimes de son pére.* Cependant ce Richard vécut heureux, & son pére n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant, la france vit un autre éxemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Christine reine de suéde vint à paris. On admira en elle une jeune reine, qui à vingt-sept ans avait renoncé à la souveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquile. Il est honteux aux écrivains protestans, d'avoir osé dire sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne, que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé meurir sept années. Cette résolution, si supérieure aux idées vulgaires & si longtems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochérent de la légéreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre; mais il faut toûjours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ses lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois ambassadeur de france auprès d'elle : " j'ai „ possédé sans faste : je quitte avec facilité. „ Après cela, ne craignez pas pour moi ; „ mon bien n'est pas au pouvoir de la fortu- „ ne „ elle écrivit au prince de Condé : " je „ me tiens autant honorée par votre estime, „ que par la couronne que j'ai portée. Si „ après l'avoir quittée, vous m'en jugez „ moins digne, j'avouërai que le repos que „ j'ai tant souhaité, me coûte chèr ; mais je „ ne me repentirai pourtant point de l'avoir „ acheté au prix d'une couronne, & je ne „ noircirai jamais une action, qui m'a sem- „ blé si belle, par un lâche repentir ; & s'il „ arrive que vous condanniez cette action, je „ vous dirai pour toute excuse, que je n'au- „ rais pas quitté les biens que la fortune m'a „ donnés, si je les eûsse cru nécessaires à ma „ félicité, & que j'aurais prétendu à l'empire „ du monde, si j'eûsse été aussi assurée d'y „ réussir, ou de mourir, que le serait le grand „ Condé.

Telle était l'ame de cette personne si singulière ; tel était son stile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues ; elle avait été disciple & amie

de Descartes, qui mourut à Stockolm dans son palais, après n'avoir pû obtenir seulement une pension en france, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fûssent. Elle avait attiré en suéde tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouvèr aucun parmi ses sujèts, l'avait dégoûtée de régnèr sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut, qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commandèr à des hommes sans lettres ou sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirèr au milieu d'eux en italie. Elle ne vint en france, que pour y passer, parceque ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à rome. Dans cette vuë elle avait quitté la religion luthérienne pour la catholique; indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de se conformèr en apparence aux sentimens du peuple, chez lequel elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté son roiaume en 1654, & fait publiquement à inspruck la cérémonie de son abjuration. Elle plut à la cour de france, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme, dont le génie pût atteindre au sien. Le roi la vit & lui fit de grands honneurs, mais il lui par-

la terre. Elevé dans l'ignorance; le bon sens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plûpart des femmes & des courtisans n'observérent autre chose dans cette reine philosophe, sinon qu'elle n'était pas coëffée à la française, & qu'elle dansait mal. Les sages ne condannérent dans elle, que le meurtre de Monaldeschi son écuier, qu'elle fit assassinèr à fontainebleau dans un second voiage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, aiant renoncé à la roiauté, elle devait demander justice & non se la faire. Ce n'était pas une reine qui punissait un sujet; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre; c'était un italien qui en faisait assassinèr un autre par l'ordre d'une suédoise dans un palais d'un roi de france. Nul ne doit être mis à mort que par les loix. Christine en suéde n'aurait eu le droit de faire assassinèr personne; & certes ce qui eût été un crime à stockholm, n'était pas permis à fontainebleau. Je répéterai ici que ceux, qui ont justifié cette action, méritent de servir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philosophie de Christine, qui lui avait fait quittèr un trône. Elle eût été punie en angleterre; mais la france ferma les yeux à cet attentat

contre

contre l'autorité du roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwel, & la déposition de son fils, l'angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait donné le roiaume de suéde, se faisait redouter dans le nord & dans l'allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657; son fils Léopold âgé de 17 ans, déja roi de hongrie & de bohème, n'avait point été élu roi des romains du vivant de son pére. Mazarin voulut essaier de faire Louis XIV empereur. Ce dessein était chimérique; il eût fallu ou forcer les électeurs, ou les séduire. La france n'était ni assez forte pour ravir l'empire, ni assez riche pour l'acheter; aussi les premiéres ouvertures faites à francfort par le maréchal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées aussitôt que proposées. Léopold fût élu. Tout ce que put la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les princes allemans, pour l'observation des traités de munster, & pour donner un frein à l'autorité de l'empereur sur l'empire. août 1658.

La france, après la bataille des dunes, était puissante au dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait; il

était

était épuiſé d'argent; on avait beſoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont preſque jamais d'intérêt aux guerres de leurs ſouverains. Des armées mercenaires levées par ordre d'un miniſtre, & conduites par un général qui obéit en aveugle à ce miniſtre, font pluſieurs campagnes ruineuſes, ſans que les rois au nom deſquels elles combattent, aïent l'eſpérance, ou même le deſſein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu: il paie tout; il ſouffre dans la proſpérité des armes, comme dans l'adverſité; & la paix lui eſt preſque auſſi néceſſaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ſes places frontiéres.

Il fallait deux choſes au cardinal, pour conſommer heureuſement ſon miniſtére; faire la paix, & aſſurer le repos de l'état par le mariage du roi. Ce prince avait été malade dangereuſement, après la campagne de dunkerque: on avait tremblé pour ſa vie; le cardinal, qui n'était pas aimé de monſieur frére du roi, avait ſongé dans ce péril à mettre à couvert ſes richeſſes immenſes, & à préparer ſa retraite. Toutes ces conſidérations le déterminérent à marier Louis XIV prom-

promtement. Deux partis se présentaient, la fille du roi d'espagne, & la princesse de savoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement; il aimait éperdument mademoiselle Mancini l'une des niéces du cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, plein de passion & sans expérience, il aurait pû se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de Motteville, favorite de la reine mére, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que Mazarin fut tenté de laisser agir l'amour du roi, & de mettre sa niéce sur le trône. Il avait déja marié une autre niéce au prince de Conti, une au duc de Mercœur: celle que Louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le roi de angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la reine mére: *Je crains bien*, lui dit-il, *que le roi ne veüille trop fortement épouser ma niéce.* La reine, qui connaissait le ministre, comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une princesse du sang d'aûtriche, fille, femme & mére de rois, & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque tems un ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit: *si le roi était*

capa-

capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre vous.

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponse à la reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle ; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de Louis XIV. son pouvoir n'avait pas besoin d'une reine de son sang pour appui. Il craignait même le caractére de sa niéce ; & il crut affermir encore la puissance de son ministére, en fuiant la gloire dangereuse d'élever trop sa maison.

Dès l'année 1656, il avait envoié Lionne en espagne, solliciter la paix & demander l'infante ; mais dom Louis de Haro, persuadé que quelque faible que fût l'espagne, la france ne l'était pas moins, avait rejetté les offres du cardinal. L'infante, fille du premier lit, était destinée au jeune Léopold. Le roi d'espagne n'avait alors de son second mariage qu'un fils, dont l'enfance mal-saine faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'infante, qui pouvait être héritiére de tant d'états, portât ses droits dans la maison d'aûtriche, & non dans une maison ennemie : mais enfin Philippe IV aiant eû un autre fils dom Philippe Prospèr, & sa femme étant encor enceinte, le dangèr de donner l'infan-

te au roi de france lui parut moins grand, & la bataille des dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les espagnols promirent l'infante, & demandérent une suspension d'armes. Mazarin & dom Louis se rendirent sur les frontiéres d'espagne & de france, dans l'île des faisans. Quoique le mariage d'un roi de france & la paix générale fûssent l'objet de leurs conférences; cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies. Les cardinaux se disaient égaux aux rois, & supérieurs aux autres souverains. La france prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres puissances. Cependant dom Louis de Haro mit une égalité parfaite entre Mazarin & lui, entre la france & l'espagne.

Les conférences durérent quatre mois. Mazarin & dom Louis y déploiérent toute leur politique. Celle du cardinal était la finesse. Celle de dom Louis la lenteur. Celui-ci ne donnait presque jamais de paroles, & celui-là en donnait toûjours d'équivoques. Le génie du ministre italien était de vouloir surprendre; celui de l'espagnol était de s'empêcher d'être surpris. On prétend qu'il disait du cardinal: *il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toûjours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des pirénées, il n'y a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. Le roi de france garda le roussillon, qu'il eût toûjours conservé sans cette paix: mais à l'égard de la flandre, la monarchie espagnole n'y a plus rien. Nous étions alors les amis nécessaires du portugal. Nous ne le sommes plus: tout est changé. Mais si dom Louis de Haro avait dit que le cardinal Mazarin savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès longtems l'alliance de la france & de l'espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de munster: "si le roi „très-chrétien pouvait avoir les païs-bas & „la franche-comté en dot, en épousant l'in- „fante; alors nous pourrions aspirèr à la „succession d'espagne, quelque rénonciati- „on qu'on fit faire à l'infante; & ce ne se- „rait pas une attente fort éloignée, puis- „qu'il n'y a que la vie du prince son frére „qui l'en pût exclure.„ Ce prince était alors Balthasar qui mourut en 1649.

Le cardinal se trompait évidemment, en pensant qu'on pourrait donner les païs-bas & la franche-comté en mariage à l'infante. On ne stipula pas une seule ville pour sa dot. Au contraire on rendit à la monarchie espagnole

gnole des villes considérables qu'on avait conquises, comme saint-omer, ypres, menin, oudenarde & d'autres places. On en garda quelques unes. Le cardinal ne se trompa pas en croiant que la renonciation serait un jour inutile; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince don Balthasar mourrait en 1649; qu'ensuite les trois enfans du second mariage seraient enlévés au berceau; que Charles, le cinquiéme de tous ces enfans mâles, mourrait sans postérité, & que ce roi aûtrichien ferait un jour un testament en faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le cardinal Mazarin prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la postérité mâle de Philippe IV s'éteignît; & des événemens étranges l'ont justifié après plus de cinquante années.

Marie Thérése, pouvant avoir pour dot les villes que la france rendait, n'apporta par son contrat de mariage, que cinq-cent-mille écus d'or au soleil; il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontiére. Ces cinq-cent-mille écus, valant alors deux-millions-cinq-cent-mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. Enfin la france n'en reçut jamais que cent-mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage préſent & réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourait jamais avoir ſur aucune des terres de ſon pére ; & Louis XIV ratifia cette renonciation de la maniére la plus ſolennelle, & la fit enſuite enregiſtrèr au parlement.

Ces renonciations & ces cinq-cent-mille écus de dot ſemblaient être les clauſes ordinaires des mariages des infantes d'eſpagne avec le rois de france. La reine Anne d'aûtriche, fille de Philippe III, avait été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions ; & quand on avait marié Iſabelle, fille de Henri le grand, avec Philippe IV roi d'eſpagne, on n'avait pas ſtipulé plus de cinq-cent-mille écus d'or pour ſa dot, dont même on ne lui païa jamais rien ; deſorte qu'il ne paraisſait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on n'y voiait que des filles de rois mariées à des rois, aiant à peine un préſent de nôces.

Le duc de lorraine Charles IV, de qui la france & l'eſpagne avaient beaucoup à ſe plaindre, ou plûtôt, qui avait beaucoup à ſe plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en prince malheureux, qu'on puniſſait parce qu'il ne pouvait ſe faire craindre. La france lui rendit ſes états en démoliſſant

nanci

nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire recevoir en grace le prince de Condé, en menaçant de lui laisser en souveraineté rocroi, le câtelet & d'autres places, dont il était en possession. Ainsi la france gagna à la fois ces villes & le grand Condé. Il perdit sa charge de grand-maître de la maison du roi, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II roi titulaire d'angleterre, plus malheureux alors que le duc de lorraine, vint près des pirénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le secours de don Louis & de Mazarin. Il se flattait que leurs rois, ses cousins-germains réunis oseraient enfin vanger une cause commune à tous les souverains, puisqu'enfin Cromwel n'était plus; il ne put seulement obtenir une entrevuë, ni avec Mazarin, ni avec don Louis. Lockhart, cet ambassadeur de Cromwel, était à saint-jean de luz, il se faisait respecter encor même après la mort du protecteur; & les deux ministres, dans la crainte de choquer cet anglais, refusérent de voir Charles II. Ils pensaient que son rétablissement était impossible, & que toutes les factions anglaises, quoique divisées entre elles, conspiraient également à ne jamais reconnaitre de

rois. Ils se trompérent tous deux: la fortune fit peu de mois après ce que ces deux ministres auraient pû avoir la gloire d'entreprendre. Charles fut rappellé dans ses états par les anglais, sans qu'un seul potentat de l'europe se fût jamais mis en devoir ni d'empécher le meurtre du pére, ni de servir au rétablissement du fils. Il fut reçu dans les plaines de douvres, par vingt-mille citoiens, qui se jettérent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite. Ce changement se fit en bien moins de tems, que le traité des pirénées ne fut conclu; & Charles II était déja paisible possesseur de l'angleterre, que Louis XIV n'était pas même encore marié par procureur.

Enfin le cardinal Mazarin ramena le roi & la nouvelle reine à paris. Un pére, qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût pas usé autrement que Mazarin; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs, que jamais. Il éxigea & il obtint que le parlement vint le haranguer par députés. C'était une chose sans éxemple dans la monarchie, mais ce n'était pas une

trop

trop grande réparation du mal que le parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux princes du ſang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité dom Louis de Haro en égal, voulut traiter le grand Condé en inférieur. Il marchait alors avec un faſte roial, aiant outre ſes gardes une compagnie de mouſquetaires, qui eſt aujourd'hui la ſeconde compagnie des mouſquetaires du roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : ſi quelqu'un était aſſez mauvais courtiſan, pour demander une grace au roi, il était perdu. La reine mére, ſi longtems protectrice obſtinée de Mazarin contre la france, reſta ſans crédit, dès qu'il n'eut plus beſoin d'elle. Le roi ſon fils, élevé dans une ſoumiſſion aveugle pour ce miniſtre, ne pouvait ſecouër le joug qu'elle lui avait impoſé auſſi bien qu'à elle-même ; elle reſpectait ſon ouvrage, & Louis XIV n'oſait pas encor régner du vivant de Mazarin.

Un miniſtre eſt excuſable du mal qu'il fait, lorſque le gouvernail de l'état eſt forcé dans ſa main par les tempêtes ; mais dans le calme il eſt coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à ſa famille par rapport à lui. Huit années de puiſſance abſoluë & tranquile de-

 puis

puis ſon dernier retour jusqu'à ſa mort, ne furent marquées par aucun établiſſement glorieux ou utile; car le collége des quatre nations ne fut que l'effet de ſon teſtament. Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un ſeigneur obéré.

Le roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait: *ſire, il n'y a rien dans les coffres de votre majeſté; mais monſieur le cardinal vous en prêtera.* Mazarin était riche d'environ deux-cent millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Pluſieurs mémoires diſent, qu'il en amaſſa une partie par des moiens trop au deſſous de la grandeur de ſa place. Ils rapportent, qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courſes: c'eſt ce qui ne fut jamais prouvé; mais les hollandais l'en ſoupçonnérent, & ils n'auraient pas ſoupçonné le cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eut des ſcrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ſes biens, & il en fit au roi une donation entiére, croiant que le roi les lui rendrait. Il ne ſe trompa point; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut: & il n'y eut que le roi qui ſemblât le regretter, car ce prince ſavait déja diſſimuler. Le joug commen-

commençait à lui peser; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort, qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV & la cour portérent le deüil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & que Henri IV avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrée.

On n'entreprendra pas ici d'éxaminer, si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non: c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelque fois une étenduë d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'état; c'est leur caractére. Les hommes, pour peu qu'ils aïent de bon sens, voient tous à peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'amsterdam ou de berne, en sait sur ce point, autant que Séjan, Ximenés, Boukingham, Richelieu ou Mazarin: mais notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par éxemple: si un génie, tel que le pape Alexandre VI, ou Borgia son fils, avait eû la rochelle à prendre, il aurait invité dans

 son

son camp, les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux. Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en divisant les bourgeois. Dom Louis de Haro n'eût pas hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mèr à l'exemple d'Aléxandre, & entra dans la rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des anglais, délivraient la rochelle, & faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractére des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'ame de Richelieu respirait la hauteur & la vengeance; que Mazarin était sage, souple & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'état, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans; celui qui a le plus d'esprit échouë, & celui qui a dans le caractére plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du cardinal Mazarin & les mémoires du cardinal de Rets, on voit aisément que Rets était le génie supérieur. Cependant Mazarin fut tout-puissant, & Rets fut

fut accablé. Enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune; mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'état est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortalise le cardinal Mazarin est l'acquisition de l'Alsace. Il donna cette province à la france dans le tems que la france était déchainée contre lui; & par une fatalité singuliére il fit plus de bien au roiaume lorsqu'il y était persécuté, que dans la tranquilité d'une puissance absolue.



CHA-

CHAPITRE SIXIÉME.

LOUIS XIV gouverne par lui même. Il force la branche d'aûtriche espagnole à lui céder par-tout la préséance, & la cour de rome à lui faire satisfaction. Il achette dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au portugal, aux états généraux, & rend son roiaume florissant & redoutable.

JAmais il n'y eut dans une cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du cardinal Mazarin. Les femmes, qui prétendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déja séduit jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maitresse. Les jeunes courtisans croiaient renouveller le régne des favoris. Chaque ministre espérait la premiére place. Aucun d'eux ne pensait, qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'en-

l'enfance de ce monarque autant qu'il l'avait pû. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de tems, & parce que le roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eut aucun, qui demandât au roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demandérent tous: *à qui nous adresserons-nous?* & Louis XIV leur répondit: *à moi.* On fut encor plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essaiait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministére, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage.

La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la gran-

grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous emploiés à la gloire du roi & de la france.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de Henri le grand n'avaient point vû de véritable roi, & qui détestaient l'empire d'un premier ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri avait fait à cinquante. Si Henri IV avait eû un premier Ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si Louis XIII n'en avait pas eû, ce prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. Louis XIV pouvait, sans péril, avoir ou n'avoir pas de premier ministre. Il ne restait pas la moindre trace des anciennes factions; il n'y avait plus en france qu'un maître, & des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, & qu'il voulait être aussi considéré au dehors qu'absolu au dedans.

Les anciens rois de l'europe prétendent entre eux une entiére égalité, ce qui est très-naturel; mais les rois de france ont toûjours récla-

réclamé la préséance, que mérite l'antiquité de leur race & de leur roiaume: & s'ils ont cédé aux empereurs, c'est parce que les hommes ne sont présque jamais assez hardis pour renversèr un long usage. Le chef de la république d'allemagne, prince éléctif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les souverains, à cause de ce titre de césar & d'héritier de Charlemagne. Sa chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres rois de majesté. Les rois de france pouvaient disputer la préséance aux empereurs, puisque la france avait fondé le véritable empire d'occident, dont le nom seul subsiste en allemagne. Ils avaient pour eux, non seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité éléctive, mais l'avantage d'être issus par une suite non interrompuë, de souverains qui régnaient sur une grande monarchie plusieurs siécles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui posséдent aujourd'hui des couronnes, fût parvenuë à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'europe. On alléguait en leur faveur le nom de très-chrétien. Les rois d'espagne opposaient le titre de catholique; & depuis que Charles-quint avait eû un roi de france prisonnier à madrid:

madrid, la fierté espagnole était bien-loin de céder ce rang. Les anglais & les suédois qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à rome que ces prétentions étaient autrefois débattuës: les papes, qui donnaient les états avec une bulle, se croiaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout se passe en crérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La france y avait eû toûjours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'espagne; mais depuis le régne de Charles-quint, l'espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise; un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteüil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimére du point d'honneur était extréme alors sur cet article entre les couronnes, comme les duëls entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de suéde à londres, le comte d'Estrade ambassadeur de france, & le baron de Vatteville ambassadeur d'espagne, se disputérent le

le pas. L'eſpagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuſe ſuite, avait gagné la populace angiaiſe : il fait d'abord tuer les chevaux des caroſſes français, & bientôt les gens du comte d'Eſtrade, bleſſés & diſperſés, laiſſérent les eſpagnols marcher l'épée nuë comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette inſulte, rappella l'ambaſſadeur qu'il avait à madrid, fit ſortir de france celui d'eſpagne, rompit les conférences qui ſe tenaient encor en flandre au ſujet des limites, & fit dire au roi Philippe IV ſon beau-pére, que s'il ne reconnaiſſait la ſupériorité de la couronne de france, & ne réparait cet affront par une ſatisfaction ſolennelle, la guerre allait recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger ſon roiaume dans une guerre nouvelle, pour la préſéance d'un ambaſſadeur : il envoia le comte de Fuentes déclarèr au roi à 24 mars 1662. fontainebleau, en préſence de tous les miniſtres étrangers, qui étaient en france : *que les miniſtres eſpagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de france.* Ce n'en était pas aſſez pour reconnaître nettement la prééminence du roi ; mais c'en était aſſez pour un aveu authentique de la faibleſſe eſpagnole. Cette cour encor fiére, murmura longtems de ſon humilation. Depuis, plusi-

plusieurs ministres espagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions: ils ont obtenu l'égalité à nimégue; mais Louis XIV acquit alors, par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'europe, en faisant voir combien il était à craindre.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor davantage dans une occasion, où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes français, dans les guerres faites depuis longtems en italie contre l'espagne, avaient donné aux italiens circonspects & jaloux, l'idée d'une nation impétueuse. L'italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les français comme des barbares plus gais que les autres mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints partout, & surtout à rome.

Le duc de Créqui, ambassadeur auprès du pape, avait révolté les romains par sa hauteur: ses domestiques, gens qui poussent toûjours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de paris, qui se faisait alors un honneur d'atta-

quer

quet toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Qelques laquais du duc de Créqui s'avisérent de charger l'épée à la main une escouade des corses (ce sont des gardes du pape qui appuient les exécutions de la justice.) Ils les mirent aisement en fuite. Tout le corps des corses, offensé & secrettement animé par dom Mario Chigi frére du pape Alexandre VII, qui haïssait le duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur. Ils tirérent sur le carosse de l'ambassadrice qui rentrait alors dans son palais; ils lui tuérent un page, & blessérent plusieurs domestiques. Le duc de Créqui sortit de rome, accusant les parens du pape & le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les français il n'y a qu'à temporiser, & que tout s'oublie. Il fit pendre un corse & un sbire au bout de quatre mois, & il fit sortir de rome le gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fut consterné d'apprendre, que le roi menaçait de faire assiéger rome, qu'il faisait déja passer des troupes en italie, & que le maréchal du Plessis-Pralin était nommé pour les commander. L'affaire était devenuë une querelle de nation à nation, & le roi voulait faire

20 août 1662.

respecter la sienne. Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV; mais les circonstances n'étaient pas favorables au pape. L'empire était attaqué par les turcs: l'espagne était embarassée dans une guerre peu heureuse contre le portugal.

La cour romaine ne fit qu'irriter le roi sans pouvoir lui nuire. Le parlement de provence cita le pape, & fit saisir le comtat d'avignon. Dans d'autres tems les excommunications de rome auraient suivi ces outrages; mais c'était des armes usées, & devenuës ridicules: il fallut que le pape pliât, il fut forcé d'éxiler de rome son propre frére, d'envoier son neveu le cardinal Chigi, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde corse, & d'élever dans rome une piramide, avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. Le cardinal Chigi fut le prémier légat de la cour romaine, qui fut jamais envoié pour demander pardon. Les légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. Le roi ne s'en tint pas à faire réparèr un outrage par des cérémonies passagéres, & par des monumens qui le sont aussi; (car il permit quelques années après la de-

structi-

ſtruction de la piramide;) mais il força la cour de rome à rendre caſtro & ronciglione au duc de parme, à dédommager le duc de modéne de ſes droits ſur comacchio; & il tira ainſi d'une inſulte, l'honneur ſolide d'être le protecteur des princes d'italie.

En ſoûtenant ainſi ſa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter ſon pouvoir. Ses finances bien adminiſtrées par Colbert, le mirent en état d'acheter dunkerque & mardik du roi d'angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-ſix livres dix ſols le marc. Charles II, prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du ſang des anglais. Son chancelier Hide, accuſé d'avoir ou conſeillé ou ſouf- 27 fert cette faibleſſe, fut banni depuis par le octob. 1662. parlement d'angleterre, qui punit ſouvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ſes rois.

Louis fit travailler trente-mille hommes 1663. à fortifier dunkerque du côté de la terre & de la mer. On creuſa, entre la ville & la citadelle, un baſſin capable de contenir trente vaiſſeaux de guerre, de ſorte qu'à peine les anglais eûrent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le roi força le duc 30 de lorraine à lui donner la forte ville de mar- août ſal. Ce malheureux Charles IV, guerrier 1663.

assez illustre, mais prince faible, inconstant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la lorraine à la france après sa mort, à condition que le roi lui permettrait de lever un million sur l'état qu'il abandonnait, & que les princes du sang de lorraine seraient réputés princes du sang de france. Ce traité, vainement vérifié au parlement de paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le duc de lorraine; trop heureux ensuite de donner marsal, & de se remettre à la clémence du roi.

Louis augmentait ses états même pendant la paix, & se tenait toûjours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontiéres, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revuës fréquentes.

Les turcs étaient alors très-redoutables en europe; ils attaquaient à la fois l'empereur d'allemagne & les vénitiens. La politique des rois de france a toûjours été, depuis François premier, d'être alliés des empereurs turcs, non seulement pour les avantages du commerce, mais pour empécher la maison d'aûtriche de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur trop en danger, & l'interêt de la france était bien, que les turcs inquiétassent la hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent;

hissent; enfin ses traités avec l'empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoia donc six-mille hommes en hongrie, sous les ordres du comte de Coligni, seul reste de la maison de ce Coligni autrefois si célébre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, & toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pu l'engagèr à manquèr à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de france, & entre autres le jeune la Feüillade; homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces français allérent servir en hongrie sous le général Montécuculi, qui tenait tête alors au grand-visir Kiuperli, & qui depuis en servant contre la france, balança la réputation de Turenne. Il y eut un grand combat à saint-gothard au bord du raab, entre les turcs & l'armée de l'empereur. Les français y firent des prodiges de valeur; les allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice. Mais ce n'est pas la rendre aux allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les français eûrent seuls l'honneur de la victoire.

août 1664.

Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, & à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soûtenir secrettement le portugal contre l'espagne. Le cardinal Mazarin avait abandonné formellement les portugais par le traité des pirénées; mais l'espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le français en fit une hardie & décisive: le maréchal de Schomberg, étranger & huguenot, passa en portugal avec quatre-mille soldats français, qu'il païait de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignait de soudoier au nom du roi portugais. Ces quatre-mille soldats français, joints aux troupes portugaises, remportérent à villa-viciosa une victoire complette, qui affermit le trône dans la
17 juin 1665. maison de bragance. Ainsi Louis XIV passait déja pour un prince guerrier & politique, & l'europe le redoutait même avant qu'il eût encor fait la guerre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes hollandaises. Il s'était allié avec la hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de son commerce dans les

indes.

rides. Louis voiait avec plaisir ces deux puissances maritimes, mettre en mèr tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtrées qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en 11, 12, & 13. juin 1666. donna une qui dura trois jours entiers. Ce fut dans ces combats, que le hollandais Ruiter acquit la réputation du plus grand homme de mèr qu'on eût vu encor. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'angleterre jusques dans ses ports à quatre lieües de londres. Il fit triompher la hollande sur les mers, dont les anglais avaient toûjours eû l'empire, & où Louis XIV n'était rien encore.

La domination de l'océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations. L'art de construire les vaisseaux, & de s'en servir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La france, sous le ministére de Richelieu, se croiait puissante sur mèr, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mèr environ trente, dont un seul portait soixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait,

 On

On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures, pour la construction & pour l'équipement. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donnèr à la france tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroiable; mais en 1664 & 1665, tandis que les anglais & les hollandais couvraient l'océan de près de trois-cent gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encor que quinze ou seize du dernier rang, que le duc de Beaufort occupait contre les pirates de barbarie; & lorsque les états-généraux pressérent Louis XIV de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de brest qu'un seul brûlot, qu'on eut honte de faire partir; & qu'il fallut pourtant leur envoier sur leurs instances réitérées. Ce fut une honte, que Louis XIV s'empressa bien vîte d'effacer.

Il donna aux états un secours de ses forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoia six-mille français, pour les défendre contre l'évêque de munster, Christofle-Bernard de Galen, prélat guerrier & ennemi implacable, soudoié par l'angleterre pour désoler la hollande. Mais il leur fit paier chérement ce secours; & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulens. Colbert mit sur leur compte, non seulement la solde

solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade envoiée en angleterre, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais secours ne fut donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le roi aiant ainsi aguerri ses troupes & formé de nouveaux officiers en hongrie, en hollande, en portugal, respecté & vangé dans rome, ne voiait pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'angleterre ravagée par la peste, londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles second, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la france en sureté du côte des anglais. L'empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les turcs. Le roi d'espagne Philippe IV mourant, & sa monarchie aussi faible que lui, laissaient Louis XIV le seul puissant & le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de se signaler & d'être conquérant.



CHA-

CHAPITRE SEPTIE'ME.

Conquête de la flandre.

L'occasion se présenta bientôt à un roi qui la cherchait. Philippe IV son beau-pére mourut : il avait eû de sa premiére femme, sœur de Louis XIII, cette princesse Marie-Thérése mariée à son cousin Louis XIV ; mariage, par lequel la monarchie espagnole est enfin tombée dans la maison de bourbon, si longtems son ennemie. De son second mariage avec Marie-Anne d'aûtriche, il avait eû Charles second, enfant faible & malsain, héritier de sa couronne & seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV prétendit, que la flandre & la franche-comté, provinces du roiaume d'espagne, devaient, selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit éxaminer ses droits par son conseil & par des thélogiens, qui les jugérent incontestables ; mais le conseil & le confes-

seur

ſeur de la veuve de Philippe IV les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puiſſante raiſon, la loi expreſſe de Charles-quint; mais les loix de Charles-quint n'étaient guéres ſuivies par la cour de france.

Un de ces prétextes, que prenait le conſeil du roi, était, que les cinq-cent-mille écus donnés en dot à ſa femme, n'avaient point été païes; mais on oubliait, que la dot de la fille de Henri IV, ne l'avait pas été davantage. La france & l'eſpagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier & des raiſons d'avocat; mais la ſeule raiſon d'état était écoutée.

Le roi, comptant encor plus ſur ſes for- 1667.
ces que ſur ſes raiſons, marcha en flandre à des conquêtes aſſurées. Il était à la tête de trente-cinq-mille hommes; un autre corps de huit-mille fut envoié vers dunkerque; un de quatre mille vers luxembourg. Turenne était ſous lui le général de cette armée. Colbert avait multiplié les reſſources de l'état pour fournir à ces dépenſes. Louvois, nouveau miniſtre de la guerre, avait fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magazins de toute eſpéce étaient diſtribués ſur la frontiére. Il introduiſit le premier cette méthode avantageuſe, que la faibleſſe du gouvernement avait juſqu'alors renduë impra-

impraticable, de faire subsister les armées par magazin: quelque siége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline, renduë plus sévére de jour en jour par l'austérité infléxible du ministre, enchainait tous les officiers à leur devoir. La présence d'un jeune roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée & chére. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au dessus de celui de la naissance. Les services, & non les aieux, furent comptés, ce qui ne s'était guéres vu encore. Par là l'officier de la plus médiocre naissance fut encouragé, sans que ceux de la plus haute eûssent à se plaindre. L'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnuë des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef & un ministre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre & ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'europe, enfin ligué de nouveau avec le portugal, attaquait avec tous

tous ces avantages une province mal défenduë d'un roiaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mére, femme faible dont le gouvernement malheureux laissait la monarchie espagnole sans défense. La veuve de Philippe IV avait pris pour son premier ministre, un jésuite allemand son confesseur, nommé le pére Nitard, homme aussi capable de dominer sur sa pénitente, qu'incapable de gouvernèr un état, n'aiant rien d'un ministre & d'un prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il osa dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner: *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre dieu dans mes mains, & votre reine à mes pieds.* Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur d'esprit, il laissait le trésor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline, destituées de chefs, mal paiées, & plus mal conduites devant un ennemi, qui avait tout ce qui manquait à l'espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontiéres de la flandre espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans charleroi, comme dans paris; ath, tournai, furent prises en deux jours; furnes, armentiéres, courtrai, ne tinrent
6 juill. pas davantage. Il descendit dans la tranchée
27 août 1667. devant douai, & elle se rendit le lendemain. Lille, la plus florissante ville de ces païs, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six-mille hommes, capitula après neuf
27 août. jours de siége. Les espagnols n'avaient que huit-mille hommes à opposer à l'armée victorieuse; encore l'arriére-garde de cette pe-
31 août. tite armée fut-elle taillée en piéces par le marquis, depuis maréchal de Créqui. Le reste se cacha sous bruxelles & sous mons, laissant le roi vaincre sans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voiage d'une cour. La bonne chére, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans nos armées, dans le tems même que la discipline s'affermissait. Les officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus éxactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eû longtems que des assiettes de fer en campagne. Le marquis d'Humiéres fut le premier, au siége d'arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée;

&

& qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de sa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chére, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand état, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encor très peu de chose, auprès de celui qu'on a vu depuis. Le roi, ses généraux & ses ministres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de sécrétaire d'un officier général, qui ne fasse ce voiage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus tranquilement, qu'on ne faisait alors une visite dans paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le roi en donnait l'éxemple: il alla ainsi à la tranchée devant douai & devant lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes-gens peu robustes, pleins de valeur

mais de molleſſe, & qui ſemblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes bruxelles; les citoiens tranſportaient déja leurs effets dans anvers. La conquête de la flandre entiére pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes aſſez nombreuſes, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ſes armes. Louvois lui conſeilla de mettre de groſſes garniſons dans les villes priſes, & de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce ſiécle pour le ſervice de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit ſuivant ſa méthode nouvelle, devenue aujourd'hui la régle de tous les bons ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places revêtuës, que d'ouvrages preſque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus expoſées à être foudroiées par l'attillerie: plus il les rendit razantes, moins elles étaient en priſe. Il conſtruiſit
1668. la citadelle de lille ſur ces principes. On n'avait point encor en france détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'éxemple commença en faveur de Vauban; il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encor obſerver, que le

pre-

premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du louvre, fut celui des fortifications de lille.

Le roi ſe hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ſes courtiſans & de ſes maîtreſſes, & des fêtes qu'il donna à ſa cour.



CHAPITRE HUITIE'ME.

Conquête de la franche-comté: paix d'aix la chapelle.

On était plongé dans les divertissemens à saint-germain, lorsqu'au cœur de l'hivèr au mois de janvier, on fut étonné de
1668. voir des troupes marcher de tous côtés, allèr & revenir sur les chemins de la champagne, dans les trois évêchez: des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrêtaient sous divers prétextes, dans la route qui méne de champagne en bourgogne. Cette partie de la france était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures: l'allemagne était allarmée: l'objet de ces préparatifs & de ces marches irréguliéres, était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 de février il part de saint-germain, avec le jeune duc d'Enguien fils du grand Condé, & quelques courtisans: les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval

val à grandes journées ; & arrive à dijon. Vingt-mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en franche-comté à quelques lieuës de besançon ; & le grand Condé paraît à leur tête, aiant pour son principal lieutenant-général Bouteville-Montmorenci son ami, devenu duc de Luxembourg, toûjours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Luxembourg était l'éléve de Condé dans l'art de la guerre ; & il obligea à force de mérite, le roi qui ne l'aimait pas, à l'emploier.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévuë : le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de sa faveur auprès du maître ; Condé était jaloux en héros, & Louvois en ministre. Le prince, gouverneur de la bourgogne qui touche à la franche-comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hivèr, en moins de tems que Turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la flandre françaife. Il communiqua d'abord son projet à Louvois, qui l'embrassa avidement, pour éloignèr & rendre inutile Turenne, & pour servir en même-tems son maître.

Cette province assez pauvre alors en argent, mais très fertile, bien peuplée, étenduë en long de quarante lieuës, & large

 de

de vingt, avait le nom de franche, & l'était en effet. Les rois d'espagne en étaient plustôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce païs fût du gouvernement de la flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée & disputée, entre le parlement & le gouverneur de la franche-comté. Le peuple jouissait de grands priviléges, toûjours respectés par la cour de madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, & voisine de la france. Jamais peuple ne vécut sous un gouvernement plus doux, & ne fut si attaché à ses souverains. Leur amour pour la maison d'aûtriche s'est conservé pendant deux générations. Mais cet amour était au fonds celui de leur liberté.

Enfin la franche-comté était heureuse, mais pauvre: & puisqu'elle était une espéce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise Pélisson, on ne se borna pas à emploier la force.

On gagna d'abord quelques citoiens par des présens & des espérances. On s'assura l'abbé Jean de Watteville, frére de celui qui aiant insulté à londres l'ambassadeur de france, avait procuré par cet outrage, l'humiliation de la branche d'aûtriche espagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis longtems musulman chez les turcs, & enfin

enfin ecclésiastique, eut parole d'être grand-doien & d'avoir d'autres bénéfices. On acheta peu cher quelques magistrats, quelques officiers, & à la fin même le marquis d'Yenne gouverneur général devint si traitable qu'il accepta publiquement après la guerre, une grosse pension & le grade de lieutenant-général en france. Ces intrigues secrettes, à peine commencées, furent soûtenuës par vingt-mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé : Luxembourg court à salins : le lendemain besançon & salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation, que la conservation d'un saint suaire, fort révéré dans cette ville; ce qu'on leur accorda très aisément. Le roi arrivait à dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontiére pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes sont assiégées & prises. Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger dole en personne. Cette place était réputée forte : elle avait pour commandant le comte de Montrevel, homme de grand courage, fidéle par grandeur d'ame aux espagnols qu'il haïssait, & au parlement qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison, que quatre-cent soldats & les citoiens, & il osa se défendre. La tranchée ne fut

point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contrescarpe & s'y logea. Le prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquile, les fit soûtenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce prince était par tout avec son fils, & venait ensuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eû sa fortune à faire. Le roi, dans son quartier, montrait plustôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'était pas nécessaire. Tout le cérémonial de saint-germain était observé. Il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiances dans sa tente. Il ne tempérait le faste du trône qu'en faisant mangèr à sa table ses officiers-généraux & ses aides de camp. On ne lui voiait point dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François premier & de Henri IV, qui cherchaient toutes les espéces de dangers. Il se contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans dole au bout

14 1668 févr. de quatre jours de siége, douze jours après son depart de saint-germain; & enfin en moins de trois semaines, toute la franche-comté

comté lui fut soûmise. Le conseil d'espagne, étonné & indigné du peu de résistance, écrivit au gouverneur: " que le roi de france „ aurait dû envoier ses laquais, prendre pos„ session de ce païs, aulieu d'y aller en per„ sonne. „

Tant de fortune & tant d'ambition réveillérent l'europe assoupie; l'empire commença à se remuer, & l'empereur à lever des troupes. Les suisses, voisins des francs-comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblérent pour elle. Le reste de la flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les hollandais, à qui il avait toûjours importé d'avoir les français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'espagne alors eut recours à ces mêmes hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable & rebelle.

La hollande était gouvernée par Jean de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été grand-pensionnaire; homme amoureux de la liberté de son païs, autant que de sa grandeur personelle: assujetti à la frugalité & à la modestie de sa république, il n'avait qu'un laquais & une servante, & allait à pied dans la haie, tandis que dans les négociations de l'europe, son nom était compté

avec les noms des plus puissans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoien, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier Temple, ambassadeur d'angleterre à la haie, une amitié bien rare entre des ministres. Temple était un philosophe, qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque Burnet lui a faits d'athéisme ; né avec le génie d'un sage républicain, aimant la hollande, comme son propre païs, parce qu'elle était libre, & aussi jaloux de cette liberté que le grand pensionnaire lui-même. Ces deux citoiens s'unirent avec le comte de Dhona ambassadeur de suéde, pour arrêter les progrès du roi de france.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La flandre, qu'on nomme *flandre française*, avait été prise en trois mois ; la franche-comté en trois semaines. Le traité entre la hollande, l'angleterre & la suéde, pour tenir la balance de l'europe & réprimer l'ambition de Louis XIV, fut proposé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fut indigné, qu'un petit état, tel que la hollande, conçût l'idée de borner ses

ses conquêtes & d'être l'arbitre des rois, & plus encor qu'elle en fût capable. Cette entreprise des provinces-unies lui fut un outrage sensible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'europe. Il proposa lui-même la paix. La france & l'espagne choisirent aix la chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape Rospigliosi, Clément neuf, pour médiateur.

La cour de rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toute sorte de moiens, l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des pirénées: elle parut l'avoir au moins à la paix d'aix la chapelle. Un nonce fut envoié à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre, entre des fantômes de plénipotentiaires. Les hollandais, déja jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à saint-germain, par le ministére de leur ambassadeur Van-Benning. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoié à aix la chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans aupa-

auparavant, qu'un bourgeois de hollande, obligerait la france & l'espagne à recevoir sa médiation?

Ce Van-Beuning, bourguemestre d'amsterdam, avait la vivacité d'un français & la fierté d'un espagnol. Il se plaisait à choquer dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi; & opposait une inflexibilité républicaine, au ton de supériorité, que les ministres de france commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi?* lui disait monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le roi*, dit Van-Beuning; *je considère ce qu'il peut.* Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle le roi fut obligé de rendre la franche-comté. Les hollandais eûssent bien mieux aimé qu'il eût rendu la flandre, & être delivrés d'un voisin si redoutable. Mais toutes les nations trouvérent, que le roi marquait assez de modération, en se privant de la franche-comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de flandre; & il s'ouvrait les portes de la hollande, qu'il songeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait.

2 mai. 1668.



CHA-

CHAPITRE NEUVIEME.

Magnificence de LOUIS XIV. Conquête de la hollande.

Louis XIV, forcé de rester quelque tems en paix, continua comme il avait commençé, à régler, à fortifièr & embellir son roiaume. Il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander; & les succès dans l'administration étaient aussi rapides, que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable; de voir les ports de mèr, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, & contenant déja près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armèr en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés, pour l'amérique, pour les indes orientales, pour les côtes de l'afrique. Cependant en france, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'architecture entraine après elle; & dans l'intérieur

térieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la france des plaisirs & une gloire, dont les siécles précédens n'avaient pas eû même l'idée. Les lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'europe. Dom Alphonse, fils indigne de l'heureux dom Jean de Brangance, y régnait. Il était furieux & imbécile. Sa femme, fille du duc de Nemours, amou-
nov. reuse de dom Pédre frére d'Alphonse, osa
1667. concevoir le projet de détrôner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eû publiquement d'une courtisane, un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-longtems avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance; & aiant acquis dans le roiaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perduë par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de rome une bulle pour épouser son beau-frére. Il n'est pas étonnant que rome

ait accordé cette bulle ; mais il l'eſt, que des perſonnes toutes puiſſantes en aïent beſoin. Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille roiale & non dans le roiaume de portugal, n'aiant rien changé aux affaires de l'europe, ne mérite d'attention que par ſa ſingularité.

La france reçut bientôt après, un roi qui deſcendait du trône d'une autre maniére. Jean Caſimir roi de pologne renouvela l' éxemple de la reine Chriſtine. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choiſit ſa retraite à paris, dans l'abbaïe de ſaint-germain dont il fut abbé. Paris, devenu depuis quelques années le ſéjour de tous les arts, était une demeure délicieuſe pour un roi, qui cherchait les douceurs de la ſociété, & qui aimait les lettres. Il avait été jéſuite & cardinal, avant d'être roi ; & dégoûté également de la roiauté & de l'égliſe, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en ſage, & ne voulut jamais ſouffrir qu'on lui donnât à paris le titre de majeſté. ſept. 1668.

Mais une affaire plus intéreſſante tenait tous les princes chrétiens attentifs.

Les turcs, moins formidables à la vérité que du tems des Mahomets, des Sélims & des Solimans, mais dangereux encor & forts

de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans candie, avec toutes les forces de leur empire. On ne sait s'il était plus étonnant, que les vénitiens se fussent défendus si longtems, ou que les rois de l'europe les eûssent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois, lorsque l'europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoiait des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire : nos états s'épuisaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la misérable & stérile province de judée : & maintenant que l'île de candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de soixante-mille turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galéres de malte & du pape, étaient le seul secours, qui défendait cette république contre l'empire ottoman. Le senat de venise, aussi impuissant que sage, ne pouvait, avec ses soldats mercenaires & des secours si faibles, résister au grand-visir Kiuperli, bon ministre, meilleur général, maître de l'empire de la turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'éxemple de secourir candie. Ses galéres,

res, & les vaisseaux nouvellement construits dans le port de toulon, y portérent sept-mille hommes, commandés par le duc de Beaufort : secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne.

La Feuillade, simple gentilhomme français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près de trois cent gentilshommes à candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les vénitiens à proportion de la Feuillade ; il est à croire que candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, & à verser du sang inutilement. Le duc de Beaufort périt dans une sortie ; & Kiuperli entra enfin par capitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. 16 sept. 1669.

Les turcs dans ce siége s'étaient montrés supérieurs aux chrétiens même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encor en europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la premiére fois, des lignes paralléles dans les tranchées. C'est d'eux, que nous avons appris cet usage ; mais ils ne le tenaient que d'un ingénieur italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que les turcs, avec leur ex-

 péri-

périence, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractère, devaient conquérir l'italie & prendre rome en bien peu de tems. Mais les lâches empereurs qu'ils ont eûs depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la chrétienté.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les païs-bas, & de commencer par la hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait sur les mers; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'espagne & avec l'angleterre, en paix avec la france, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités, & sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées & invincibles; autant ses troupes de terre étaient mal tenuës & méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, & qui païaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à-peu-près sur le même pied; les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans, ou les parens des bourguemestres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oisiveté,

regar-

regardant leurs emplois, comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de With avait voulu corriger cet abus; mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

" Il fallait d'abord détacher l'angleterre de la hollande. Cet appui venant à manquèr aux provinces-unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le monarque anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son régne & sa nation avaient reçuë, lorsque ses vaisseaux furent brulés jusques dans la riviére de la tamise, par la flote hollandaise. Il ne respirait, ni la vengeance, ni les conquêtes. Il voulait vivre dans ses plaisirs, & régnèr avec un pouvoir moins géné : c'est par là qu'on le pouvait séduire. Louis, qui n'avait qu'à parlèr alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi Charles, qui n'en pouvait avoir sans son parlement. Cette liaison secrette entre les deux rois ne fut confiée en 1670. france qu'à *madame*, sœur de Charles second & épouse de *monsieur* frére unique du roi, à Turenne & à Louvois.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire, qui devait consommer ce traité avec le roi Charles. On prit pour pré-

 texte

tems du passage de madame en angleterre, un voiage que le roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers dunkerque & vers lille. La pompe & la grandeur des anciens rois de l'asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voiage. Trente-mille hommes précédérent ou suivirent la marche du roi; les uns destinés à renforcer les garnisons des païs conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses & les plus belles femmes de sa cour: Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet appareil, qui couvrait son voiage. Ce fut une fête continuelle depuis saint-germain jusqu'à lille.

Le roi, qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & éblouir ses voisins, répandait par-tout ses libéralités avec profusion, l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse henriette s'embarqua à calais, pour voir son frére, qui s'était avancé jusqu'à cantorberi. Charles, séduit par l'amitié qu'il avait pour sa sœur & par l'argent de la france, signa tout ce que Louis XIV voulait, & prépara la ruine de la hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

Le

La perte de madame, morte à son retour d'une maniére soudaine & affreuse, jetta des soupçons sur monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux rois. Les dépouilles de la république, qu'on devait détruire, étaient déja partagées par le traité secret, entre les cours de france & d'angleterre, comme en 1635 on avait partagé la flandre avec les hollandais. Ainsi on change de vuës, d'alliés & d'ennemis, & on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se répandre, mais l'europe les écoutait en silence. L'empereur occupé des séditions de la hongrie, la suéde endormie par des négociations, l'espagne toûjours faible, toûjours irrésoluë & toujours lente, laissaient une libre carriére à l'ambition de Louis XIV.

La hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions; l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux loix de l'humanité; l'autre, des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célébre depuis sous le nom de Guillaume trois. Le grand-pensionnaire Jean de With & Corneille son frére étaient à la tête des partisans austéres de la liberté:

 mais

mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissentions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Louis avait non seulement acheté le roi d'angleterre, il gagna encor l'électeur de cologne, & ce van Gaalen évêque de munster avide de guerres & de butin, ennemi naturel des hollandais. Il les avait secourus contre cet évêque, & maintenant il s'unissait à lui pour les perdre. La suède, après s'être unie aux hollandais pour arrêter en 1668 des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine, & rentra avec la france dans ses anciennes liaisons, moiennant les anciens subsides.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis, qui allaient fondre sur ce petit état, il n'y en eut pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entreprise à-peu-près semblable à cette ligue de Louis douze, de l'empereur Maximilien & du roi d'espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de venise, parce qu'elle était riche & fière.

Les états-généraux consternés écrivirent au roi, lui demandant humblement, si les grands préparatifs qu'il faisait, étaient en effet destinés contre eux, ses anciens & fi-

déles

déles alliés ? en quoi ils l'avaient offensé ? quelle réparation il exigeait ? il répondit, „ qu'il ferait de ses troupes l'usage que demanderait sa dignité „ dont il ne devait „ compte à personne. " Ses ministres alléguaient pour toute raison, que le gazetier de hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que van-Beuning avait fait frapèr une médaille injurieuse à Louis XIV. Van-Beuning avait pour nom de batême, *josué*; le goût des devises régnait alors en france. On avait donné à Louis XIV la devise du soleil avec cette légende, *nec pluribus impar*. On prétendait, que van-Beuning s'était fait représentèr avec un soleil, & ces mots pour ame, *in conspectu meo stetit sol. A mon aspect le soleil s'est arrété.* * Cette médaille n'exista jamais. Il est vrai que les états avaient fait frapèr une médaille, dans laquelle ils

* Il est vrai que depuis on a frappé en hollande une médaille qu'on a cru être celle de van-Beuning: mais elle ne porte point de datte. Elle représente un combat avec un soleil qui culmine sur la tête des combatans. La legende est *stetit sol in medio cœli.* Cette médaille que des particuliers ont frabriquée n'a été faite que pour la bataille d'hoested en 1709 à l'occasion de ces deux vers qui coururent alors:

Alter in egregio nuper certamine Josue
Clamavit, sol sta gallice, solque stetit.



ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux; *assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, stabilita orbis europæ quiete. Les loix affermies, la religion épurée, les rois secourus, défendus & réunis, la liberté des mers vengée, l'europe pacifiée.*

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait: cependant ils firent briser le coin de cette médaille, pour appaiser Louis XIV.

Le roi d'angleterre de son côté leur reprochait, que leur flotte n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau anglais, & alléguait encor un certain tableau, où Corneille de With frére du pensionnaire était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voiait des vaisseaux pris & brulés dans le fond du tableau. Ce Corneille de With, qui en effet avait eû beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les ministres anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur roi contre la hollande, y spécifiérent des tableaux injurieux, *abusive pictures.* Les états, qui traduisaient toûjours les mé-

mémoires des miniſtres en français, aiant traduit *abuſive*, par le mot *fautifs, trompeurs*, répondirent qu'ils ne ſavaient ce que c'était que *ces tableaux trompeurs*. En effet ils ne devinérent jamais, qu'il était queſtion de ce portrait d'un de leurs concitoiens & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entrepriſe formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans, qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ſes conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que Louis en emploia pour ſubjuguer le petit état des provinces-unies. Cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-ſept, furent conſommés à cet appareil. Trente vaiſſeaux de cinquante piéces de canon joignirent la flote anglaiſe forte de cent voiles. Le roi avec ſon frére alla ſur les frontiéres de la flandre eſpagnole & de la hollande, vers maſtricht & charleroi, avec plus de cent-douze mille hommes. L'évêque de munſter & l'électeur de cologne en avaient environ vingt-mille. Les généraux de l'armée du roi étaient Con-

de Turenne. Luxembourg commandait sous eux. Vauban devait conduire les siéges. Louvois était partout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée si magnifique, & en même-tems mieux disciplinée. C'était sur-tout un spectacle admirable, que la maison du roi nouvellement réformée. On y voiait quatre compagnies des gardes du corps, chacune composée de trois-cent gentils-hommes, entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans paie, assujettis comme les autres à la régularité du service; deux-cent gendarmes de la garde, deux-cent chevaux-legers, cinq-cent mousquetaires, tous gentils-hommes choisis, parés de leur jeunesse & de leur bonne-mine; douze compagnies de la gendarmerie depuis augmentées jusqu'au nombre de seize; les cent-suisses même accompagnaient le roi, & ses régimens des gardes-françaises & suisses montaient la garde devant sa maison, ou devant sa tente. Ces troupes, pour la plûpart couvertes d'or & d'argent, étaient en même-tems un objet de terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espéce de magnificence était inconnuë. Une discipline, devenuë encor plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encor d'inspecteurs de cavalerie & d'infante-

fanterie, comme nous en avons vu depuis. Mais deux hommes, uniques en leur genre, en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier de Fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que Martinet avait mis la baïonnette en usage dans quelques régimens. Avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charettes ou à dos de mulet. Le roi avec tant d'avantages sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victoires; c'était Pélisson, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux-arts; plus capable de bien écrire, que de ne pas flatter.

Ce qui avançait encor la chute des hollandais, c'est que le marquis de Louvois avait fait acheter chez eux une grande partie des munitions qui allaient servir à les détruire; & avait ainsi dégarni beaucoup leurs magazins. Il n'est point du tout étonnant que des marchands eussent vendu ces provisions

avant

avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On sait qu'un négociant de ce pays avait autrefois répondu au prince Maurice qui le réprimandait sur un tel négoce; *monseigneur, si on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hazarderais d'y aller bruler mes voiles.* Mais ce qui est surprenant c'est qu'on a imprimé que le marquis de Louvois alla lui même, déguisé, conclure ces marchés en hollande. Comment peut-on avoir imaginé une avanture si déplacée, si dangereuse & si inutile?

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent-trente-mille combattans, une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encor la fidélité des commandans des places ennemies; la hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni siéges ni combats, & environ vingt-cinq-mille mauvais soldats en quoi consistait alors toute la garde du païs. Le prince Guillaume d'Orange, âgé de 22 ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation: Jean de With y avait consenti par nécessité. Ce prince nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition

bition & de gloire, qui éclata toûjours depuis dans sa conduite, sans s'échaper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévére; son génie actif & perçant: son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâtreté flégmatique faite pour combatre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur ni ceux de l'humanité, enfin presque en tout l'opposé de Louis XIV.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses forces étaient trop peu de chose; son pouvoir même était limité par les états. Les armes françaises venaient fondre tout à coup sur la hollande, que rien ne secourait. L'imprudent duc de lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la lorraine saisie par les troupes françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'avignon, quand on est mécontent du pape.

Cependant le roi faisait avancer ses armées vers le rhin, dans ces païs qui confinent à la hollande, à cologne & à la flandre. Il fai-

fait

fait diſtribuer de l'argent dans tous les villages, pour païer le dommage que ſes troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme des environs venait ſe plaindre, il était ſûr d'avoir un préſent. Un envoié du gouverneur des païs-bas, étant venu faire une repréſentation au roi ſur quelques dégats commis par les troupes, reçut de la main du roi ſon portrait enrichi de diamans, eſtimé plus de douze-mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de ſa puiſſance.

Le roi était à la tête de ſa maiſon, & de ſes plus belles troupes; qui compoſaient trente-mille hommes. Turenne les commandait ſous lui. Le prince de Condé avait une armée auſſi forte. Les autres corps, conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, faiſaient dans l'occaſion des armées ſéparées, ou ſe rejoignaient ſelon le beſoin. On commença par aſſiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'hiſtoire que par cet événement: rhinberg, orſoi, wéſel, burick. Elles furent priſes preſque auſſitôt, qu'elles furent inveſties. Celle de rhinberg, que le roi voulut aſſiéger en perſonne, n'eſſuia pas un coup de canon; & pour aſſurer encor mieux ſa priſe, on eut ſoin de corrompre le lieutenant de la place, irlan-

irlandais de nation, nommé Dossari, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirèr ensuite à maftricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le rhin & l'issel, se rendirent. Quelques gouverneurs envoiérent leurs clez, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire : la consternation était génerale. Le prince d'Orange n'avait point encore assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au de-là du rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au de-là de ce fleuve ; & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet l'intention du roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par Martinet. Des gens du païs informérent alors le prince de Condé, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du rhin, auprès d'une vieille tourrelle qui sert de bureau de péage, qu'on

qu'on nomme *toll-huys*, *la maison du péage*, dans laquelle il y avait dix sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ses lettres Pélisson témoin oculaire. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très peu rapide. L'abord était aisé: il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cent cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie sans canon. L'artillerie française les foudroiait en flanc. Tandis que la maison du roi & les meilleures troupes de cavalerie passérent sans risque au nombre d'environ quinze-mille hommes, le prince de Condé les côtoiait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers hollandais entrérent dans la riviére pour faire semblant de combattre. Ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes, & demanda la vie. On ne perdit dans le passage que le comte de Nogent & quelques cavaliers qui s'étant écartés du gué se noyérent, & il n'y aurait eu
12 juin 1672. personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'aiant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui deman-

demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille.* Il tua du coup, un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise désespérée reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Ossembrouck, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montait alors à cheval en sortant de la riviére, & lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Condé ne réçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie après avoir dirigé lui même toute la marche.

Tel fut ce passage du rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son régne, l'idolatrie de ses courtisans; enfin le goût que les peuples, & surtout les parisiens, ont pour l'éxagération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regar-

der à paris le passage du rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appellée le tholus. Il était très vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, & que s'ils avaient eû un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très périlleuse.

Dès qu'on eût passé le rhin, on prit doesbourg, zutphen, arnheim, nosembourg, nimégue, skenk, bommel, crevecœur, &c. Il n'y avait guères d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé Mazel, mandait à monsieur de Turenne: „si vous voulez m'envoier cinquante chevaux, je pourrai prendre avec cela, deux ou trois places.

Utrecht envoia ses clez, & capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis
20 Juin 1672. fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand aumônier, son confesseur & l'évêque titulaire d'utrecht. On rendit avec solennité la grande église aux catholiques. L'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de Louis

XIV

xiv. faisait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la hollande, dans l'esprit des catholiques.

Les provinces d'utrecht, d'overissel, de gueldres, étaient soumises; amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les juifs, qui y sont établis, s'empressérent d'offrir à Gourville, intendant & ami du prince de Condé, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déja naerden, voisine d'amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancérent jusqu'aux portes de muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le païs; & qui n'est qu'à une lieue d'amsterdam. Les magistrats de muiden, éperdus de fraïeur, vinrent présenter leurs clez à ces quatre soldats; mais enfin, voiant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clez & fermérent les portes. Un instant de diligence eût mis amsterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, & bientôt la terre même de ce païs allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour

batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voiage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que cinquante-mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La hollande n'eût plus éxisté qu'au bout des indes orientales: ses provinces d'europe, qui n'achettent leur bled qu'avec leurs richesses d'asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt & le magazin de l'europe, où trois-cent-mille hommes cultivent le commerce & les arts, ferait devenuë bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues: elles eûssent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV. que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'état était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand pensionnaire de With ne croiait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vain-

vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particuliére, craignait toûjours l'élévation du prince d'Orange encor plus que les conquêtes du roi de france; il avait fait jurèr à ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, liérent de With à ce serment. Il aimait mieux voir sa république subjuguée par un roi vainqueur, que soumise à un stathouder.

Le prince d'Orange de son côté plus ambitieux que de With, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les états résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prince; mais le prince fut élevé au stathoudérat malgré les de-With.

Quatre députés vinrent au camp du roi, 1672. implorer sa clémence au nom d'une république, qui six mois auparavant se croiait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des ministres de Louis XIV, avec cette politesse française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement; Louvois dur & altier, né pour bien servir,

plustôt que pour faire aimer son maître, reçut les supplians avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait, que les états lui cédassent tout ce qu'ils avaient au-delà du rhin, nimégue, des villes & des forts dans le sein de leur païs; qu'on lui paiât vingt-millions; que les français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la hollande par terre & par eau, sans qu'ils paiassent jamais aucun droit; que la religion catholique fût par-tout rétablie; que la république lui envoiât tous les ans une ambassade extraordinaire, avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'angleterre & aux princes de l'empire, tels que ceux de cologne & de munster, par qui la hollande était encor désolée.

Ces conditions d'une paix, qui tenait tant de la servitude, parurent intolérables; & la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournérent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand-pensionnaire, qui avait demandé

de la paix. A ces ſéditions ſe joignit la politique du prince & l'animoſité de ſon parti. On attente d'abord à la vie du grand-penſionnaire Jean de With. Enſuite on accuſe Corneille ſon frére d'avoir attenté à celle du prince. Corneille eſt appliqué à la queſtion. Il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'horace ; *juſtum & tenacem*, convenable à ſon état & à ſon courage, & qu'on peut traduire ainſi pour ceux qui ignorent le latin :

Les torrens impétueux,
La mèr qui gronde & s'élance,
La fureur & l'inſolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tirans la vangeance
N'ébranlent pas la conſtance
D'un coeur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée maſſacra dans la haie les deux fréres de With ; l'un, qui avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu ; & l'autre, qui l'avait ſervi de ſon épée. On exerça ſur leurs corps ſanglans toutes les fureurs dont le peuple eſt capable : horreurs communes à toutes les nations, & que les français avaient fait éprouvèr au maréchal d'Encre, à l'amiral Coligni, &c. Car la populace eſt preſque par tout la même. On 20 août 1672.

M 4 pour

pourſuivit les amis du penſionnaire. Ruiter même, l'amiral de la republique, qui ſeul combattait alors pour elle avec ſuccès, ſe vit environné d'aſſaſſins dans amſterdam.

Au milieu de ces déſordres & de ces déſolations, les magiſtrats montrérent des vertus, qu'on ne voit guères que dans les républiques; Les particuliers, qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'amſterdam; on craignait que l'on n'eût touché au tréſor public. Chacun s'empreſſait de ſe faire païer du peu d'argent, qu'on croiait qui pouvait y être encor. Les magiſtrats firent ouvrir les caves, où ce tréſor ſe conſerve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été dépoſé depuis ſoixante ans; l'argent même était encor noirci de l'impreſſion du feu, qui avoit quelques années auparavant conſumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toûjours négociés juſqu'à ce tems, ſans que jamais on eût touché au tréſor. On païa alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de reſſources étaient d'autant plus admirables, que Charles ſecond roi d'angleterre pour avoir dequoi faire la guerre aux hollandais & fournir à ſes plaiſirs, non content de l'argent de la france, venait de faire banqueroute à ſes ſujets. Autant il était hon-

honteux à ce roi de violer ainſi la foi publique, autant il était glorieux aux magiſtrats d'amſterdam de la garder, dans un tems où il ſemblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'eſprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux ſans remède. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mèr. Les maiſons de campagne, qui ſont innombrables autour d'amſterdam, les villages, les villes voiſines, leide, delft, furent inondées. Le paiſan ne murmura pas de voir ſes troupeaux noiés dans les campagnes. Amſterdam fut comme une vaſte forteresſe au milieu des eaux, entourée de vaiſſeaux de guerre, qui eûrent aſſez d'eau pour ſe rangèr autour de la ville. La diſette fut grande chez ces peuples; ils manquérent ſur-tout d'eau douce; elle ſe vendit ſix ſous la pinte: mais ces extrémités parurent moindres que l'eſclavage. C'eſt une choſe digne de l'obſervation de la poſtérité, que la hollande ainſi accablée ſur terre, & n'étant plus un état, demeura encor redoutable ſur la mèr. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV paſſait le rhin & prenait trois provinces, l'amiral Ruiter avec environ cent vaiſſeaux de guerre & plus de cinquante brulots, alla chercher près des cô-

tes d'angleterre les flottes des deux rois. Leur puiſſance réunie n'avait pu mettre en mèr une armée navale plus forte que celle de la république. Les anglais & les hollandais combattirent comme des nations accoûtumées à ſe diſputer l'empire de l'océan. Cette bataille, qu'on nomme de *ſolbaie*, dura un jour entier. Ruiter, qui en donna le ſignal, attaqua le vaiſſeau amiral d'angleterre, où était le duc d'Yorck, frére du roi. La gloire de ce combat particulier demeura à Ruiter. Le duc d'Yorck, obligé de changer de vaiſſeau, ne reparut plus devant l'amiral hollandais. Les trente vaiſſeaux français eurent peu de part à l'action. Et tel fut le ſort de cette journée, que les côtes de la hollande furent en ſureté.

7 juin 1672.

Après cette bataille, Ruiter, malgré les craintes & les contradictions de ſes compatriotes, fit entrer la flotte marchande des indes dans le téxel; défendant ainſi & enrichiſſant ſa patrie d'un côté, lorſqu'elle périſſait de l'autre. Le commerce même des hollandais ſe ſoûtenait; on ne voiait que leurs pavillons dans les mers des indes. Un jour qu'un conſul de france diſait au roi de perſe, que Louis XIV avait conquis preſque toute la hollande: *comment cela peut-il être?* répondit le monarque perſan, *puiſqu'il y a*

a toûjours au port d'ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français.

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoien. Il offrit à l'état le revenu des ses charges, & tout son bien pour soûtenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les français pouvaient pénétrer dans le reste du païs. Ses négociations promtes & secrettes réveillérent de leur assoupissement, l'empereur, l'empire, le conseil d'espagne, le gouverneur de flandre. Il disposa même l'angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de mai en hollande, & dès le mois de juillet l'europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de flandre, fit passer secrettement quelques régimens au secours des provinces-unies. Le conseil de l'empereur Léopold envoia Montécuculi à la tête de près de vingt-mille hommes. L'électeur de brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq-mille soldats, se mit en marche.

Alors le roi quitta son armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un païs inondé. La garde des provinces conquises devenait difficile. Louis voulait une gloire sûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux

juill. 1672.

deux mois, il revint à ſaint-germain au milieu de l'été: & laiſſant Turenne & Luxembourg achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de ſa conquête, tandis que les puiſſances de l'europe travaillaient à la lui ravir.



CHA-

CHAPITRE DIXIE'ME.

Evacuation de la hollande. Seconde conquête de la franche-comté.

On croit nécessaire de dire à ceux qui pouront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir, que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plustôt une histoire des mœurs des hommes. Assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la misére humaine. Le dessein de cet essai est de peindre les principaux caractéres de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables, (& s'il se peut) l'esprit qui les a conduits.

La france fut alors au comble de sa gloire. Le nom de ses généraux imprimait la vénération. Ses ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux conseillers des autres princes; & Louis était en europe comme le seul roi. En effet l'empereur Léopold ne paraissait pas dans ses armées. Charles second roi d'espagne, fils de Philippe IV, sortait à peine de l'enfance. Celui d'angleterre

terre ne mettait d'activité dans sa vie, que celle des plaisirs.

Tous ces princes & leurs ministres firent de grandes fautes. L'angleterre agit contre les principes de la raison d'état en s'unissant avec la france, pour élever une puissance que son intérêt était d'affaiblir. L'empereur, l'empire, le conseil espagnol, firent encor plus mal, de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin Louis lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité, des conquêtes si faciles. Condé & Turenne voulaient qu'on démolît la pluspart des places hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des états, mais avec des armées; & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entiére. Louvois au contraire voulait que tout fût place & garnison. C'était là son génie, & c'était aussi le goût du roi. Louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition; il étendait le pouvoir de son ministére; il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siécle. Louis le crut, & se trompa comme il l'avoua depuis; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la hollande; il affaiblit son armée en la

divisant

divisant dans trop de places; il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus grands princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi, les affaires changérent de face. Turenne fut obligé de marcher vers la westphalie, pour s'oppoſèr aux impériaux. Le gouverneur de flandre Monterey, ſans être avoué du conseil timide d'espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix-mille hommes. Alors ce prince fit tête aux français jusqu'à l'hivèr. C'était déja beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hivèr vint. Les glaces couvrirent les inondations de la hollande. Luxembourg, qui commandait dans utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux français, & mit la hollande dans un nouveau danger, auſſi terrible que les précédens.

Il aſſemble une nuit près de douze-mille fantaſſins tirés des garniſons voiſines. On leur avait préparé des patins. Il ſe met à leur tête, & marche ſur la glace, vers leide & vers la haïe. Un dégel ſurvint. La haïe fut ſauvée. Son armée entourée d'eau, n'aiant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à utrecht, marcher ſur une digue étroite & fangeuſe, où l'on pouvait à peine ſe trainer

quarte

quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue, qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrété l'armée qu'un seul jour, elle ferait morte de faim & de fatigue. Luxembourg était sans resource. Mais la fortune, qui avait sauvé la haie, sauva son armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles: celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom français odieux dans ces païs. Bodegrave & suvamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes; & à la lueur des flammes, ils se livrérent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si éxagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette avanture, & inspi-

rer la haine contre les français à des générations nouvelles.

Cependant le roi agitait les cabinets de tous les princes par ses négociations. Il gagna le duc de hanovre. L'électeur de brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en allemagne, où Louis n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en hongrie les troubles de cette province sévérement traitée par le conseil de vienne. L'argent fut prodigué au roi d'angleterre, pour faire encor la guerre à la hollande, malgré les cris de toute la nation anglaise, indignée de servir la grandeur de Louis XIV, qu'elle eût voulu réprimer. L'europe était, troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empécher, que l'empereur, l'empire & l'espagne ne s'alliassent avec la hollande, & ne lui déclarassent solennellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choses, que les hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la maison d'autriche. L'empereur Léopold envoiait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est rapporté, qu'allant à égra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin; & qu'a-

1673.

qu'après la communion, il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du tems des croisades : & la priére de Léopold n'empécha point le progrès des armes du roi de france.

Il parut d'abord combien sa marine était déja perfectionnée. Au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flote anglaise, on en joignit quarante sans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres savantes des anglais ; avec lesquels ils avaient combattu celles des hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'yorck, depuis Jacques second, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mèr par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tems, les français ne savaient pas ranger une armée en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mèr les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soûtiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à-peu-près comme les romains, qui en une année apprirent des carthaginois l'art de combattre sur mèr, & égalérent leurs maîtres.

Le

Le vice-amiral d'Etrée & ſon lieutenant Martel, firent honneur à l'induſtrie militaire de la nation françaiſe, dans trois batailles navales conſécutives, qui ſe donnérent au mois de juin entre la flote hollandaiſe & celle de france & d'angleterre. L'amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Etrée écrivit à Colbert: „je voudrais avoir paié de ma vie la gloire „que Ruiter vient d'acquérir." D'Etrée méritait que Ruiter eût ainſi parlé de lui. La valeur & la conduite furent ſi égales de tous côtés, que la victoire reſta toûjours indéciſe.

1, 7, 14 & 21 juin 1673.

Louis, aiant fait des hommes de mèr de ſes français par les ſoins de Colbert, perfectionna encor l'art de la guerre ſur terre par l'induſtrie de Vauban. Il vint en perſonne aſſiéger maſtricht dans le même tems que ces trois batailles navales ſe donnaient. Maſtricht était pour lui une clé des païs-bas & des provinces-unies, c'était une place forte défenduë par un gouverneur intrépide nommé Farjaux, né français, qui avait paſſé au ſervice d'eſpagne & depuis à celui de hollande. La garniſon était de cinq-mille hommes. Vauban, qui conduiſit ce ſiége, ſe ſervit pour la premiére fois des paralleles, inventées par des ingénieurs italiens au ſervice des turcs devant candie. Il y ajoûta les places d'ar-

mes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallièr en cas de sorties. Louis se montra dans ce siége plus éxact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encor. Il accoûtumait, par son éxemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours. 29 juin 1673.

Pour mieux affermir encor la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eû, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau, ceux qui avaient abandonné leur poste. 14 sept. 1673. Le roi emploia aussi les châtimens, la premiére fois qu'il perdit une place. Un très brave officier, nommé Du-pas, rendit naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour évitèr un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soûtenu. Le roi, irrité du premièr affront que recevaient ses armes, fit condanner Du-pas à être trainé dans utrecht,

recht, une pelle à la main, & son épée fut rompuë: ignominie inutile pour les officiers français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir, qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à soûtenir trois assauts; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais éxécutées.

Dupas se fit tuèr un an après au siége de la petite ville de grave, où il servit volontaire. Son courage & sa mort durent laisser des regrèts au marquis de Louvois qui l'avait fait punir si durement. La puïssance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer.

Les soins du roi, le génie de Vauban, la vigilance sévére de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée & de manquèr amsterdam.

Le prince de Condé voulut envain percer dans le cœur de la hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécuculi & du prince d'Orange, ni empécher le prince d'Orange de prendre bonn. L'évêque de munster, qui avait juré la

nov. 1673. la ruine des états-généraux, fut attaqué lui-même par les hollandais.

Le parlement d'angleterre força ſon roi d'entrer ſérieuſement dans des négociations de paix, & de ceſſer d'être l'inſtrument mercenaire de la grandeur de la france. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaiſes, avec autant de promtitude qu'on les avait conquiſes. Ce ne fut pas ſans les avoir rançonnées: l'intendant Robert tira de la ſeule province d'utrecht en un an ſeize-cent-ſoixante & huit-mille florins. On était ſi preſſé d'évacuer le païs qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit mille priſonniers hollandais furent rendus pour un écu par ſoldat. L'arc de triomphe de la porte ſaint-denis, & les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déja abandonnée. Les hollandais, dans le cours de cette invaſion, eûrent la gloire de diſputer l'empire de la mèr, & l'adreſſe de tranſporter ſur terre le théâtre de la guerre hors de leur païs. Louis XIV paſſa dans l'europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe paſſager. Le fruit de cette entrepriſe fut d'avoir une guerre ſanglante à ſoûtenir contre l'eſpagne, l'empire & la hollande réunies, d'être abandonné de l'angleterre,

terre, & enfin de munster, de cologne même, & de laisser dans les païs qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoiance de son gouvernement & la force de son état, parurent bien davantage encor, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de puissances liguées & contre de grands généraux, que quand il avait pris en voiageant la flandre française, la franche-comté & la moitié de la hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit surtout quel avantage un roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois; il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois-mille hommes à Turenne contre les impériaux, une de quarante mille à Condé contre le prince d'Orange: un corps de troupes était sur la frontiére du roussillon: une flote chargée de soldats alla porter la guerre aux espagnols jusques dans messine: lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la franche-comté. Il se défendait, & il attaquait par-tout en même-tems.

D'abord, dans son entreprise sur la franche-comté, la supériorité de son gouverne-

ment parut toute entiére. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toûjours armée, toûjours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontiéres, murmurant déja & s'effarouchant de voir Louis XIV une seconde fois dans leur voisinage. L'empereur & l'espagne sollicitaient les treize cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la franche-comté, demeurée sans défense par la négligence du ministére espagnol. Le roi de son côté pressait les suisses de refuser ce passage; mais l'empire & l'espagne ne prodiguaient que des raisons & des priéres. Le roi, avec de l'argent comptant, détermina les suisses à ce qu'il voulut. Le passage fut refusé. Louis, accompagné de son frére & du fils du grand Condé, assiégea besançon. Il aimait la guerre de siéges, & l'entendait aussi bien que les Condés & les Turennes; & tout jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deux grands hommes entendaient mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. Louvois faisait si bien les préparatifs; les troupes étaient si bien fournies; Vauban, qui conduisit presque tous les siéges, était un

un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en sûreté. Vauban dirigea les attaques de besançon: 15 elle fut prise en neuf jours; & au bout de six mai semaines, toute la franche-comté fut sou- 1674. mise au roi. Elle est restée à la france, & semble y être pour jamais annéxée: monument de la faiblesse du ministére aûtrichien-espagnol, & de la force de celui de Louis XIV.



CHAPITRE ONZIE'ME.

Belle campagne, & mort du maréchal de Turenne.

Tandis que le roi prenait rapidement la franche-comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à sa destinée; Turenne, qui ne faisait que défendre les frontiéres du côté du rhin, déploiait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

juin 1674. D'abord il fait une marche longue & vive, passe le rhin à philipsbourg, marche toute la nuit à sintzheim, force cette ville, & en même-tems il attaque & met en fuite Caprara général de l'empereur, & le vieux duc de lorraine Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses états & à lever des troupes, & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie de celle de l'empereur. Turenne, après l'avoir battu, le poursuit & bat encor
juil. 1674. sa cavalerie à ladimbourg; delà, il court à un autre général des imperiaux le prince de

Bour-

Bournonville; qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'alſace; il prévient la jonction de ces troupes, l'attaqua & lui fait quitter le champ de bataille. oct. 1674.

L'empire raſſemble contre lui toutes ſes forces; ſoixante & dix-mille allemans ſont dans l'alſace: briſac & philipsbourg étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt-mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de Condé lui envoia de flandre quelque ſecours de cavalerie; alors il traverſe des montagnes pleines de neige, par tanne & par bedfort; il ſe trouve tout d'un dec. 1674. coup dans la haute alſace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croiaient en repos en lorraine, & qui penſaient que la campagne était finie. Il bat à mulhauſen les quartiers qui réſiſtent; il en fait deux priſonniers. Il marche à colmar, où l'électeur de brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des armées de l'empire, avait ſon quartier. Il arrive dans le tems que ces princes & les autres généraux ſe mettaient à table: ils n'eûrent que le tems de s'échaper; la campagne était couverte de fuiards.

Turenne, croiant n'avoir rien fait tant qu'il reſtait quelque choſe à faire, attend encor

5 janv. 1675. cor auprès de turckheim une partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait sa victoire sûre: il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante & dix-mille hommes se trouve vaincuë & dispersée presque sans grand combat. L'alsace reste au roi, & les généraux de l'empire sont obligés de repasser le rhin.

Toutes ces actions conséoutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, éxécutées avec tant de promtitude, furent également admirées des français & des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on sût, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du roi. Résister à Louvois tout-puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du ministre, ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avoüer, que ceux qui ont plus d'humanité que d'estime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de sintzheim, il mit

mit à feu & à sang le palatinat, païs uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'électeur palatin vit du haut de son château de manheim, deux villes & vingt-cinq villages embrasés. Ce prince désespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, aiant envoié la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. C'était assez le stile & l'usage de Turenne, de s'exprimer toûjours avec modération & ambiguité.

Il brula, avec le même sang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'alsace, pour empécher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la lorraine. On y fit tant de désordre, que l'intendant, qui de son côté désolait la lorraine avec sa plume, lui écrivit & lui parla souvent, pour arréter ces excès. Il repondait froidement; *je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appellé le pére des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples, qui selon les loix de la guerre, sont toûjours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait, paraissait nécessaire; sa gloire couvrait tout; & d'ailleurs, les soixante & dix-mille allemans qu'il empécha de pénétrer en france, y auraient fait

beau-

beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'alſace, à la lorraine & au palatinat.

Le prince de Condé, de ſon côté, donnait en flandre une bataille beaucoup plus ſanglante que toutes ces actions du vicomte de Turenne, mais moins heureuſe & moins déciſive, ſoit que les circonſtances des lieux lui fûſſent moins favorables, ſoit qu'il eût pris des meſures moins juſtes, ſoit plustôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de ſénef. Le marquis de Feuquiéres veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne ſe paſſa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point: mais il paraît, qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée ſi vive & ſi meurtriére. Le choc de trois-mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne ſerait qu'un combat. C'eſt toûjours l'importance qui décide du nom.

Le prince de Condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq-mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait ſoixante-mille. Il attendit que l'armée ennemie paſſât un défilé à ſénef près de mons. Il attaqua une partie de l'arriére-garde compoſée d'eſpagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'a-

voir

voir pas pris assez de précaution dans le pas- 11
sage du défilé; mais on admira la maniére août
dont il rétablit le désordre, & on n'approuva 1674.
pas que Condé voulût ensuite recommencer
le combat, contre des ennemis trop bien re-
tranchés. On se battit à trois reprises. Les
deux généraux, dans ce mélange de fautes
& de grandes actions, signalérent également
leur présence d'esprit & leur courage. De tous
les combats que donna le grand Condé, ce
fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle
de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous
lui. Il voulait, après trois attaques meur-
triéres, en hazardèr encor une quatriéme. Il
parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y
avait plus que le prince de Condé qui eût en-
vie de se battre. Ce que cette action eut de
plus singulier, c'est que les troupes de part
& d'autre, après les mélées les plus sanglan-
tes & les plus acharnées, prirent la fuite le
soir, par une terreur panique. Le lende-
main les deux armées se retirérent chacune
de son côté, aucune n'aiant ni le champ de
bataille, ni la victoire, toutes deux plustôt
également affaiblies & vaincuës. Il y eut
près de sept-mille morts & cinq-mille prison-
niers du côté des français; les ennemis firent
une perte égale. Tant de sang inutilement
répandu, empécha l'une & l'autre armée de
rien

rien entreprendre de considérable. Il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eû la victoire, assiégea oudenarde; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussitôt lever le siége, & en poursuivant le prince d'Orange.

On observa également en france & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à dieu d'une victoire qu'on n'avait point remportée: usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toûjours tromper.

Turenne en allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de son génie. Le conseil de vienne, n'osant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général Montécuculi; celui qui avait vaincu les turcs à la journée de saint-gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de hollande.

On a remarqué, que les plus grands généraux de l'empire ont souvent été tirés d'italie. Ce païs, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encor des hommes, qui font souvenir de ce qu'il était autrefois.

Monté-

Montécuculi était seul digne d'être opposé à Turenne. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passérent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers allemans & français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se trompérent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; enfin ils étaient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de saltzbach, lorsque Turenne, en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire, que le même boulet qui le tua, aïant emporté le bras de Saint-Hilaire lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui. *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroique, & le plus digne élo-

27 juill. 1675.

ge de Turenne. Il est très rare, que sous un gouvernement despotique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regréttés du public. Cependant Turenne fut pleuré des soldats & des peuples. Louvois fut le seul, qui se réjouit de sa mort. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à saint-denis comme le connêtable du Guesclin, au dessus duquel la voix publique l'éléve, autant que le siécle de Turenne est supérieur au siécle du connétable.

Turenne n'avait pas eû toûjours des succès heureux à la guerre; il avait été battu à mariendal, à rétel, à cambrai; aussi disait-il, qu'il avait fait des fautes, & il était assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais aiant toûjours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait réléver le secret

ſecret de l'état; quoiqu'il eût éxercé dans le palatinat des cruautés qui ne ſemblaient pas néceſſaires; il conſerva la réputation d'un homme de bien, ſage & modéré, parce que ſes vertus & ſes grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faibleſſes & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparèr à quelqu'un, on oſerait dire, que de tous les généraux des ſiécles paſſés, Gonzalve de cordouë ſurnommé le grand capitaine, eſt celui auquel il reſſemblait davantage.

Né calviniſte il s'était fait catholique l'an 1668. Aucun proteſtant & même aucun philoſophe ne penſa que la perſuaſion ſeule eût fait ce changément dans un homme de guerre, dans un politique agé de cinquante années, qui avait encor des maîtreſſes. On ſavait que Louis XIV en le créant maréchal général de ſes armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de Péliſſon & ailleurs, *je voudrais que vous m'obligeaſſiez à faire quelque choſe de plus pour vous:* Ces paroles (ſelon eux) pouvaient avec le tems opérèr une converſion. La place de connétable pouvait tentèr un cœur ambitieux. Il était poſſible auſſi que cette converſion fut ſincére. Le cœur humain raſſemble ſouvent

la politique, l'ambition, les faibleſſes de l'amour, les ſentimens de la religion. Mais les catholiques qui triomphérent de ce changement, ne crurent pas la grande ame de Turenne capable de feindre.

Ce qui arriva en alſace immédiatement après la mort de Turenne, rendit ſa perte encor plus ſenſible. Montécuculi, retenu par l'habileté du général français trois mois entiers au de-là du rhin, paſſa ce fleuve dès qu'il ſut qu'il n'avait plus Turenne à craindre. Il tomba ſur une partie de l'armée, qui demeurait éperduë entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux lieutenans généraux déſunis & incertains. Cette armée, ſe défendant avec courage, ne put empécher les impériaux de pénétrer dans l'alſace, dont Turenne les avait tenus écartés. Elle avait non ſeulement beſoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à ſa patrie autant qu'aux ennemis. Il venait d'

11 août 1675. être vaincu par ſa faute à conſarbruck. Un corps de vingt-mille allemans, qui aſſiégeait tréves, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de Créqui. Il échape à peine lui quatriéme. Il court, à travers de nouveaux perils,

périls, se jetter dans tréves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place; la brêche était praticable: il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure. Le capitaine Bois-Jourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la brêche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire, avec quelques officiers fidéles, dans une église; & il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler.

Pour remplacer les hommes que la france avait perdus dans tant de siéges & de combats, Louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recruës de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arriére-ban.

Par une ancienne coûtume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le service de leur seigneur suzerain, & de rester armés un certain nombre de jours. Ce service composait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en europe; il n'y a aucun état qui ne léve des soldats, qu'on

tretient toûjours ſous le drapeau, & qui forment des corps diſciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la nobleſſe de ſon roiaume. Louis XIV ſuivit alors cet éxemple. Le corps de la nobleſſe marcha, ſous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort, ſur les frontiéres de flandre, & après ſur celles d'allemagne; mais ce corps ne fut ni conſidérable ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentils-hommes, aimant la guerre & capables de bien ſervir, étaient officiers dans les troupes; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne ſortirent point de chez eux; les autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre-mille. Rien ne reſſemblait moins à une troupe guerriére. Tous montés & armés inégalement, ſans expérience & ſans éxercice, ne pouvant ni ne voulant un ſervice régulier, ils ne cauſérent que de l'embarras, & on fut dégouté d'eux pour jamais. Ce fut la derniére trace dans nos armées réglées, qu'on ait vuë de l'ancienne chevalerie, qui compoſait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, Créqui battu & priſonnier, tréves priſe, Montécuculi faiſant contribuer

buer l'alſace, le roi crut que le prince de Condé pouvait ſeul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de Turenne. Condé laiſſa le maréchal de Luxembourg ſoûtenir en flandre la fortune de la france, & alla arréter les progrès de Montécuculi. Autant il venait de montrer d'impétuoſité à ſénef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui ſe pliait à tout, déploia le même art que Turenne. Deux ſeuls campemens arrétérent les progrès de l'armée allemande, & firent levèr à Montécuculi les ſiéges d'haguenau & de ſaverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de ſénef & plus eſtimée, ce prince ceſſa de paraître à la guerre. Il eût voulu que ſon fils commandât; il offrait de lui ſervir de conſeil; mais le roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes-gens ni de princes; c'était avec quelque peine, qu'il s'était ſervi même du prince de Condé. La jalouſie de Louvois contre Turenne avait contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince ſe retira à chantilli, d'où il vingt très rarement à verſailles voir ſa gloire éclipſée, dans un lieu où le courtiſan ne conſidére que la faveur. Il paſſa le reſte de ſa vie tourmenté de la goute, ſe conſolant de ſes douleurs & de ſa retraite, dans la con-

verſation des hommes de génie en tout genre, dont la france était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des ſciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encor dans ſa retraite : mais enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans ſa jeuneſſe un héros impétueux & plein de paſſions, aiant conſumé les forces de ſon corps né plus agile que robuſte, il éprouva la caducité avant le tems ; & ſon eſprit s'affaibliſſant avec ſon corps, il ne reſta rien du grand Condé les deux derniéres années de ſa vie : il mourut en 1680. Montécuculi ſe retira du ſervice de l'empereur, en même tems que le prince de Condé ceſſa de commander les armées de france.



CHA-

CHAPITRE DOUZIE'ME.

Depuis la mort de Turenne, jusqu'à la paix de nimégue en 1678.

Après la mort de Turenne & la retraite du prince de Condé, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage, contre l'empire, l'espagne & la hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait Louvois, qui lui valait plus qu'un général, parce que sa prévoiance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes, longtems victorieuses, étaient animées du même esprit, qu'excitait encor la présence d'un roi toûjours heureux.

Il prit en personne, dans le cours de cette guerre, (a) condé, (b) bouchain, (c) valenciennes, (d) cambrai. On l'accusa, au siége de bouchain, d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante-mille hommes, pour tenter de jetter du secours dans la place. On reprocha aussi au prince d'Orange, d'avoir pu donner bataille à Louis XIV & de ne l'avoir pas fait. Car tel est le

(a) 26 avril 1676.
(b) 11 mai 1676.
(c) 17 mars 1677.
(d) 5 avril 1677.

ſort des rois & des généraux, qu'on les blâme toûjours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas; mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que Monterey gouverneur des païs-bas, qui était dans ſon armée, ne voulut point expoſer ſon gouvernement au hazard d'un événement déciſif; & la gloire de la campagne demeura au roi, puiſqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en préſence de ſon ennemi.

A l'égard de valenciennes, elle fut priſe d'aſſaut, par un de ces événemens ſinguliers qui caractériſent le courage impétueux de la nation.

Le roi faiſait ce ſiége, aiant avec lui ſon frére & cinq maréchaux de france, d'Humiéres, Schomberg, la Feuillade, Luxembourg & de Lorges. Les maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encor aucun des dehors de la place. Il fallait d'abord attaquer deux demi-lunes. Derriére ces demi-lunes, était un grand ouvrage couronné, paliſſade & fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs traverſes. Dans cet ouvrage couronné, était encor un autre ouvrage, entouré d'un autre

foſſé.

fossé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'escaut. Ce bras franchi, on trouvait encor un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derriére ce pâté, coulait le grand cours de l'escaut, profond & rapide, qui sert de fossé à la muraille. Enfin la muraille était soûtenuë par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garnison de trois mille hommes préparait une longue résistance.

Le roi tint conseil de guerre, pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'usage, que ces attaques se fissent toûjours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis sans être apperçu, & d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de france se récriérent contre cette proposition. Louvois la condanna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. "Vous voulez, dit-il, ménager le „sang du soldat: vous l'épargnerez bien da„vantage, quand il combattra de jour, sans „confusion & sans tumulte, sans craindre „qu'une partie de nos gens tire sur l'autre, „comme il n'arrive que trop souvent. Il „s'agit de surprendre l'ennemi; il s'attend „toûjours aux attaques de nuit: nous le sur-

„pren-

„prendrons en effet, lorſqu'il faudra qu'é„puiſé des fatigues d'une veille, il ſoûtien„ne les efforts de nos troupes fraîches. A„joûtez à cette raiſon, que s'il y a dans cet„armée des ſoldats de peu de courage, la „nuit favoriſe leur timidité; mais que pen„dant le jour, l'œil du maître inſpire la va„leur & éléve les hommes au deſſus d'eux„mêmes.

Le roi ſe rendit aux raiſons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de france.

A neuf heures du matin, les deux compagnies de mouſquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de picardie, montent de tous côtés ſur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était ſimplement de s'y loger, & c'était beaucoup. Mais quelques mouſquetaires noirs, aiant pénétré par un petit ſentier, juſqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems, les mouſquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les ſuivent: on tuë & on pourſuit les aſſiégés: les mouſquetaires baiſſent le pont-levis, qui joint cet ouvrage aux autres: ils ſuivent l'ennemi de retranchement en retranchement, ſur le petit bras de l'eſcaut & ſur le grand. Les gardes s'avan-

s'avancent en foule. Les mousquetaires sont déja dans la ville, avant que le roi sache que le premièr ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encor ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois, qui venaient à eux dans la ruë; qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée: mais ces jeunes-gens, conduits par un cornette nommé Moissac, se mirent en bataille derriére des charrettes; & tandis que les troupes qui venaient, se formaient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la ruë: on donnait des ôtages de part & d'autre: le conseil de ville s'assemblait: on députait vers le roi: tout cela se faisait, sans qu'il y eût rien de pillé; sans confusion, sans faire de fautes d'aucune espéce. Le roi fit la garnison prisonniére de guerre, & entra dans valenciennes, étonné d'en être le maître. La singularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

Il eut encore la gloire de prendre (a) gand en quatre jours & (b) ypres en sept. Voilà ce qu'il fit par lui-même. Ses succès furent encor plus grands par ses généraux.

(a) 9 mars 1678.

(b) 25 mars 1678.

Le

Le maréchal duc de Luxembourg laissa d'abord, à la vérité, prendre philipsbourg à
sept. 1676. sa vuë, essaiant en vain de la secourir avec une armée de cinquante-mille hommes. Le général, qui prit philipsbourg, était Charles v, nouveau duc de lorraine, héritier de son oncle Charles iv, & dépouillé comme lui de ses états. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda longtems les armées de l'empire avec gloire. Mais malgré la prise de philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante-mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses états. En vain il mit sur ses étendarts, *aut nunc*, *aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais. Le maréchal de Créqui, racheté de sa prison & devenu plus prudent par sa défaite de consarbruck, lui
7 oct. 1677. ferma toujours l'entrée de la lorraine. Il le battit dans le petit combat de kokersberg en alsace. Il le harcela & le fatigua sans relâche.
14 nov. 1677. Il prit fribourg à sa vuë; & quelque tems après, il battit encor un détachement de son
juil. 1678. armée à rheinfeld. Il passa la riviére de kins en sa présence, le poursuivit vers offembourg, le chargea dans sa retraite; & aiant immédiatement après emporté le fort de kehl l'épée à la main, il alla brûler le pont de strasbourg, par lequel cette ville, qui était

était libre encor, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchal de Créqui répara un jour de témérité, par une suite de succès dûs à sa prudence, & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux que le duc de lorraine: non seulement il fut obligé de lever le siége de mastricht & de charleroi; mais après avoir laissé tomber condé, bouchain & valenciennes, sous la puissance de Louis XIV, il perdit la bataille de montcassel contre monsieur, en voulant secourir saint-omèr. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humiéres commandaient l'armée sous monsieur. On prétend qu'une faute du prince d'Orange, & un mouvement habile de Luxembourg, décidérent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand éxemple, que le courage n'est point incompatible avec la mollesse. Ce prince, qui s'habillait souvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine & en soldat. Le roi son fréré fut, dit-on, jaloux de sa gloire. Il parla peu à monsieur de sa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il se trouvât tout auprès. 11 mars 1677.

auprès. Quelques ſerviteurs de monſieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors, qu'il ne commanderait plus d'armée, & ils ne ſe trompérent pas.

Tant de villes priſes, tant de combats gagnés en flandre & en allemagne, n'étaient pas les ſeuls ſuccès de Louis XIV dans cette guerre. Le maréchal de Navailles battait les eſpagnols dans le lampourdan au pied des pirénées. On les attaquait juſques dans la ſicile.

La ſicile, depuis le tems des tyrans de ſyracuſe, ſous leſquels au moins elle avait été comptée pour quelque choſe dans le monde, a toûjours été ſubjuguée par des étrangers; aſſervie ſucceſſivement aux romains, aux vandales, aux arabes, aux normans ſous le vaſſelage des papes, aux français, aux allemans, aux eſpagnols; haïſſant preſque toûjours ſes maîtres, ſe revoltant contre eux, ſans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des ſéditions pour changer de chaînes.

Les magiſtrats de meſſine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la france à leur ſecours. Une flote eſpagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord

D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flote espagnole. Il rapporta à messine des vivres, des armes & des soldats. Ensuite le duc de Vivonne arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante piéces de canon, deux de quatre-vingt, & plusieurs brûlots; il bat la flote ennemie, & rentre victorieux dans messine. 9 fevr. 1675.

L'espagne est obligée d'implorer, pour la défense de la sicile, les hollandais ses anciens ennemis, qu'on regardait toujours comme les maîtres de la mer. Ruiter vient à son secours du fond du zuidersée, passe le détroit, & joind à vingt vaisseaux espagnols, vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

Alors les français, qui joints avec les anglais, n'avaient pu battre les flotes de hollande, l'emportérent seuls sur les hollandais & les espagnols réunis. Le duc de Vivonne, obligé de rester dans messine pour contenir le peuple déja mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille par du-Quêne, lieutenant-général des armées navales; homme aussi singulier que Ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite, mais n'aiant encor jamais commandé d'armée navale, & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. Mais quiconque a le gé- 8 janv. 1676.

nie de son art & du commandement, passe bien vîte & sans effort du petit au grand. Du-Quêne se montra grand général de mèr contre Ruiter. C'était l'être que de remporter sur ce hollandais un faible avantage. Il livra encor une seconde bataille navale aux deux 12 mars 1676. flotes ennemies près d'agouste. Ruiter, blessé dans cette bataille, y termina sa glorieuse vie. C'est un des hommes, dont la mémoire est encor dans la plus grande vénération en hollande. Il avait commencé par être valet & mousse de vaisseau; il n'en fut que plus respectable. Le nom des princes de nassau n'est pas au dessus du sien. Le conseil d'espagne lui donna le titre & les patentes de duc; dignité étrangére & frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les enfans de Ruiter, dignes de leur pére, refusérent ce titre si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoien.

Louis XIV. eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de sa mort. On lui représenta qu'il était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit qu'on ne pouvait s'empécher d'être sensible à la mort d'un grand homme.

Du-Quêne, le Ruiter de la france, attaqua une troisiéme fois les deux flotes après la mort du

du général hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le maréchal duc de Vivonne avait le commandement en chef dans cette bataille; mais ce n'en fut pas moins du-Quêne qui remporta la victoire. L'europe était étonnée; que la france fût dedevenuë en si peu de tems aussi redoutable sur mèr, que sur terre. Il est vrai, que ces armemens & ces batailles gagnées, ne servirent qu'à répandre l'allarme dans tous les états. Le roi d'angleterre, aiant commencé la guerre pour l'intérêt de la france, était prêt enfin de se liguèr avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa niéce. De plus la gloire acquise en sicile coûtait trop de trésors. Enfin les français évacuérent messine, 8 avril 1678. dans le tems qu'on croiait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soûtint pas, & d'avoir abandonné messine, ainsi que la hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'europe à l'autre. La guerre de sicile lui avait coûté beaucoup moins, qu'à l'espagne épuisée & battuë en tous lieux. Il suscitait encor de nouveaux

ennemis à la maison d'aûtriche. Il fomentait les troubles de hongrie; & ses ambassadeurs à la porte ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'allemagne, dût-il envoièr encor, par bienséance, quelque secours contre les turcs, appellés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis. Car alors la suéde, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'électeur de brandebourg. Cet électeur, pére du premier roi de prusse, commençait à donnèr à son païs une considération qui s'est bien augmentée depuis: il enlevait alors la poméranie aux suédois. Il est remarquable, que dans le cours de cette guerre, il y eut presque toûjours des conférences ouvertes pour la paix; d'abord à cologne, par la médiation inutile de la suéde; ensuite à nimégue, par celle de l'angleterre. La médiation anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine, que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'aix la chapelle. Louis XIV fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le neuf d'avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au dix de mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux états-généraux, qui le demandérent avec soumission.

Son

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la hollande. Cette république avait été assez heureuse ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'empire & l'espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenuës les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des hollandais ; il leur rendait mastricht, & remettait aux espagnols quelques villes, qui devaient servir de barriére aux provinces-unies, comme charleroi, courtrai, oudenarde, ath, gand, limbourg. Mais il se réservait bouchain, condé, ypres, valenciennes, cambrai, maubeuge, aire, saint-omèr, cassel, charlemont, popering, bailleul, &c. ce qui faisait une bonne partie de la flandre. Il y ajoûtait la franche-comté, qu'il avait deux fois conquise; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit la guerre.

Il ne voulait de l'empire, que fribourg ou philipsbourg, & laissait le choix à l'empereur. Il rétablissait dans l'évéché de strasbourg & dans leurs terres, les deux fréres Furstemberg, que l'empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison.

Il fut hautement le protecteur de la suéde son alliée, & alliée malheureuse contre le roi

de danemarck & l'électeur de brandebourg Il éxigea que le danemarck rendit tout ce qu'il avait pris sur la suéde, qu'il modérât les droits de passage dans la mèr baltique, que le duc de Holstein fut rétabli dans ses états, que le brandebourg cédât la poméranie qu'il avait conquise, que les traités de westphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'europe à l'autre. En vain l'électeur de brandebourg lui écrivit la lettre la plus soumise l'appellant *monseigneur*, le conjurant de lui laisser ce qu'il avait acquis; l'assurant de son zéle & de son service. Ses soumissions furent aussi inutiles que sa resistance, & il fallut que le vainqueur des suédois rendit toutes ses conquêtes.

Alors les ambassadeurs de france prétendaient la main sur les électeurs. Celui de brandebourg offrit tous les tempéraments pour traiter à cléves avec le comte depuis maréchal d'Estrades, ambassadeur auprès des états généraux. Le roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un électeur, & le comte d'Estrades ne put traiter.

Charles quint avait mis l'égalité entre les grands d'espagne & les électeurs. Les pairs de france par conséquent la prétendaient. On

On voit aujourdhui à quel point les choses sont changées, puisqu'aux diétes de l'empire les ambassadeurs des électeurs sont traités comme ceux des rois.

Quant à la lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc Charles v ; mais il voulait rester maître de nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant ; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dûssent desésperer ses ennemis, & les obliger à se réunir contre lui, par un dernier effort : il parlait à l'europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il sut aux conférences de nimégue semer la jalousie parmi les alliés. Les hollandais s'empressérent de signer, malgré le prince d'Orange qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre ; ils disaient, que les espagnols étaient trop faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les espagnols, voiant que les hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les allemans, abandonnés de la hollande & de l'espagne, signérent les derniers,

en laissant fribourg au roi, & confirmant les traités de westphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV. L'europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le duc de lorraine, qui osa refuser l'acceptation d'un traité, qui lui semblait trop odieux. Il aima mieux être un prince errant dans l'empire, qu'un souverain sans pouvoir & sans honneur dans ses états; il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Dans le tems des conférences de nimégue, & quatre jours après que les plénipotentiares
10 aoust 1678. de france & de hollande avaient signé la paix, le prince d'Orange fit voir combien Louis XIV avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de Luxembourg, qui bloquait mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquile dans le village de saint-denis, & dinait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, & engage un combat sanglant,
14 aoust long & opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de luxembourg eut beaucoup de peine à résister: & s'il y eut

eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain, où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il savait certainement, ou que la paix était signée, ou qu'elle l'allait être: il savait, que cette paix était avantageuse à son païs; cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les français, tant elle était avancée. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux mille français, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix, combien les événemens contredisent les projets. La hollande, contre qui seule la guerre avait été entreprise & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien; au contraire elle y gagna une barriére: & toutes les autres puissances, qui l'avaient garantie de la destruction, y perdirent.

Le roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait,

 n'aiant

n'aïant assiégé aucune place qu'il n'eût prise; supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'europe pendant six années de suite, enfin son arbitre & son pacificateur, ajoûtant à ses états la franche-comté, dunkerque, & la moitié de la flandre; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de ses avantages, roi d'une nation alors heureuse, & alors le modéle des autres nations. L'hôtel de ville de paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *grand* avec solennité, & ordonna que dorénavant ce titre seul serait emploié dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frapé quelques médailles chargées de ce surnom. L'europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV à prévalu dans le public sur celui de grand. L'usage est le maître de tout. Henri, qui fut surnommé le grand à si juste titre après sa mort, est appellé communement henri quatre; & ce nom seul en dit assez. Monsieur le prince est toûjours appellé le grand Condé, non seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des autres princes de Condé. Si on l'avait nommé Condé le grand, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit le grand Corneille, pour

le

le diftinguer de fon frére. On ne dit pas le grand Virgile, ni le grand Homére, ni le grand Taffe. Aléxandre le grand n'eft plus connu que fous le nom d'Aléxandre. Charles quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eû le nom de grand. Il n'eft refté à Charle-magne que comme un nom propre. Les titres ne fervent de rien pour la poftérité; le nom d'un homme, qui a fait de grandes chofes, impofe plus de refpect que toutes les épithétes.



CHA-

CHAPITRE TREIZIE'ME.

Priſe de ſtrasbourg: bombardement d'alger: ſoumiſſion de génes: ambaſſade de ſiam: pape humilié: électorat de cologne diſputé.

L'ambition de Louis XIV ne fut point retenuë par cette paix générale. L'empire, l'eſpagne, la hollande, licenciérent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les ſiennes. Il fit de la paix, un tems de conquêtes. Il était même ſi ſûr alors de ſon pouvoir, qu'il établit dans mètz & dans briſac des jurisdictions, pour réunir à ſa couronne toutes les terres, qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'alſace ou des trois évéchés, mais qui depuis un tems immémorial avaient paſſé ſous d'autres maîtres. Beaucoup de ſouverains de l'empire, l'électeur palatin, le roi d'eſpagne même, qui avait quelques bailliages dans ces païs, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de france, ou pour ſubir la confiſcation de leurs biens. Depuis charlemagne on n'avait vû aucun prince agir ainſi

ainsi en maître & en juge des souverains, & conquérir des païs par des arrêts.

L'électeur palatin & celui de tréves furent dépouillés des seigneuries de falkembourg, de germersheim, de veldentz, &c. ils porrérent en vain leurs plaintes à l'empire assemblé à ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'était pas assez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'alsace, au même titre que l'avaient eûe les empereurs. Déja dans aucune de ces villes, on n'osait plus parler de liberté. Restait strasbourg, ville grande & riche, maîtresse du rhin par le pont qu'elle avait sur ce fleuve, & qui formait seule une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermait neuf-cent piéces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-tems le dessein de la donnèr à son maître. L'or, l'intrigue & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparérent l'entreé de Louvois dans strasbourg. Les magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt-mille français autour de leurs remparts; les forts, qui les défendaient près du rhin, insultés & pris dans un moment; Louvois à leurs portes, & leurs bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs

&

30 sept. 1681. & le désespoir des citoiens amoureux de la liberté, n'empéchérent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les magistrats, & que Louvois ne prît possession de la ville. Vauban l'a renduë depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barriére la plus forte de la france.

Le roi ne ménageait pas plus l'espagne; il demandait dans les païs-bas la ville d'alost & tout son bailliage, que les ministres avaient oublié, disaient-ils, d'insérer dans les conditions de la paix; & sur les délais de l'espagne, il fit bloquer la ville de luxembourg.

En même tems il achetait la forte ville de casal d'un petit prince duc de mantouë, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voiant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois prédécesseurs de Louis XIV n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'europe recommencérent. L'empire, la hollande, la suéde même mécontente du roi, firent un traité d'association. Les anglais menacérent; les espagnols voulurent la guerre; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer: mais aucune puissance n'osait alors porter les premiers coups.

Le

Le roi, craint par tout, ne ſongea qu'à ſe faire craindre davantage. Il portait enfin ſa marine au de-là des eſpérances des français 1680.
& des craintes de l'europe. Il eut ſoixante- 1681.
mille matelots. Des loix, auſſi ſévéres que 1682.
celles de la diſcipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes groſſiers dans le devoir. L'angleterre & la hollande, ces puiſſances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mèr, ni de ſi bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontiéres, & des gardes-marines dans les ports, furent inſtitutées & compoſées de jeunes-gens, qui apprenaient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres paiés du tréſor public.

Le port de toulon ſur la méditerranée fut conſtruit à frais immenſes, pour contenir cent vaiſſeaux de guerre, avec un arſenal, & des magazins magnifiques. Sur l'océan, le port de breſt ſe formait avec la même grandeur. Dunkerque, le havre de grace, ſe rempliſſaient de vaiſſeaux. La nature était forcée à rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent gros vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portaient cent canons, & quelques-uns d'avantage. Ils ne reſtaient pas oiſifs dans les ports. Ses eſcadres, ſous le commandement de du-Quêne,

net-

nettoiaient les mers infeſtées par les corſaires de tripoli & d'algèr. Il ſe vangea d'algèr avec le ſecours d'un art nouveau, dont la découverte fut duë à cette attention qu'il avait, d'exciter tous les génies de ſon ſiécle. Cet art funeſte, mais admirable, eſt celui des galiotes à bombes, avec leſquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé Bernard Renaud, connu ſous le nom du petit Renaud, qui ſans avoir jamais ſervi ſur les vaiſſeaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrait le mérite dans l'obſcurité, l'avait ſouvent appellé au conſeil de marine, même en préſence du roi. C'était par les ſoins & ſur les lumiéres de Renaud, que l'on ſuivait depuis peu une méthode plus réguliére & plus facile, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Il oſa propoſer dans le conſeil, de bombardèr algèr avec une flote. On n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes pûſſent n'être pas poſés ſur un terrain ſolide. La propoſition révolta. Il eſſuia les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais ſa fermeté, & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, déterminérent le roi, à permettre l'eſſai de cette nouveauté.

Renaud

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux du-Quêne, qui était chargé de l'entreprise, & n'en attendait aucun succès. Du-Quêne & les algériens furent étonnés de l'effet des 28 oct. 1681.
bombes. Une partie de la ville fut écrasée & consumée. Mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne servit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la france, où il fut inventé.

La marine, ainsi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des soins de Colbert. Louvois faisait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtissait huningue, sar-louis, les forteresses de strasbourg, mont-roial, &c. & pendant que le roiaume acquérait tant de forces au dehors, on ne voiait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de Louis XIV. son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & sa gloire étaient encor relevés par la faiblesse de la pluspart des autres rois, & par le malheur de leurs peuples.

L'empereur Léopold avait alors à craindre les hongrois révoltés, & sur-tout les turcs qui, appellés par les hongrois, venaient inonder l'allemagne. La politique de Louis persécutait les protestans en france, parce qu'il croiait devoir les mettre hors d'état de lui nuire, mais protégeait sous main les protestans de hongrie, qui pouvaient le servir. Son ambassadeur à la porte avait pressé l'armement des turcs. L'armée ottomane, forte de deux-cent-mille combattans, augmentée encor des troupes hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la france en avait, ni corps d'armée capable de l'arréter, pénétra jusqu'aux portes de vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'empereur Léopold quitta d'abord vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à lintz, à l'approche des turcs; & quand il sut qu'ils avaient investi vienne, il ne prit d'autre parti que d'allèr encor plus loin jusqu'à passau, laissant le duc de lorraine, à la tête d'une petite armée déja entamée en chemin par les turcs, soûtenir, comme il pourait, la fortune de l'empire.

Personne ne doutait, que le grand-visir Cara Mustapha, qui commandait l'armée ottomane, ne se rendît bientôt maître de la

faible

faible & petite capitale de l'allemagne, que les impériaux regardent comme la capitale du monde chrétien. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV eſpéra avec beaucoup de vraiſemblance, que l'allemagne, déſolée par les turcs, & n'aiant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, ſerait obligée de recourir à la protection de la france. Il avait une armée ſur les frontiéres de l'empire, prête à le défendre contre ces mêmes turcs, que ſes négociations y avaient amenés. Il pouvait ainſi devenir le protecteur de l'empire & faire ſon fils roi des romains.

Le chef-d'œuvre de ſa politique fut d'être encor généreux, en ménageant de ſi grands intérêts. Il leva le blocus de luxembourg, quand les turcs furent auprès de vienne. "Je „ne veux que le bien de la chrétienté (fit-il „dire aux eſpagnols) je ne veux point atta„quèr un prince chrétien, quand les turcs „ſont dans l'empire, ni empécher l'eſpagne „de ſecourir l'empereur." Il ménageait ainſi ſa politique & ſa gloire. Mais contre toute attente, vienne fut délivrée. La préſomption du grand-viſir, & le mépris brutal qu'il avait pour les chrétiens, le perdirent. Il ne preſſa pas aſſez le ſiége. Le roi de pologne

Jean Sobieski eut le tems d'arriver; & avec
12 sept. 1683. le secours du duc de lorraine, il n'eut qu'à se présenter devant la multitude ottomane, pour la mettre en déroute. L'empereur revint dans sa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorsque son liberateur sortait de l'église, où l'on avait chanté le *té deum*, & où le prédicateur avait pris pour son texte, *il fut un homme envoié de Dieu nommé Jean.* Jamais monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que Léopold.

Alors le roi de france, n'aiant plus rien à ménager, reprit ses prétentions, & recommença ses hostilités. Il fit bombarder, assiégèr & prendre luxembourg, courtrai, dixmude, en flandre. Il s'empara de tréves, & en démolit les fortifications; tout céla, pour remplir, disait-on, l'esprit des traités de nimégue. Les impériaux & les espagnols négociaient avec lui à ratisbonne, pendant qu'il prenait leurs villes; & la paix de nimégue enfrainte fut changée en une tréve de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de luxembourg & sa principauté.

Il était encor plus redouté sur les côtes de l'afrique, où les français n'étaient connus avant lui, que par les esclaves que faisaient les barbares.

Algèr,

Algèr, deux fois bombardée, envoia des avril. 1684.
députés lui demander pardon, & recevoir la paix; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & paiérent encor de l'argent, ce qui est la plus grande punition des corsaires.

Tunis, tripoli, firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire, que lorsque Damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans algèr tous les esclaves chrétiens au nom du roi de france, il se trouva parmi eux beaucoup d'anglais, qui étant déja à bord, soûtinrent à Damfreville, que c'était en considération du roi d'angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine français fit appeller les algériens, & remettant les anglais à terre; *ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection: je vous les remets; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'angleterre.* Tous les anglais furent remis aux fers. La fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles second, & le respect des nations pour Louis XIV, se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à son ambassadeur à la porte ottomane, tels que celui du sopha: tandis qu'il humiliait les peuples d'a-

frique, qui ſont ſous la protection du grand-ſeigneur.

La république de génes s'abaiſſa encor plus devant lui, que celle d'algèr. Génes avait vendu de la poudre & des bombes aux algériens. Elle conſtruiſait quatre galéres pour le ſervice de l'eſpagne. Le roi lui défendit par ſon envoié Saint-Olon ſon gentil-homme ordinaire, de lancèr à l'eau les galéres, & la menaça d'un châtiment prompt, ſi elle ne ſe ſoumettait à ſes volontés. Les génois, irrités de cette entrepriſe ſur leur liberté & comptant trop ſur le ſecours de l'eſpagne, ne firent aucune ſatisfaction. Auſſitôt quatorze gros vaiſſeaux, vingt galéres, dix galiotes à bombes, pluſieurs frégates, ſortent du port de toulon. Seignelai, nouveau ſecretaire de la marine, & à qui le fameux Colbert ſon pére avait déja fait éxercer cet emploi avant ſa mort, était lui-même ſur la flote. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'eſprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & miniſtre; avide de toute eſpéce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mélant les plaiſirs aux affaires, ſans qu'elles en ſouffriſſent. Le vieux du-Quêne commandait les vaiſſeaux, le duc de Mortemar les galéres; mais tous deux étaient les courtiſans du ſecretaire d'état. On arrive devant génes;

génes; les dix galiotes y jettent quatorze-mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donnèr à la ville le nom de génes *la superbe*. Quatre-mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le faubourg de saint-pierre d'aréne. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le roi éxigea, que le doge de génes & quatre principaux sénateurs, vinssent implorer sa clémence dans son palais de versailles; & de peur que les génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de génes, qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville. 17 mars 1684.

Impérialé Lescaro doge de génes, avec les sénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo, Salvago, vinrent à versailles faire tout ce que le roi éxigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge qu'il ôtoit souvent: son discours & ses marques de soumission étaient dictés par Seignelai. Le roi l'écouta, assis & couvert; mais comme, dans toutes les actions de sa vie, il joignait la politesse à la dignité, il traita Lescaro & les sénateurs, avec autant de 22 fevr. 1685.

de bonté que de faste. Les ministres Louvois, Croissi & Seignelai, leur firent sentir plus de fierté. Aussi le doge disait : *le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la maniére dont il nous reçoit ; mais ses ministres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde sait, que le marquis de Seignelai, lui aiant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à versailles ; il répondit : *c'est de m'y voir.*

L'extrême goût que Louis XIV avait pour les choses d'éclat, fut encor bien plus flaté, par l'ambassade qu'il reçut de siam, païs où l'on avait ignoré jusqu'alors que la france éxistât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des européans sur les autres nations, qu'un grec, fils d'un cabaretier de céphalonie, nommé Phalk Constance, était devenu *barcalon*, c'est à dire, premier ministre ou grand-visir du roiaume de siam. Cet homme, dans le dessein de se faire roi, & dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux anglais ni aux hollandais ; ce sont des voisins trop dangereux dans les indes. Les français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'asie, la réputation de leur roi. Constance crut Louis XIV propre à être flaté

par

par un hommage, qui viendrait de si loin sans être attendu. La religion, dont les ressorts font joüer la politique du monde depuis siam jusqu'à paris, servit encor à ses desseins. Il envoia, au nom du roi de siam son maître, une solennelle ambassade, avec de grands présens à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation française, & qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. La grandeur du roi flatée & sa religion trompée, l'engagérent à envoièr au roi de siam deux ambassadeurs, six jésuites; & depuis il y joignit des officiers avec huit-cent soldats. Mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit qu'on en retira. Constance périt, victime de son ambition: quelque peu des français qui restérent auprès de lui, furent massacrés; d'autres obligés de fuïr; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condannée par le successeur du roi de siam, à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née. 1684.

Cette soif de gloire, qui portait Louis XIV à se distinguèr en tout des autres rois, paraissait encor dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de rome. Odescalchi, fils d'un banquier du milanais, était alors sur le trône de l'église, sous le nom d'Innocent XI. C'était

un homme vertueux, un pontife ſage, peu théologien ; prince courageux, ferme & magnifique. Il ſecourut, contre les turcs, l'empire & la pologne de ſon argent, & les véni-tiens de ſes galéres. Il condamnait avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des chrétiens avec les turcs. On s'étonnait, qu'un pape prît ſi vivement le parti des empereurs, qui ſe diſent rois des romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans rome. Mais Odescalchi était né ſous la domination aûtrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de ſon côté lui donnait toutes les mortifications, qu'un roi de france peut donnèr à un pape, ſans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis longtems dans rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé ſur un point d' honneur, dont ſe piquaient tous les rois catholiques. Leurs ambaſſadeurs à rome éten-
1685. daient le droit de franchiſe & d'aſile affecté à
1686. leurs maiſons, juſqu'à une très grande diſtan-
1687. ce, qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions
1688. toûjours ſoûtenuës, rendaient la moitié de rome un aſile ſûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans rome ſous le nom des ambaſſadeurs, ne paiait jamais d'entrée.

trée. Le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape Innocent XI obtint enfin de l'empereur, du roi d'espagne, de celui de pologne, & du nouveau roi d'angleterre Jacques second prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres rois, à la tranquilité & au bon ordre de rome. Louis, très mécontent du pape, répondit: „qu'il ne s'était jamais réglé sur l'éxemple d' „autrui, & que c'était à lui à servir d'éxem„ple.“ Il envoia à rome le marquis de Lavardin en ambassade, pour braver le pape. Lavardin entra dans rome, malgré les défenses du pontife, escorté de quatre-cent gardes de la marine, de quatre-cent officiers volontaires, & de deux-cent hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de ses quartiers & de l'église de Saint-Louis, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le pape est le seul souverain, à qui on pût envoièr une telle ambassade: car la supériorité, qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toûjours envie de l'humilier; & la faiblesse de son état fait qu'on l'outrage toûjours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de se servir, contre le marquis de Lavardin,

vardin, des armes usées de l'excommunication; armes, dont on ne fait pas même plus de cas à rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laisse pas d'emploier comme une ancienne formule, ainsi que les soldats du pape sont armés seulement pour la forme.

Le cardinal d'Etrée, homme d'esprit, mais négociateur souvent malheureux, était alors chargé des affaires de france à rome. D'Etrée, aiant été obligé de voir souvent le marquis de Lavardin, ne put être ensuite admis à l'audiance du pape, sans recevoir l'absolution; envain il s'en défendit: Innocent XI s'obstina à la lui donner, pour conserver toûjours cette puissance imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

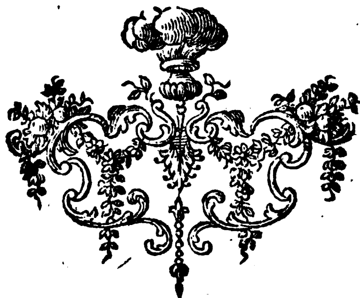
Louis, avec la même hauteur, mais toûjours soûtenuë par les soûterrains de la politique, voulut donnér un électeur à cologne. Occupé du soin de divisèr ou de combattre l'empire, il prétendait élevèr à cet électorat, le cardinal de Furstemberg évêque de strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la dernière guerre, comme un allemand vendu à la france.

Le

Le chapitre de cologne, comme tous les autres chapitres d'allemagne, a le droit de nommer son évêque, qui par-là devient électeur. Celui qui remplissait ce siége, était Ferdinand de baviére, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du roi, comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promesses, firent élire le cardinal de Furstemberg comme coadjuteur; & après la mort du prince, il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. Le pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu, & l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'empereur & le pape Innocent XI, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser Furstemberg sur ce trône électoral & d'y mettre Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune baviére, frére du dernier mort. Le roi se vangea du pape oct.
en lui ôtant avignon, & prépara la guerre à 1688.
l'empereur. Il inquiettait en même-tems l'électeur palatin, au sujet des droits de la princesse palatine, *madame*, seconde femme de *monsieur*; droits ausquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. La guerre, faite à l'espagne en 1667 pour les

droits

droits de Marie Thérése malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépoüilla, ou humilia presque tous les princes; mais aussi, presque tous se réunissaient contre lui.



CHA-

CHAPITRE QUATORZIE'ME.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume trois, & protégé par LOUIS XIV.

Le prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un stadhouder de hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le roi de france, & détrôner le roi d'angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'europe contre la france. L'empereur, une partie de l'empire, la hollande, le duc de lorraine, s'étaient d'abord secrettement liguez à ausbourg; ensuite l'espagne & la savoie s'unirent à ces puissances. en 1686. Le pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. Tous les princes d'italie étaient pour eux. Dans le nord, la suéde était alors du parti des impériaux, & le danemarck était un allié inutile de la france. Plus de cinq-cent-mille protestans, fuiant la persécution de Louis, & emportant avec eux hors de france leur

leur industrie & leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'europe exciter les puissances déja animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi Jacques.

Jacques roi d'angleterre, successeur de Charles second son frére, était catholique comme lui; mais Charles n'avait bien voulu souffrir qu'on le fit catholique sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses & pour son frére: il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déisme. Son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paisiblement en angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis sa jeunesse à la communion romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de parti & le zéle. S'il eût été mahométan, ou de la religion de Confucius, les anglais n'eûssent jamais troublé son régne. Mais il avait formé le dessein d'établir dans son róiaume le catholicisme, regardé avec horreur par ces roialistes-républicains, comme la religion de l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très aisée, de rendre une religion dominante dans un païs. Constantin, Clovis, Gusta-

Gustave-Vaza, la reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moiens différens, une religion nouvelle: mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires: une profonde politique & des circonstances heureuses; l'une & l'autre manquait à Jacques.

Il était indigné de voir, que tant de rois dans l'europe étaient despotiques; que ceux de suéde & de danemarck le devenaient alors; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la pologne & l'angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la roiauté. Louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire; aiant publiquement à sa cour un nonce du pape, des jésuites, des capucins; mettant en prison sept évêques anglicans, qu'il eût fallu gagner; ôtant les priviléges à la ville de londres, à laquelle il devait plustôt en accorder de nouveaux; renversant avec hauteur des loix qu'il fallait sapèr en silence; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les cardinaux de rome disaient en plaisantant: „ qu'il fallait l' „ excommunier, comme un homme qui allait

 „ per-

„perdre le peu de catholicisme, qui restait „en angleterre.„ Le pape Innocent XI n'espérait rien des entreprises de Jacques, & refusait constamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour son confesseur le jésuite Peters. Ce jésuite était un intrigant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'état se réunirent en secret contre les desseins du roi. Ils députérent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la cour.

Le prince d'Orange équipa une flote, qui devait porter quatorze à quinze-mille hommes. Ce prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouissait à peine de cinq-cent-mille livres de rente : mais telle était sa politique heureuse, que l'argent, la flote, les cœurs des états-généraux, étaient à lui. Il était roi véritablement en hollande par sa conduite habile, & Jacques cessait de l'être en angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la france. Le secret fut gardé par plus de deux-cent personnes. Barillon ambassadeur de france à londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtres-

ses

ſes de Jacques que de celles de l'europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas; il offrit des ſecours à ſon allié, qui les refuſa d'abord avec ſécurité, & qui les demanda enſuite, lorſqu'il n'était plus tems & que la flote du prince ſon gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il ſe manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'empereur Léopold, qui lui répondit: *il ne vous eſt arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptait ſur ſa flote, mais ſes vaiſſeaux laiſſérent paſſer ceux de ſon ennemi. Il pouvait au moins ſe défendre ſur terre: il avait une armée de vingt-mille hommes; & s'il les avait menés au combat, ſans leur donner le tems de la réfléxion, il eſt à croire qu'ils euſſent combattu; mais il leur laiſſa le loiſir 1688. de ſe déterminer. Pluſieurs officiers généraux l'abandonnérent; entre autres, ce fameux Churchil, auſſi fatal depuis à Louis qu'à Jacques, & ſi illuſtre ſous le nom de duc de Marlborow. Il était favori de Jacques, ſa créature, le frére de ſa maîtreſſe, ſon lieutenant-général dans l'armée; cependant il le quitta, & paſſa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de danemarck, gendre de Jacques, enfin ſa propre fille la princeſſe Anne, l'abandonnérent.

Alors se voiant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre; aiant contre lui ses deux filles, ses propres amis; haï des sujets mêmes qui étaient encor dans son parti, il désespéra de sa fortune. La fuite, derniére ressource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à londres; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais; après avoir vu sa garde relevée sans coup-férir par celle du prince; chassé de sa maison, prisonnier à rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son roiaume; il alla chercher un asile en france.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté de L'angleterre. La nation, représentée par son parlement, fixa les bornes, si longtems contestées, des droits du roi & de ceux du peuple; & aiant prescrit au prince d'Orange les conditions ausquelles il devait régner, elle le choisit pour son roi, conjointement avec sa femme Marie, fille du roi Jacques. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'europe, que sous le nom de Guillaume III, roi légitime d'angleterre, & libérateur de la nation. Mais en france, il ne

ne fut regardé que comme le prince d'Orange, usurpateur des états de son beau-pére.

Le roi fugitif vint, avec sa femme fille janv. 1689.
d'un duc de modéne, & le prince de galles encor enfant, implorer la protection de Louis XIV. La reine d'angleterre, arrivée avant son mari, fut étonné de la splendeur qui environnait le roi de france, de cette profusion de magnificence qu'on vofait à versailles, & sur-tout de la maniére dont elle fut reçuë. Le roi alla au devant d'elle jusqu'à chatou. *Je vous rends, madame,* lui dit-il, *un triste service; mais j'espére vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.* Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de saint-germain, où elle trouva le même service qu'aurait eû la reine de france; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des présens de toute espéce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix-mille louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six-cent mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi, & ses gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des prépa-

 ratifs

ratifs qu'on faisait pour le rétablir sur son trône. Jamais le roi ne parut si grand; mais Jacques parut petit. Ceux, qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. Il ne voiait guéres que des jésuites. Il alla descendre chez eux à paris, dans la ruë saint-antoine. Il leur dit, qu'il était jésuite lui-même; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Il s'était fait associèr à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites anglais, étant encor duc d'yorck. Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la maniére dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égaïaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'angleterre, on s'en moquait en france. On ne lui savait nul gré d'être catholique. L'archévêque de reims, frére de Louvois, dit tout haut à saint-germain dans son antichambre: *voilà un bon homme, qui a quitté trois roiaumes pour une messe.* Il ne recevait de rome que des indulgences & des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de services, que lorsque le prince d'Orange, le chef du calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner le roi son beau-pére, l'ambassadeur du roi catholique

à

à la haie, avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voiage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, & des libéralités des Louis XIV envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écroüelles au petit couvent des anglaises; soit que les rois anglais se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendans à la couronne de france; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du premier Edouard.

Le roi le fit bientôt conduire en irlande, où les catholiques formaient encor un parti qui paraissait considérable. Une escadre, de treize vaisseaux du premier rang, était à la rade de brest pour le transport. Tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver Jacques à saint-germain, furent défraiés jusqu'à brest aux dépens du roi de france. Un ambassadeur (c'était monsieur d'Avaux) était nommé auprès du roi détrôné, & le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espéce, furent embarquées sur la flote; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le roi alla lui dire adieu à saint-germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'em-

brûlant : *tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne vous jamais revoir.* A peine le roi Jacques était-il débarqué en irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de Châ-
12 mai 1689. teau-Renaud, & une infinité de navires de transport le suivirent. Cette flote, aiant mis en fuite & dispersé la flote anglaise qui s'opposait à son passage, débarqua heureusement, & aiant pris dans son retour sept vaisseaux marchands hollandais, revint à brest, victorieuse de l'angleterre, & chargée des dépouilles de la hollande.

mars 1690. Bientôt après, un troisiéme secours partit encor de brest, de toulon, de rochefort. Les ports d'irlande & la mer de la manche étaient couverts de vaisseaux français. Enfin Tourville vice-amiral de france, avec soixante & douze grands vaisseaux, rencontra une flote anglaise & hollandaise d'environ soixante voiles. On se battit pendant dix heures ; Tourville, Château-Renaud, d'Etrée, Nemond, y signalérent leur courage & une habileté,
juil. 1690. qui donnérent à la france un honneur, auquel elle n'était pas accoûtumée. Les anglais & les hollandais, jusqu'alors maîtres de l'océan, & de qui les français avaient appris depuis si peu de tems à donner des batailles rangées, furent entiérement vaincus. Dix-sept de leurs

leurs vaisseaux brisés & demâtés, allérent échouer & se brûler sur les côtes. Le reste alla se cacher vers la tamise, ou entre les bancs de la hollande. Il n'en coûta pas une seule chaloupe aux français. Alors, ce que Louis XIV souhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru si peu vraisemblable, arriva; il eut l'empire de la mèr: empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flotes. Seignelai, qui osait tout, fit venir les galéres de marseille sur l'océan. Les côtes d'angleterre virent des galéres pour la premiére fois. On fit, par leur moien, une descente aisée à tingmouth. On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de saint-malo & du nouveau port de dunkerque s'enrichissaient, eux & l'état, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaissait plus sur les mèrs que les vaisseaux français.

Le roi Jacques ne seconda pas en irlande ces secours de Louis XIV. Il avait avec lui près de six-mille français & quinze-mille irlandais. La riviére de boine était entre son armée & celle du roi Guillaume. Cette riviére était guéable; on n'avait de l'eau, que jusques sous les épaules. Mais, après l'avoir passée, pour venir attaquer l'armée irlandai-

 se,

se, il fallait encor traverser un marais: ensuite on trouvait un terrain escarpé, qui formait un retranchement naturel. Le roi
juil. 1690. Guillaume fit passer son armée en trois endroits, engagea la bataille. Les irlandais, que nous avons vu de si bons soldats en france & en espagne, ont toûjours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soûmise à l'autre. Les anglais ont toûjours eû sur les irlandais, la supériorité du génie, des richesses & des armes. Jamais l'irlande n'a pu secouer le joug de l'angleterre, depuis qu'un simple seigneur anglais la subjugua. Les français combattirent à la journée de la boine: les irlandais s'enfuirent. Leur roi Jacques, n'aiant paru dans l'engagement ni à la tête des français ni à la tête des irlandais, se retira le premier. Il avait toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions, où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. Le roi Guillaume, qui avait eû l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en france. Cette fausse nouvelle fut reçuë à paris avec une joie indécente & honteuse. Quelques magistrats subalternes encouragérent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations: on sonna les cloches. On brûla dans plusieurs quartiers

tiers des figures d'osier, qui représentaient le prince d'Orange, comme on brûle le pape dans londres. On tira le canon de la bastille, non point par ordre du roi, mais par le zéle inconsidéré d'un commandant. On croirait, sur ces marques d'alegresse, & sur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétenduë d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inspirait. Tous ceux qui ont écrit, & français & étrangers, ont dit, que ces réjouissances étaient le plus grand éloge du roi Guillaume. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du tems & à l'esprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois & le peuple ne savent guéres craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des français avait alors l'injustice de le mépriser. Il avait presque toûjours été battu par les généraux français. Le vulgaire ignorait, combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ses défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en irlande, ne paraissait pas encor aux yeux des français, un ennemi digne de Louis XIV. Paris, idolâtre de son roi, le croiait réellement invincible. Les réjouissances

fances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La pluspart des parisiens, nés sous le régne de Louis & façonnés au joug despotique, regardaient alors un roi comme une divinité, & un usurpateur comme un sacrilége. Le petit peuple, qui avait vû Jacques aller tous les jours à la messe, détestait Guillaume hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille aïant chassé leur pére, d'un protestant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, transportait les parisiens d'une espéce de fureur; mais les gens sages pensaient modérément.

Jacques revint en france, laissant son rival gagner en irlande de nouvelles batailles, & s'affermir sur le trône. Les flotes françaises furent occupées alors à ramener les français, qui avaient inutilement combattu; & les familles irlandaises catholiques, qui étant très pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en france des libéralités du roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Les caractéres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événemens, remarqueront, que le roi Guillaume après sa victoire

toire, fit publier un pardon général, & que le roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée gallowai, fit pendre quelques citoiens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir, qui devait l'emporter.

Il restait à Jacques quelques villes en irlande, entre autres limerick, où il y avait plus de douze-mille soldats. Le roi de france, soûtenant toûjours la fortune de Jacques, fit passer encor trois-mille hommes de troupes réglées dans limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoia tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportérent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages; des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux-cent maçons; des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt-mille chevaux; des canons avec leurs affûts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six-mille hommes; des vivres, des habits & jusqu'à vingt-six-mille paires de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint

vint point: limerick se rendit: les vaisseaux français retournérent encor vèrs les côtes d'irlande & ramenérent en france environ vingt-mille irlandais, tant soldats que citoiens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soûtenait alors une guerre difficile contre presque toute l'europe. Cependant il tenta encor de changer la fortune de Jacques par une entreprise décisive, & de faire une descente en angleterre avec vingt-mille hommes. Ils étaient assemblés entre cherbourg & la hogue. Plus de trois-cent navires de transport étaient prêts à brest. Tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de
29 juil. 1692. normandie. D'Etrée arrivait du port de toulon avec trente autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Etrée, changea; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flotes d'angleterre & de hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les français cédérent, après un combat de dix heures. Russel amiral anglais les pour-

poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisseaux, dont deux portaient cent-quatre piéces de canon, échouérent sur la côte, & lec capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi jacques, qui du rivage avait vu ce désastre, perdit toutes ses espérances.

Ce fut le premièr échec, que reçut sur la mèr la puissance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert son pére avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élevé de la premiére présidence de bretagne à l'emploi de secretaire d'état de la marine, ne la laissa point périr. Le même esprit régnait toûjours dans le gouvernement. La france eut, dès l'année qui suivit la disgrace de la hogue, des flotes aussi nombreuses qu'elle en avait eû déja; car Tourville se touva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & d'Etrée en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports; & même quatre ans après, le roi fit encor un armement plus considérable que 1696.
tous les précédens, pour conduire Jacques en angleterre à la tête de vingt-mille français. Mais cette flote ne fit que se montrer; les mesures du parti de Jacques, aiant été aussi mal concertées à londres, que celles de son protecteur avaient été bien prises en france. Il

Il ne resta de ressource au parti du roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramérent, périrent presque tous du dernier supplice; & il est à croire, que quand même elles eûssent réussi, il n'eût jamais recouvré son roiaume, il passa le reste de ses jours à saint-germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une pension de soixante & dix-mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à saint-germain. Quelques jésuites irlandais prétendirent, qu'il se faisait des miracles à son tombeau. On parla même de faire canonizer à rome, après sa mort, ce roi que rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de princes furent plus malheureux que lui; & il n'y a aucun éxemple dans l'histoire, d'une maison si long-tems infortunée. Le premier de rois d'écosse ses ayeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les anglais. Jacques III, mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille.

taille. Jacques IV périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart sa petite fille, chassée de son trône, fugitive en angleterre, aiant langui dix-huit ans en prison, se vit condannée à mort par des juges anglais, & eut la tête tranchée. Charles premier petit-fils de Marie, roi d'écosse & d'angleterre, vendu par les écossais, & jugé à mort par les anglais, mourut sur un échafaut dans la place publique. Jacques son fils, septiéme du nom & deuxiéme en angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois roiaumes; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses péres, que pour faire périr ses amis par des bourreaux; & nous avons vu le prince Charles-Edouard, réunissant en vain les vertus de ses péres & le courage du roi Jean Sobiesky son aieul maternel, éxécuter les exploits & essuier les malheurs les plus incroiables. Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui a persécuté la maison de Stuart pendant plus de trois-cent années.



CHAPITRE QUINZIÉME.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume trois envahissait l'écosse, l'angleterre & l'irlande, jusqu'en 1697.

N'aiant pas voulu rompre le fil des affaires d'angleterre, je me raméne à ce qui se passait dans le continent.

Le roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eû de supérieure, avait à combattre l'empereur & l'empire, l'espagne, les deux puissances maritimes l'angleterre & la hollande, devenuës toutes deux plus terribles sous un seul chef, la savoie, & presque toute l'italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'anglais & l'espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la france; & tous ensemble ne purent alors l'entamer. Louis XIV eut presque toûjours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en allemagne & en flandre se montérent plus d'une fois à cent-mille combattans. Les places frontiéres ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait qua-

tre-cent-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'empire turc si puissant en europe, en asie & en afrique, ni l'empire romain plus puissant encore, n'en eut jamais d'avantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soûtenir à la fois. Ceux qui blâmaient Louis XIV de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encor ni entiérement déclarés, ni tous réunis: le prince d'Orange n'était pas encor sorti du téxel, pour aller chasser le roi son beau-pére; & déja la france avait des armées sur les frontiéres de la hollande & sur le rhin. Le roi avait envoié en allemagne, à la tête d'une armée de cent-mille hommes, son fils le dauphin, qu'on nommait *monseigneur*; prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mére. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la premiére fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assûré par son caractére, qu'il n'en abuserait pas. Le roi lui dit publiquement à son départ: *mon fils, en vous envoiant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connaître votre mérite: allez le montrer à toute l'europe, afin que* 22 sept. 1688.

quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le roi soit mort.

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux, que le roi eût choisi. Son pére lui écrivait: *à mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, commandant mes armées en allemagne.*

On avait tout prévu & tout dispofé, pour que le fils de Louis XIV, contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence, ne reçut pas un affront. Le maréchal de Duras commandait réellement l'armée. Boufflers avait un corps de troupes en deça du rhin; le maréchal d'Humiéres un autre vers cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, maience, étaient pris. Le siége de philipsbourg, préalable toûjours nécessaire quand la france fait la guerre à l'allemagne, était commencé. Vauban conduisait le siége. Tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur Catinat alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monseigneur arriva, après six jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de son pére; s'exposant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire; affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le roi goûtait une joie pure,

pire, d'avoir un un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son pére.

Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours: 11 nov. 1688.
on prit manheim en trois jours; franckendal en deux; spire, tréves, wormes & oppenheim se rendirent, dès que les français furent à leurs portes. 15 nov. 1688.

Le roi avait résolu de faire un désert du palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il avait la vuë d'empécher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se vanger de l'électeur palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'allemagne contre la france. Il vint à l'armée un ordre de Louis signé Louvois, de tout réduire en cendres. Les généraux français, qui ne pouvaient qu'obéïr, firent donc signifier, dans le cœur de l'hivèr, aux citoiens de toutes ces villes si florissantes, & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fèr & par les flâmes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, sortirent en hâte. Une-partie fut errante dans les campagnes; une autre se réfugia dans les païs voisins; pendant que le soldat, qui passe toûjours les ordres de rigueur, & qui n'éxé- fevr. 1689.

cute jamais ceux de clémence, brûlait & saccageait leur patrie. On commença par manheim, séjour des électeurs: leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoiens; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croiait y trouver des trésors; leurs cendres furent disperſées. C'était pour la ſeconde fois, que ce beau païs était déſolé ſous Louis XIV: mais les flâmes, dont Turenne avait brûlé deux villes & vingt villages du palatinat, n'étaient que des étincelles, en comparaiſon de ce dernier incendie. L'europe en eut horreur. Les officiers, qui l'éxécutérent, étaient honteux d'être les inſtrumens de ces duretés. On les rejettait ſur le marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurciſſement de cœur, que produit un long miniſtére. Il avait en effet donné ces conſeils; mais Louis avait été le maitre de ne les pas ſuivre. Si le roi avait été témoin de ce ſpectacle, il aurait lui-même éteint les flâmes. Il ſigna, du fond de ſon palais de verſailles & au milieu des plaiſirs, la deſtruction de tout un païs, parce qu'il ne voiait dans cet ordre que ſon pouvoir & le malheureux droit de la guerre; mais de plus-près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui jusques-là n'avaient blâmé que ſon ambition en l'admirant, criérent alors

alors contre sa dureté, & blâmérent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses états, comme lui chez les ennemis, ils eûssent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre: Louis, en couvrant ses frontiéres de cent-mille soldats, avait appris à l'allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la france, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les léve, on les assemble, on les paie plus difficilement: elles paraissent plus tard en campagne; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne, aussi redoutables que les français le sont au commençement. Le duc de lorraine Charles v les commandait. Ce prince toûjours dépouillé de son état par Louis XIV, ne pouvant y rentrer, avait conservé l'empire à l'empereur Léopold; il l'avait rendu vainqueur des turcs & des hongrois. Il vint, avec l'électeur de brandebourg, balancer la fortune du roi de france. Il reprit bonn & maience, villes très mal fortifiées, mais défenduës d'une maniére qui fut regardée comme un modéle de défense de plâces. Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siége, après que le baron d'Asfeld, 12 oct. qui y commandait, eut été blessé à mort dans 1689. un assaut général.

Le marquis d'Uxelles depuis maréchal de france, l'un des hommes les plus ſages & les plus prévoians, fit, pour défendre maience des diſpoſitions ſi bien entenduës, que ſa garniſon n'était presque point fatiguée en ſervant beaucoup. Outre les ſoins qu'il eut au dedans, il fit vingt & une ſorties ſur les ennemis, & leur tua plus de cinq-mille hommes. Il fit même quelquefois deux ſorties en plein jour; enfin il fallut ſe rendre faute de poudre, au bout de ſept ſemaines. Cette défenſe mérite place dans l'hiſtoire, & par elle-même & par la maniére dont elle fut reçuë dans le public. Paris, cette ville immenſe pleine d'un peuple oiſif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec ſi peu d'yeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & ſans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnaient de juſtes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie ſur le théatre, reçut des huées du public: on lui cria, *maience.* Il fut obligé de ſe retirer, non ſans mépriſer avec les gens ſages, un peuple ſi mauvais eſtimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les loüanges.

Environ ce tems-là, le maréchal d'Humiéres fut battu à valcour ſur la ſambre aux païs-bas, par le prince de Waldeck; mais cet échec,

juin 1689.

qui

qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la france. Louvois, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le roi & Louvois, qui n'aimaient pas le maréchal de Luxembourg, mais qui aimaient l'état, se servirent de lui malgré leur répugnance. Il commanda les armées aux païs-bas. Louvois ou corrigeait des choix trop hazardés, ou en faisait de bons. Catinat alla commander en italie. On se défendit bien en allemagne sous le maréchal de Lorges. Le duc de Noailles avait quelque succès en catalogne; mais en flandre sous Luxembourg, & en italie sous Catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus estimés en europe.

Le marechal duc de Luxembourg avait dans le caractére des traits du grand Condé, dont il était l'éléve; un génie ardent, une éxécution promte, un coup d'œuil juste, un esprit avide de connaissances, mais vaste & peu réglé; plongé dans les intrigues des femmes, toûjours amoureux, & même souvent aimé quoique contrefait & d'un visage peu agréable, aiant plus de qualités d'un héros, que d'un sage.

Catinat avait dans l'esprit une application & une agilité, qui le rendaient capable de tout,

sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause, qui était juste. Il prit le parti des armes, & fut d'abord enseigne aux gardes-françaises. En 1667 il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de lille, une action qui demandait de la tête & du courage. Le roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par dégrez, sans aucune brigue; philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, & n'aiant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme. Il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en italie. Il avait en tête le duc de savoie, Victor Amédée, prince alors sage, politique, & encor plus malheureux; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des

des terrains coupés & montagneux, tels que son païs; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme prince & comme général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle de Catinat. Le général français en pro- 18 fita, & gagna une pleine victoire à la vuë de août 1690. saluces, aupres de l'abbaïe de stafarde, dont cette bataille a eû le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battuë était dans un terrain, où elle devait être nécessairement accablée. L'armée française n'eut que trois-cent hommes de tués; celle des alliés, commandée par le duc de savoie, en eut quatre-mille. Après cette bataille, toute la savoie, excepté monmélian, fut soumise au roi. Catinat passe dans le piémont, force les lignes des enne- 1691. mis rétranchés près de suze, prend suze, ville-franche, montalban, nice réputée imprenable, veillane, carmagnole, & revient enfin à monmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre.

Après tant de succès, le ministére diminua l'armée qu'il commandait; & le duc de savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems sur la défensive; mais enfin, ajant reçu des ren-

4 oct. 1693. renforts, il descendit des alpes vers la marsaille, & là il gagna une seconde bataille rangée d'autant plus glorieuse, que le prince eugéne de savoie était un des généraux ennemis.

A l'autre bout de la france, vers les païs-bas, le maréchal de Luxembourg gagnait la bataille de fleurus; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était duë à la supériorité de génie que le général français avait sur le prince de Waldeck, alors général de l'armée des alliés. Huit-mille prisonniers, six-mille morts, deux-cent étendarts, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire. 30 juin 690.

Le roi Guillaume, victorieux de son beaupére, venait de repasser la mèr. Ce génie, fécond en ressources, tirait plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait emploier les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un roi qui n'avait qu'à dire, *je veux*. Cependant après la défaite de fleurus, il vint opposer au maréchal de luxembourg une armée, aussi forte que la française. 19 sept. 1691.

Elles étaient composées chacune d'environ quatre-vingt-mille hommes: mais

mons

mons était déja investi par le maréchal de Luxembourg; & le roi Guillaume ne croiait pas les troupes françaises sorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au siége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussitôt il reprit le chemin de versailles, & il laissa Luxembourg disputer le terrain, pendant toute la campagne, qui finit par le combat de leuze, action très singuliére, où vingt-huit escadrons de la maison du roi & de la gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie.

9 avril 1691.

19 sept. 1691.

Le roi reparut encor au siége de namur, la plus forte place des païs-bas, par sa situation au confluent de la sambre & de la meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de Luxembourg empéchait le roi Guillaume de passer la méhaigne à la tête de quatre-vingt-mille hommes, & de venir faire lever le siége. Louis retourna encor à versailles après cette conquête; & Luxembourg tint encor tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de steinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un espion, que le général français avait au-

juin 1692.

près

près du roi Guillaume, est découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg: Sur ce faux avis, Luxembourg prend avec raison des mesures, qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour: une brigade est déja mise en fuite, & le général le sait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand général, pour n'être pas mis en déroute: il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier; des officiers généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eûssent la bonne volonté de le faire; car un seul officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait aisément sans se commettre.

Luxembourg était malade; circonstance
3 août 1692. funeste, dans un moment qui demande une activité nouvelle: le danger lui rendit ses forces, il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait

avait dans son armée le duc de Chartres, depuis régent du roiaume, petit-fils de france, qui n'avait pas alors quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu' un petit-fils de france encor enfant, chargeant avec la maison du roi, blessé dans le combat, & revenant encor à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand Condé servaient tous deux de lieutenans-généraux: l'un était Louis de Bourbon, nommé monsieur le duc; l'autre, Armand prince de Conti; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation; monsieur le duc, d' un naturel plus austére, aiant peut-être des qualités plus solides, & le prince de Conti de plus brillantes; appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toûjours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils

fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encor commandé en chef. Son frére le grand prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, pour chasser un corps d'anglais, qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du roi & les anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les français, encouragés par cette foule de princes & de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportérent enfin; & quand les anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Bouflers, depuis maréchal de france, accourait dans ce moment même, de quelques lieuës du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi Guillaume, aiant perdu environ sept-mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; & toûjours vaincu, mais toûjours à craindre, il tint encor la campagne. La victoire, duë à la valeur de tous ces jeunes princes & de la plus florissante noblesse du roiaume, fit à la cour, à paris & dans les pro-

provinces un effet, qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le duc, le prince de Conti, messieurs de Vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou: les femmes portérent des ornemens faits sur ce modéle; on les appella des *steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. Un jeune homme, qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait partout autour des princes; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi Guillaume par une marche de sept lieuës, & le battit à nerwinde. Nerwinde est un village près de la guette, à quelques lieuës de bruxelles. Guil-

laume eut le tems de ſe mettre en bataille. Luxembourg & les princes emportérent le village deux fois l'épée à la main, l'ennemi le reprenait, dès que Luxembourg tournaît d'un autre côté; enfin le général & les princes l'emportérent une troiſiéme fois, & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent plus meurtriéres; il y eut environ vingt-mille morts, douze-mille des alliés & huit-mille
29 juil. 1693. français. C'eſt à cette occaſion qu'on diſait, qu'il fallait chanter plus de *de profundis*, que de *te deum*.

Toutes ces victoires produiſaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliées, battus à fleurus, à ſteinkerque, à nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une maniére complette. Le roi Guillaume fit toujours de belles retraites; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de Conti appellait le maréchal de Luxembourg, *le tapiſſier de notre-dame*. On ne parlait que de victoires. Cependant Louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la hollande & de la flandre, toute la franche-comté, ſans donner un ſeul combat; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus

ſang-

sanglantes, on ne pouvait entamer les provinces-unies. On ne pouvait même faire le siége de bruxelles.

Le maréchal de Lorges avait aussi, de son côte, gagné un grand combat près de spire-bach: il avait même pris le vieux duc de wirtemberg: il avait pénétré dans son païs; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager heidelberg, que les ennemis avaient repris; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les impériaux. 1 & 2 sept. 1692

Le maréchal de Catinat ne put, après sa victoire de stafarde & la conquête de la savoie, garantir le dauphiné d'une irruption de ce même duc de savoie; ni après sa victoire de la marsaille, sauver l'importante ville de casal.

En espagne, le maréchal de Noailles gagna aussi une bataille sur le bord du tèr. Il prit girone & quelques petites places: mais il n'avait qu'une armée faible; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant barcelone. Les français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toûjours renaissante. Il commençait à devenir difficile en france de faire des recruës, encor plus de 27 mai 1694

1694 trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périssait de misére, au bruit des *te deum* & parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes françaises, diminuait déja un peu. Louis XIV cessa de paraître à leur tête.
1691. Louvois était mort: on était très mécontent de Barbesieux son fils. Enfin la mort du
Janv. 1695 maréchal de Luxembourg, sous qui les soldats se croiaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la france.

L'art de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les anglais voulurent brûler saint-malo & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des français. Il y avait déja longtems, qu'on avait hazardé de pareilles machines en europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrain solide, que les français avaient inventé; &
juil. 1694 & 1695 ce fut par cet art, que dieppe, le havre de grace, saint-malo, dunkerque & calais, furent bombardés par les flotes anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage.

ge. Cette ville, agréable aujourd'hui par ſes maiſons réguliéres & qui doit ſes embelliſſemens à ſon malheur, fut preſque toute réduite en cendres. Vingt maiſons ſeulement au havre de grace furent écraſées & brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renverſées. C'eſt en ce ſens, que la médaille frappée en hollande eſt vraie, quoique tant d'auteurs français ſe ſoient récriés ſur ſa fauſſeté. On lit dans l'éxergue en latin? *le port du havre brûlé & renverſé &c.* Cette inſcription ne dit pas que la ville fut conſumée, ce qui eût été faux; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de namur fut perduë. On avait en france prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir priſe; & des railleries & des ſatires indécentes contre le roi Guillaume, pour ne l'avoir pu ſecourir avec une armée de quatre-vingt-mille hommes. Guillaume s'en rendit maître, de la même maniére qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte, que n'avait été la ſienne quand Louis XIV l'aſſiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avait faites. La garniſon françaiſe, qui la défendit, était une armée; car dans le tems qu'il en forma

l'investissement, le maréchal de Boufiers se jetta dans la place avec sept régimens de dragons. Ainsi namur était défenduë par seize-mille hommes, & prête à tout moment d'être secouruë par près de cent mille. Le maréchal de Boufiers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoien, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie.

Les mémoires du marquis de Feuquiéres lui reprochent plusieurs fautes, dans la défense de la place & de la citadelle; il lui en reproche encor dans la défense de lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'histoire de Louis XIV, ont copié servilement le marquis de Feuquiéres pour la guerre, ainsi que l'abbé de Choisi pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas savoir que Feuquiéres, d'ailleurs excellent officier & connaissant la guerre par principes & par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'aristarque des généraux & quelquefois le zoïle. Il altére des faits, pour avoir le plaisir de censurer des fautes. Il se plaignait de tout le monde, & tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était le plus brave homme de l'europe, parce qu'il dormait au milieu de cent-mille de ses ennemis. Sa capacité

cité n'aiant pas été recompensée par le bâton de maréchal de france; il emploia trop, contre ceux qui servaient l'état, des lumiéres qui eûssent été très utiles, s'il eût eû l'esprit aussi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de Villeroi, plus de fautes & de plus essentielles, qu'à Bouflers. Villeroi, à la tête d'environ quatre-vingt-mille hommes; devait secourir namur: mais quand même les maréchaux de Villeroi & de Bouflers eûssent fait généralement tout ce qui se pouvait faire (ce qui est bien rare); il fallait, par la situation du terrain, que namur ne fût point secouruë & se rendît tôt ou tard. Les bords de la méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrété les secours du roi Guillaume, arrétérent alors nécessairement ceux du maréchal de Villeroi.

Le maréchal de Bouflers, le comte de Guiscard gouverneur de la ville, le comte de Laumont du Châtelet commandant de l'infanterie, tous les officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, & que la saison

eſt favorable ; on ſait à-peu-près en combien de tems elle ſera priſe, quelque vigoureuſe que la défenſe puiſſe être. Le roi Guillaume ſe rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtérent plus de tems qu'à Louis XIV.

ſept. 1695 Le roi, pendant qu'il perdait namur, fit bombarder bruxelles : vengeance inutile, qu'il prenait ſur le roi d'eſpagne, de ſes villes bombardées par les anglais. Tout cela faiſait une guerre ruineuſe & funeſte aux deux partis.

C'eſt, depuis deux ſiécles, un des effets de l'induſtrie & de la fureur des hommes, que les déſolations de nos guerres ne ſe bornent pas à notre europe. Nous nous épuiſons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'aſie & de l'amérique. Les indiens, que nous avons obligés par force & par addreſſe à recevoir nos établiſſemens, & les ameriquains dont nous avons enſanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger, & pour ſe détruire enſuite eux-mêmes.

Les français n'avaient de colonies dans les grandes indes, que celle de pondichéri, formée par les ſoins de Colbert avec des dépenſes

ſes immenſes, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de pluſieurs années. Les hollandais s'en ſaiſirent aiſément, & ruinérent aux indes le commerce de la france à peine établi.

Les anglais détruiſirent les plantations de 1695.
la france à ſaint-domingue. Un armateur
de breſt ravagea celles qu'ils avaient à gam- 1696.
bie dans l'afrique. Les armateurs de ſaint-malo portérent le fer & le feu à terre-neuve ſur la côte orientale qu'ils poſſédent. Leur île de la jamaïque fut inſultée par nos eſcadres, leurs vaiſſeaux pris & brulés, leurs côtes ſaccagées.

Pointis chef d'eſcadre, à la tête de plu- 1695.
ſieurs vaiſſeaux du roi & de quelques corſaires de l'amérique, alla ſurprendre, auprès de la ligne, la ville de carthagéne, magazin &
entrepôt des tréſors que l'eſpagne tire du mai 1697.
méxique. Le dommage qu'il y cauſa, fut eſtimé vingt-millions de nos livres, & le gain dix-millions. Il y a toûjours quelque choſe à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrémes que cauſent ces expéditions glorieuſes.

Les vaiſſeaux marchands de hollande & d'angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de france, & ſurtout de Du-

gué-Trouin, homme unique en ſon genre, auquel il ne manquait que de grandes flotes, pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberouſſe. Les ennemis prenaient moins de vaiſſeaux marchands français, parce qu'il y en avait moins. La mort de Colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le réſultat des expéditions de terre & de mèr, était donc le malheur univerſel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV était armé contre ſon neveu le roi d'eſpagne, contre l'électeur de baviére dont il avait donné la ſœur à ſon fils le dauphin, contre l'électeur palatin dont il brûla les états après avoir marié monſieur à la princeſſe palatine. Le roi Jacques fut chaſſé du trône par ſon gendre & par ſa fille. Depuis même on à vû le duc de ſavoie ligué encor contre la frånce où l'une de ſes filles était dauphine, & contre l'eſpagne où l'autre était reine. La pluspart des guerres entre les princes chrétiens, ſont des eſpéces de guerres civiles.

L'entrepriſe la plus criminelle de toute cette guerre, fut la ſeule véritablement heureuſe. Guillaume réuſſit toûjours pleinement en angleterre & en irlande. Ailleurs les ſuccès furent balancés. Quand j'appelle

cette

cette entreprise criminelle, je n'éxamine pas si la nation, après avoir répandu le sang du pére, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre sa religion & ses droits : je dis seulement, que s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi Jacques, de le chasser de sa maison.



CHAPITRE SEIZIE'ME.

Paix de riswick: état de la france & de l'europe: mort & testament de Charles second, roi d'espagne.

La france conservait encor sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la savoie & le palatinat. Elle faisait la guerre sur les frontiéres des autres. C'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé par ses victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plusieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de salut que dans leur division ou dans la paix: Louis XIV obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor-Amédée duc de savoie était celui de tous les princes, qui prenait le plustôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts. Ce fut à lui que la cour de france s'adressa. Le comte de Tessé, depuis maréchal de france, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs, agit d'abord sourdement à turin. Le maré-

maréchal de Catinat, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas nécessaire de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de savoie à recevoir ses avantages. On lui rendait son païs: on lui donnait de l'argent: on proposait le mariage du jeune duc de bourgogne, fils de monseigneur héritier de la couronne de france, avec sa fille. On fut bientôt d'accord: le duc & Catinat conclûrent le traité à notre-dame de lorette, où ils allérent sous juil. 1696
prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le pape (c'était alors Innocent XII) entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'italie, & des invasions des français, & des taxes continuelles que l'empereur éxigeait pour paier ses armées. On voulait que les impériaux laissassent l'italie neutre. Le duc de savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus; car la cour de vienne ne se déterminait guéres qu'à l'extrémité. Alors le duc de savoie joignit ses troupes à l'armée française. Ce prince devint en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur, généralissime de Louis XIV. On amena sa fille en france, pour épouser à onze ans le duc de bourgogne

gne qui en avait treize. Après la défection du duc de savoie, il arriva, comme à la paix de nimégue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'italie. Les hollandais proposérent le chateau de riswick près de la haïe, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions. Quatre-vingt-mille hommes étaient en flandre sous Villeroi. Le maréchal de Choiseul en avait quarante-mille sur les bords du rhin. Catinat en avait encor autant en piémont. Le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les dégrez depuis celui de garde du roi comme un soldat de
août 1697 fortune, commandait en catalogne, où il gagna un combat, & où il prit barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à nimégue. Le roi de suéde
sept. oct. 1697. Charles XI fut le médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de Louis XIV; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui étonnérent également les français & les alliés.

On

On a crû longtems que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

On prétendait que le grand projet du roi de france était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-pére & du grand-pére de son fils, dans l'autre branche de la maison d'aûtriche. Il espérait, disait-on, que la maison de bourbon en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entiére. Les renonciations autentiques de la femme & de la mére de Louis XIV ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce dessein qui aggrandissait ou la france ou la maison de bourbon, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toûjours soupçonneuses. La paix donnait le tems de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont ont aurait besoin, & de laisser former dans l'état de nouvelles milices. Il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

On pensa que c'étaient là les motifs secrets de cette paix de riswick qui en effet procura par l'événément le trone d'espagne au petit fils de Louis XIV. Cette idée si vraisembla-

ble

ble n'eſt pas vraie; ni Louis XIV ni ſon miniſtre n'eurent ces vuës qui ſemblaient devoir ſe préſenter à eux. C'eſt un grand éxemple de cet enchainement des révolutions de ce monde qui entrainent les hommes par lesquels elles ſemblent conduites. L'intérêt viſible de poſſeder bientot l'eſpagne ou une partie de cette monarchie n'influa en rien dans la paix de riswick. Le marquis de Torci en fait l'aveu dans ſes mémoires manuſcrits. On fit la paix par laſſitude de la guerre, & cette guerre avait été presque ſans objet, du moins elle n'avait été du côté des alliés que le deſſein vague d'abaiſſer la grandeur de Louis XIV. & dans ce monarque que la ſuite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le roi Guillaume avait entrainé dans ſa cauſe l'empereur, l'empire, l'eſpagne, les provinces únies, la ſavoie. Louis XIV s'était vû trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'europe avait été ravagée, parce que le roi de france avait uſé avec trop de hauteur de ſes avantages après la paix de nimégue. C'était contre ſa perſonne qu'on s'était ligué plutôt que contre la france. Le roi croiait avoir mis en ſureté la gloire que donnent les armes: il voulut avoir celle de la modération: & l'épuiſement qui ſe faiſait ſentir dans les finan-

ces ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques se traittaient dans le conseil : les résolutions s'y prenaient : le marquis de Torci encor jeune n'était chargé que de l'éxecution. Tout le conseil voulait la paix. Le duc de Beauviliers surtout, y représentait avec force la misére des peuples. Madame de Maintenon en était touchée : le roi n'y était pas insensible. Cette misére faisait d'autant plus d'impression qu'on tombait de cet état florissant, où le ministre Colbert avait mis le roiaume. Les grands établissemens en tout genre avaient prodigieusement couté, & l'œconomie ne réparait pas le dérangement de ces dépenses forcées. Ce mal intérieur étonnait parce qu'on ne l'avait jamais senti depuis que Louis XIV gouvernait par lui même. Voila les causes de la paix de riswick. Des sentimens vertueux y influérent certainement. Ceux qui pensent que les rois & leurs ministres sacrifient sans cesse & sans mesure à l'ambition, ne se trompent pas moins, que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du monde.

Le roi rendit donc aux espagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les pirénées, & ce qu'il venait de leur prendre en flandre dans cette derniére guerre ; luxembourg, mons, ath,

courtrai. Il reconnut, pour roi légitime d'angleterre, le roi Guillaume, traité jusqu'alors de prince d'orange, d'usurpateur & de tyran. Il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut ômis dans le traité, resta dans saint-germain, avec le nom inutile de roi, & des pensions de Louis XIV. Il ne fit plus que des manifestes; sacrifié par son protecteur à la nécessité, & déja oublié de l'europe.

Les jugemens rendus par les chambres de brisac & de mètz contre tant de souverains, & les réunions faites à l'alsace, monumens d'une puissance & d'une fierté dangereuse, furent abolis; & les baillages juridiquement saisis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces désistemens, on restitua à l'empire fribourg, brisac, kehl, philipsbourg. On se soumit à raser les forteresses de strasbourg sur le rhin, le fort-louis, trarbach, le mont-roial; ouvrages, où vauban avait épuisé son art, & le roi ses finances. On fut étonné dans l'europe, & indigné en france, que Louis XIV eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer, ni à la cour, ni à la ville; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût

été

été ordonné par le ministére. La cour de Louis XIV leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la france, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la succession à la monarchie espagnole. Mais il ne méritérent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix, que la france rendit la lorraine à la maison qui la possédait depuis sept-cent années. Le duc Charles V, appui de l'empire & vainqueur des turcs, était mort. Son fils Léopold prit, à la paix de riswick, possession de sa souveraineté; depouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à sa capitale: mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets; droit, dont jamais aucun prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter, que la derniére postérité apprenne, qu'un des plus petits souverains de l'europe, a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la lorraine désolée & déserte: il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toûjours en paix, pendant que le reste de l'europe a été ravagé par la guerre. Il a eû la prudence d'être toûjours bien avec la france, & d'être aimé dans l'empire; tenant heureusement ce juste milieu, qu'un prince sans pouvoir n'a pres-

que jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance, qu'ils ne connaissaient plus. Sa noblesse, réduite à la derniére misére, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voiait-il la maison d'un gentil-homme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens : il païait leurs dettes ; il mariait leurs filles ; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encor au-dessus des bienfaits ; il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince & la politesse d'un ami. Les arts en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modéle de celle de france. On ne croiait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de versailles à lunéville. A l'éxemple de Louis XIV, il faisait fleurir les belles lettres. Il a établi dans lunéville une espéce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son régne, il ne s'est occupé, que du soin de pro-

procurèr à ſa nation de la tranquilité, des richeſſes, des connaiſſances & des plaiſirs. *Je quitterais demain ma ſouveraineté*, diſait-il, *ſi je ne pouvais faire du bien.* Auſſi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; & j'ai vu, longtems après ſa mort, ſes ſujets verſer des larmes en prononçant ſon nom. Il a laiſſé, en mourant, ſon éxemple à ſuivre aux plus grands rois; & il n'a pas peu ſervi à préparèr à ſon fils le chemin du trône de l'empire.

Dans le tems que Louis XIV ménageait la paix de riswick qui devait lui valoir la ſucceſſion d'eſpagne, la couronne de pologne vint à vaquer. C'etait la ſeule couronne roiale qui fut alors élective au monde. Citoiens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut deux choſes pour y parvenir, ou un mérite aſſez éclatant & aſſez ſoûtenu par les intrigues pour entraîner les ſuffrages, (comme il était arrivé à Jean Sobieski dernier roi); ou bien des tréſors aſſez grands pour acheter ce roiaume, qui eſt preſque toûjours à l'enchére.

L'abbé de Polignac, depuis cardinal, eut d'abord l'habileté de diſpoſer les ſuffrages en faveur de ce prince de Conti, connu par les actions de valeur, qu'il avait faites à ſteinkerque & à nerwinde. Il n'avait jamais commandé en chef; il n'entrait point dans les conſeils du roi; monſieur le duc

avait autant de réputation que lui à la guerre ; monsieur de Vendôme en avait davantage : cependant sa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de se faire valoir, que jamais on ne posséda mieux que lui. Polignac, qui avait celui de persuader, détermina d'abord les esprits en sa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'Auguste électeur
27 juin 1697 de saxe prodiguait. Le prince de Conti fut élu roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du roiaume. Auguste fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était prince souverain & puissant ; il avait des troupes prêtes sur les frontiéres de pologne. Le prince de Conti était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui, que son nom & le cardinal de Polignac. Il fallait, ou que Louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât dequoi l'emporter sur son rival. Le ministére français passa pour en avoir fait trop, en envoiant le prince de Conti ; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de dantzig. Le ministére français s'est quelquefois conduit avec cette politique mitigée, qui commence

ses

les affaires pour les abandonner. Le prince de Conti ne fut pas seulement reçu à dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent & les troupes de saxe, assûraient déja la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La france eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de pologne.

Cette disgrace du prince de Conti ne troubla point la paix du nord entre les chrétiens. Le midi de l'europe fut tranquile bientôt après par la paix de riswick. Il ne restait plus de guerre que celle que les turcs faisaient à l'allemagne, à la pologne, à venise & à la russie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La bataille de zanta, où le prince Eugéne battit le grand- 1697
seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept bachas, & de plus de vingt-mille turcs, abaissa l'orgueil ottoman, & procura la paix de carlovitz, où les turcs reçurent la loi. Les vénitiens eurent la morée, les moscovites asoph, les 1699
polonais caminiek, l'empereur la transilvanie. La chrétienté fut alors tranquile & heureuse, on n'entendait parler de guerre, ni en asie, ni en afrique. Toute la terre était en paix

vers les deux derniéres années du dix-septiéme siécle, époque singulière & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencérent bientôt. Le nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre. L'un était le czar Pierre Aléxiovitz, empereur de russie; & l'autre le jeune Charles XII, roi de suéde. Le czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plustôt le fondateur de son empire. Charles XII plus vertueux que le czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent. La désolation du nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du czar, du roi de danemarck & du roi de pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de Charles XII, pour lui ravir une partie de ses états. Le roi Charles, à l'âge de seize
1700 ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du nord, & passa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde,

monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'europe ont eû une autre origine. Il s'agissait de recüeillir les dépoüilles du roi d'espagne, dont la mort s'approchait. Les puissances qui dévoraient déja en idée cette succession immense, faisaient ce que nous voions souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans : sa femme, ses parens, des prêtres, des officiers préposés pour recevoir les derniéres volontés des mourans, l'assiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable. Quelques héritiers consentent à partager ses dépoüilles ; d'autres s'apprêtent à les disputer.

Louis XIV & l'empereur Léopold étaient au même dégré : tous deux petits-fils de Philippe trois : tous deux avaient épousé des filles de Philippe IV : ainsi *monseigneur* fils du roi, & Joseph roi des romains, fils de l'empereur, étaient encor doublement au même dégré. Le droit d'aînesse était dans la maison de france, puisque le roi & monseigneur avaient les aînées pour méres ; mais la maison de l'empereur comptait pour ses droits, premiérement les renonciations autentiques & ratifiées de Louis XIII & de Louis XIV à la couronne d'espagne ; ensuite le nom d'aûtriche ; le sang de Maximilien, dont Léo-

pold & Charles II descendaient; l'union presque toûjours constante des deux branches aûtrichiennes; la haine encor plus constante de ces deux branches contre les bourbons; l'aversion, que la nation espagnole avait alors pour la nation française; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le conseil d'espagne.

Non seulement ces deux concurrens se craignaient mutuellement, mais ils avaient encor l'europe à craindre. Les puissances & surtout l'angleterre & la hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les souverains, ne pouvaient souffrir que la même tête pût porter avec la couronne d'espagne, ou celle de l'empire, ou celle de france. Guillaume, roi d'angleterre, imagina de faire, du vivant même du roi Charles II, un partage de la monarchie espagnole, & d'en donner la principale partie à un prince qui ne serait ni du sang de bourbon, ni du sang d'aûtriche. Il y avait un jeune prince de baviére, enfant de huit ans, descendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'empereur Léopold. Une fille de ce Léopold & de cette cadette, mariée à l'électeur de baviére Maximilien, avait été mére de cet enfant. Ce fut sur lui qu'on jetta les yeux. Le roi de france y consentit; il donnait

à son

à son fils *monseigneur* par ce partage, la sicile, naples, la province de guipuscoa & beaucoup de villes. L'archiduc Charles devait avoir milan. Tout le reste de la monarchie était abandonné à ce jeune prince de baviére, qui de longtems ne serait à craindre. La france, l'angleterre & la hollande firent ce traité. La france croiait gagner des états; l'angleterre & la hollande croiaient affermir le repos d'une partie de l'europe; toute cette politique fut vaine. Le roi moribond, apprenant qu'on déchirait sa monarchie de son vivant, fut indigné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour son successeur, ou l'empereur, ou un fils de l'empereur; qu'il lui donnerait cette récompense, de n'avoir point trempé dans ce partage; que la grandeur & l'intérêt de la maison d'aûtriche lui dicteraient un testament. Il en fit un effet; mais il déclara ce même prince de baviére unique héritier de tous ses états. La nation espagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de sa monarchie, applaudissait à cette disposition. La paix semblait devoir en être le fruit. Cette espérance fut encor aussi vaine que le traité de partage. Le prince de baviére, désigné roi, mourut à bruxelles.

11 oct. 1698.

nov. 1698

fevr. 1699



On

On accusa injustement de cette mort précipitée la maison d'aûtriche, sur cette seule vraisemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencérent les intrigues à la cour de madrid, à vienne, à versailles, à londres, à la haie & à rome.

Louis XIV, le roi Guillaume & les états-généraux, disposérent encor une fois en idée de la monarchie espagnole. Ils assignaient à l'archiduc Charles, fils puîné de l'empe-
mars reur, la part qu'ils avaient auparavant don-
1700 née à l'enfant qui venait de mourir.

On donnait milan au duc de lorraine, & la lorraine, si souvent envahie & si souvent renduë par la france, devait y être annéxée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le premier. L'europe fut encor trompée dans son attente, comme il arrive presque toûjours.

L'empereur, à qui on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le roi de france, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors

Alors le roi d'espagne, qui se voiait mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de l'empereur Léopold. Il n'osait les laissèr au fils aîné ; tant le sistéme de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'espagne, les indes, l'empire, la hongrie, la bohéme, la lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reste de l'europe. Il demandait que l'empereur Léopold envoiât son second fils Charles à madrid, à la tête de dix-mille hommes; mais ni la france, ni l'angleterre, ni la hollande, ni l'italie, ne l'auraient alors souffert: toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoier son fils seul à la merci du conseil d'espagne, & ne pouvait y faire passer dix-mille hommes. Il voulait seulement faire marcher des troupes en italie, pour s'assurer cette partie des états de la monarchie autrichienne-espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires legéres. On disputa, on s'aigrit: la fierté allemande révoltait la hauteur castillane. La comtesse de Perlipz, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagnèr à

madrid; & le conseil de vienne les eloignait encor davantage par ses hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur Charles VI, appellait toûjours les espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un évêque de lérida ambassadeur de madrid à vienne, mécontent des allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépéches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'aûtriche, que l'archiduc n'en avait prononcées contre les espagnols. Les ministres de Léopold, écri„vait-il, ont l'esprit fait comme les cornes „des chévres de mon païs, petit, dur & „tortu. Cette lettre devint publique. L'évêque de lérida fut rappellé, & à son retour à madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des espagnols contre les allemans.

Autant le parti aûtrichien révoltait la cour de madrid, autant le marquis depuis maréchal duc d'Harcourt ambassadeur de france se conciliait tous les coeurs par la profusion de sa magnificence, par sa déxtérité & par le grand art de plaire. Il fut le premier qui fit changer en bienveillance cette antipatie que la nation espagnole nourrissait contre la française depuis Ferdinand le catholique; & sa prudence prépara les

les tems où la france & l'eſpagne ont renoué les anciens noeuds qui les avaient unis depuis Ferdinand *de couronne à couronne*, *de peuple à peuple*, *& d'homme à homme*. il accoutuma la cour eſpagnole à aimer la maiſon de france, ſes miniſtres à ne plus s'effraier des renonciations de Marie Thérèſe & d'Anne d'autriche, & Charles ſecond lui même à balancer entre ſa propre maiſon & celle de bourbon. Il fut ainſi le premier mobile de la plus grande révolution dans le gouvernement & dans les eſprits. Cependant ce changement était encor éloigné.

L'empereur priait, menaçait. Le roi de france repréſentait ſes droits, mais ſans oſer demander pour un de ſes petits fils la ſucceſſion entiére.

On ne ſavait encor quel parti prendre dans le conſeil de madrid, & Charles ſecond aprochait du tombeau, plus incertain que jamais. L'empereur Léopold piqué rappella ſon ambaſſadeur le comte de Harac, mais bientot après il le renvoia à madrid, & les eſpérances en faveur de la maiſon d'autriche ſe rétablirent. Le roi d'eſpagne écrivit à l'empereur qu'il choiſirait l'archiduc pour ſon ſucceſſeur. Alors le roi de france, menaçant à ſon tour, aſſembla une armée vers les frontiéres d'eſpagne & ce même marquis d'Har-

Harcourt fut rappelé de son ambassade pour commander cette armée. Il ne resta à madrid que le sécretaire de l'ambassade qui fut chargé des affaires, & qui eut ensuitte le titre d'envoié. Ainsi le roi moribond menacé tour à tour par ceux qui prétendaient à sa succession, voiant que le jour de sa mort serait celui de la guerre, que ses états allaient être déchirés, tendait à sa fin sans consolation, sans résolution & au milieu des inquiétudes.

Dans cette crise violente le cardinal Portocarrero, archévêque de tolède, le comte de Monterey & d'autres grands d'espagne voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haine contre le gouvernement allemand fortifia dans leurs esprits la raison d'état, & servit la cour de france sans qu'elle le sut. Ils persuadérent à Charles second de préférer un petit fils de Louis XIV. à un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solennelles de la mére & de la femme de Louis XIV à la couronne d'espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empécher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur domination les deux roiaumes, & qu'on ne choisissait point un aîné.

C'était

C'était en même tems rendre justice aux droits du sang; c'était conserver la monarchie espagnole sans partage. Le roi scrupuleux fit consulter des théologiens, qui furent de l'avis de son conseil; ensuite tout malade qu'il était, il écrivit de sa main au pape Innocent XII, & lui fit la même consultation. Le pape, qui croiait voir dans l'affaiblissement de la maison d'aûtriche la liberté de l'italie, écrivit au roi: " que les loix d'espagne & le bien de la chrétienté éxigeaient de lui, qu'il donnât la préférence à la maison de france." La lettre du pape était du 16 juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un souverain, comme une affaire d'état, tandis que le roi d'espagne faisait de cette grande affaire d'état, un cas de conscience.

Louis XIV en fut informé: c'est toute la part que le cabinet de versailles eut à cet événement. Six mois s'étaient écoulés depuis qu'on n'avait plus d'ambassadeur à madrid. C'était peut-être une faute, & ce fut peut-être encor cette faute qui valut la monarchie espagnole à la maison de france.

Toute l'europe a pensé que le testament de Charles second avait été dicté à versailles. Le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son roiaume, les voeux de ses sujets, & même leurs craintes; car le roi de france

faisait avancer des troupes sur la frontiére, pour s'assurer une partie de l'héritage tandis que le roi moribond se resolvait à lui tout donner. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui consommerent cette révolution. Charles d'aûtriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de france, languit encor un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que quelques mois avant sa mort, ce monarque fit ouvrir à l'escurial les tombeaux de son pére, de sa mére & de sa premiére femme, Marie-Louise d'Orleans, dont il était soupçonné d'avoir souffert l'empoisonnement. * Il baisa ce qui restait de ces cadavres; soit qu'en cela il suivit l'éxemple de quelques anciens rois d'espagne; soit qu'il voulût s'accoûtumer aux horreurs de la mort; soit qu'une secrette superstition lui fit croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure, où il devait être porté dans la sienne.

Son testament fut si secret, que le comte de Harrac, ambassadeur de l'empereur, se flattait encor que l'archiduc était reconnu succes-

* Voiez le chapitre des anecdotes.

ſucceſſeur. "Il attendit long-tems l'iſſuë du grand conſeil, qui ſe tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts: l'ambaſſadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût roi; quand le duc d'Abrantes lui dit en l'embraſſant, *vengo ad eſpedir me de la caſa de auſtria. Je viens prendre congé de la maiſon d'aûtriche.*

Ainſi, après deux-cent ans de guerres & de négociations pour quelques frontiéres des états eſpagnols, la maiſon de france eut d'un trait de plume la monarchie entiére, ſans traités, ſans intrigues, & ſans même avoir eû l'eſpérance de cette ſucceſſion. On s'eſt cru obligé de faire connaître la ſimple vérité d'un fait juſqu'à préſent obſcurci par tant de miniſtres & d'hiſtoriens, ſéduits par leurs préjugés & par les apparences qui ſéduiſent preſque toûjours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le marechal d'Harcourt, & des miniſtres eſpagnols gagnés pour faire ſigner ce teſtament, eſt au rang des menſonges politiques, & des erreurs populaires. Le marquis de Torci, qui gouvernait alors les affaires étrangéres en france, a rendu un témoignage autentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de ſa main. Mais le roi d'eſpagne, en choiſiſſant

pour son héritier le petit-fils d'un roi si long-tems son ennemi, pensait toûjours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, n'était appellé à la succession d'espagne, que parce qu'il ne devait pas espérer celle de france; & le même testament, qui au défaut des puînés du sang de Louis XIV rappellait l'archiduc Charles (depuis l'empereur Charles VI), portait expressément que l'empire & l'espagne ne seraient jamais réunis sous un même souverain.

Louis XIV pouvait s'en tenir encor au traité de partage, qui était un gain pour la france. Il pouvait accepter le testament qui était un avantage pour sa maison. Il est certain que la matiére fut mise en délibération dans un conseil extraordinaire. Le chancelier de Ponchartrain & le duc de Beauvilliers furent d'avis de s'en tenir au traité; ils voyaient les dangers d'une nouvelle guerre à soûtenir. Louis les voiait aussi; mais il était accoûtumé à ne les pas craindre. Il accepta le testament; & rencontrant, au sortir du conseil, les princesses de Conti avec madame la duchesse; *eh-bien*, leur dit-il en souriant, *quel parti prendriez-vous?* puis sans attendre leur réponse: *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je sai bien que je serai blâmé.*

Les

Les actions des rois, tout flattés qu'ils sont éprouvent toûjours tant de critiques, que le roi d'angleterre lui-même essuia des reproches dans son parlement ; & ses ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les anglais, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, & contre Guillaume qui avait fait le traité, & contre Louis XIV qui le rompait.

L'europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'espagne soûmise à la france, dont elle avait été trois-cent ans la rivale. Louis XIV semblait le monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre. Il se voiait à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité ; un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'espagne, l'amérique, la moitié de l'italie, & les pais-bas. L'empereur n'osait encor que se plaindre.

Le roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son parlement, pour faire la guerre ; & Louis avait fait passer de l'argent en angleterre, avec lequel il espérait dis-

poser de plusieurs voix de ce parlement. Guillaume & la hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à Philippe
févr. 1701. v comme au roi légitime d'espagne. Louis XIV était assuré de l'électeur de baviére, pére du jeune prince qui était mort désigné roi. Cet électeur, gouverneur des païs-bas au nom du dernier roi Charles II, assurait tout d'un coup à Philippe v la possession de la flandre, & ouvrait dans son électorat le chemin de vienne aux armées françaises, en cas que l'empereur osât faire la guerre. L'électeur de cologne, frére de l'électeur de baviére, était aussi intimement lié à la france que son frére; & ces deux princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de savoie, déja beau-pére du duc de bourgogne, allait l'être encor du roi d'espagne; il devait commander les armées françaises en italie. On ne s'attendait pas, que le pére de la duchesse de bourgogne & de la reine d'espagne, dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Le duc de mantouë, vendu à la france par son ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison française dans mantouë. Le milanais reconnut le petit-fils de Louis XIV sans balancer. Le portugal même, ennemi naturel

naturel de l'espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de lisbonne à anvers, & du danube à naples, tout paraissait être aux bourbons. Le roi était si fier de sa prospérité, qu'en parlant au duc de la Rochefoucault au sujet des propositions que l'empereur lui faisait alors, il se servit de ces termes: *vous les trouverez encor plus insolentes, qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'empereur d'armer pour lui l'angleterre & la hollande; il mit encor le danemarck dans ses intérêts; enfin il signa à la haie la ligue déja tramée contre la maison de france. Mais le roi s'en étonna peu; & comptant sept. 1701. sur les divisions que son argent devait jetter dans le parlement anglais, & plus encor sur les forces réunies de la france & de l'espagne, il sembla mépriser ses ennemis.

Jacques mourut alors à saint-germain. Louis pouvait accorder ce qui paraissait être de la bienséance & de la politique en ne se hatant pas de reconnaitre le prince de Galles pour roi d'angleterre d'écosse & d'irlande, après avoir reconnu Guillaume par le traité de riswick. Un pur sentiment de générosité le porta d'abord à donner au fils du roi Jacques la consolation d'un honneur & d'un titre que son malheureux pére avait eû jus-

qu'à sa mort, & que ce traité de riswick ne lui ôtait pas. Toutes les têtes du conseil furent d'une opinion contraire. Le duc de Beauvilliers surtout fit voir avec une éloquence forte tous les fléaux de la guerre qui devaient être le fruit de cette magnanimité dangereuse. Il était gouverneur du duc de Bourgogne & pensait en tout comme le précepteur de ce prince, ce celebre archeveque de cambrai si connu par ses maximes humaines de gouvernement, & par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples sur la grandeur des rois. Le marquis de Torci apuia par des principes de politique ce que le duc de Beauvilliers avait dit comme citoien. Il représenta qu'il ne convenait pas d'irriter la nation anglaise par une démarche précipitée. Louis se rendit à l'avis unanime de son conseil, & il fut résolu de ne point reconnaitre le fils de Jacques second pour roi. Le jour même Marie de modéne veuve de Jacques vient parler à Louis XIV. dans l'apartement de madame de Maintenon. Elle le conjure en larmes de ne point faire à son fils, à elle, à la mémoire d'un roi qu'il a protégé, l'outrage de refuser un titre, seul reste de tant de grandeurs: on a toujours rendu à son fils les honneurs d'un prince de Galles: on le doit donc traiter en roi après la mort de son

pére.

pére : le roi Guillaume ne peut s'en plaindre pourvû qu'on le laisse jouir de son usurpation. Elle fortifie ces raisons par l'intérêt de la gloire de Louis XIV. qu'il reconnaisse ou non le fils de Jacques second, les anglais ne prendront pas moins parti contre la france, & il aura seulement la douleur d'avoir sacrifié la grandeur de ses sentimens à des ménagemens inutiles. Ces représentations & ces larmes furent apuiées par madame de Maintenon. Le roi revint à son premier sentiment & à la gloire de soûtenir autant qu'il pouvait des rois opprimés. Enfin Jacques trois fut reconnu le même jour qu'il avait été arrété dans le conseil qu'on ne le reconnaitrait pas.

Le marquis de Torci a fait souvent l'aveu de cette anecdote singuliére. Il ne l'a pas insérée dans ses mémoires manuscrits parce qu'il pensait (disait-il) qu'il n'était pas honorable à son maitre que deux femmes lui eussent fait changer une résolution prise dans son conseil. Quelques anglais m'ont dit que peut-être sans cette démarche le parlement anglais n'eut point pris de parti entre les maisons de bourbon & d'autriche ; mais que reconnaitre ainsi pour leur roi un prince proscrit par eux, leur parut une injure à la nation, & un déspotisme qu'on voulait exercer,

dans l'europe. Cet esprit de liberté qui régnait en angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV. disposa la nation à donner tous les subsides que demandait Guillaume.

Il parait plus vraisemblable que l'angleterre se serait toujours déclarée contre Louis XIV quand même il eut refusé le vain titre de roi au fils de Jacques second. La monarchie d'espagne entre les mains de son petit-fils semblait devoir armer nécessairement contre lui les puissances maritimes. Quelques membres du parlement gagnés n'auraient pas arreté le torrent de la nation. C'est un probléme à résoudre si madame de Maintenon ne pensa pas mieux que tout le conseil & si Louis XIV n'eut pas raison de laisser agir la hauteur & la sensibilité de son ame.

L'empereur Léopold commença d'abord cette guerre en italie dès le printems de l'année 1701. L'italie a toûjours été le païs le plus chèr à l'ambition des empereurs. C'était celui, où ses armes pouvaient le plus aisément pénétrer par le tirol & par l'état de venise; car venise quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maison d'aûtriche, que pour celle de france. Obligée d'ailleurs par des traités de donner passage

passage aux troupes allemandes, elle accomplissait ces traités sans peine.

L'empereur, pour attaquer Louis XIV du côté de l'allemagne, attendait que le corps germanique se fut ébranlé en sa faveur. Il avait des intelligences & un parti en espagne: mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, si l'un des fils de l'empereur ne se présentait pour les recueillir; & ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flotes d'angleterre & de hollande. Le roi Guillaume hâtait les préparatifs. Son esprit, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuait tout, moins pour servir la maison d'aûtriche, que pour abaisser Louis XIV.

Il devait au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce dessein. Une chûte de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis; 19 mars 1702.
une petite fiévre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des prêtres anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnaient les affaires de l'europe.

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup

coup de batailles. Toûjours mesuré dans sa conduite & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appellait, comme on sait, le stathouder des anglais, & le roi des hollandais. Il savait toutes les langues de l'europe, & n'en parlait aucune avec agrément, aiant beaucoup plus de réfléxion dans l'esprit que d'imagination. Il affectait de fuir les éloges & les flatteries, peut-être parce que Louis XIV semblait trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre, que celle du monarque français. Ceux qui estiment plus l'avantage d'avoir acquis un roiaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné despotiquement la hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'europe, d'avoir eû les ressources d'un général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs ; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plustôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zéle pour le bien public, de

la

la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frapés de cette hauteur, avec laquelle des ministres & des généraux ont ajouté des provinces à la france, sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vû un seul état résistèr à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de france, qui fait donner l'espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-pére; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

A Guillaume trois succéda la princesse Anne fille du roi Jacques & de la fille d'Hide avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'angleterre. Elle était mariée au prince de danemark, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la nation. Un roi fait ailleurs entrèr aveuglément ses peuples dans toutes ses vuës; mais à londres un roi doit entrer dans celles de son peuple.

Ces dispositions de l'angleterre & de la hollande, pour mettre, s'il se pouvait, sur le trône d'espagne l'archiduc Charles fils de l'empereur, ou du moins pour résistèr aux bour-

bons, méritent peut-être l'attention de tous les siécles. La hollande devait, pour sa part, entretenir cent-deux-mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que le vaste monarchie espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands, presque toute subjugée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'espagne, de naples, de la flandre, du pérou & du méxique. L'angleterre promettait quarante-mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'angleterre au contraire donna cinquante-mille hommes, dans la seconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontiéres de france, en espagne, en italie, en irlande, en amérique, & sur ses flotes, deux-cent vingt-mille soldats & matelots combattans; dépense presqu'incroiable, pour qui considérera que l'angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la france, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoié; mais dépense vraisemblable, aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les anglais ont porté toûjours le plus grand far-

deau de cette alliance. Les hollandais ont insensiblement diminué le leur : car après tout, la république des états-généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce : & l'angleterre est un païs fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix-mille hommes, sans compter les secours de l'empire & des alliés qu'il espérait détacher de la maison de bourbon ; & cependant le petit-fils de Louis XIV régnait déja paisiblement dans madrid ; & Louis, au commencement du siécle, était au comble de sa puissance & de sa gloire. Mais ceux, qui pénétraient dans les ressorts des cours de l'europe & surtout dans celle de france, commençaient à craindre quelques revers. L'espagne, affaiblie sous les derniers rois du sang de Charles-quint, l'était encor davantage dans les premiers jours du régne d'un bourbon. La maison d'aûtriche avait des partisans dans plus d'une province de cette monarchie. La catalogne semblait prête à secoüer le nouveau joug, & à se donner à l'archiduc Charles. Il était impossible, que le portugal ne se rangeât, tôt ou tard, du côté de la maison d'aûtriche. Son intérêt visible était de nourir chez les espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile, dont lisbonne

ne ne pouvait que profiter. Le duc de savoie, à peine beau-pére du nouveau roi d'espagne, & lié aux bourbons par le sang & par les traités, paraissait déja mécontent de ses gendres. Cinquante-mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux cent-mille francs, ne paraissaient pas un avantage assez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le monferrat mantouan & une partie du milanais. Les hauteurs, qu'il essuiait des généraux français & du ministére de versailles, lui faisaient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses états de tous côtés. Il avait déja quitté brusquement le parti de l'empire, pour la france. Il était vraisemblable, qu'étant si peu ménagé par la france, il s'en détacherait à la premiére occasion.

Quant à la cour de Louis XIV & à son roiaume, les esprits fins y appercevaient déja un changement, que les grossiers ne voient que quand la décadence est arrivée. Le roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes ; il voiait les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & fascinés par une longue prospérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'a-

vait

vait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit, nécessaires pour soûtenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le ministére des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à sa créature Chamillard, plus honnête homme que ministre, & qui avait plû au roi par la modestie de sa conduite, lors qu'il était chargé de saint-cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de supporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avaient à peine soûtenus. Le roi, comptant sur sa propre expérience, croiait pouvoir dirigèr heureusement ses ministres. Il avait dit, après la mort de Louvois, au roi Jacques: *j'ai perdu un bon ministre; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit Barbésieux, pour succédèr à Louvois dans le ministére de la guerre; *j'ai formé votre pére*, lui dit-il, *je vous formerai de même.* Il en dit a peu-prés autant à Chamillard. Un roi, qui avait travaillé si long-tems & si heureusement, semblait avoir droit de parlèr ainsi.

A l'égard des généraux qu'il emploiait, ils étaient souvent génés par des ordres précis, comme des ambassadeurs, qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. Il dirigeait avec Chamillard, dans le cabinet de

madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courrier, qui trouvait à son retour, ou l'occasion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les récompenses militaires furent prodiguées sous le ministére de Chamillard. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presque au sortir de l'enfance; tandis que chez les ennemis, un régiment était le prix de vingt-ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible, dans plus d'une occasion, où un colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chevaliers de saint-Louis, récompense inventée par le roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, se vendirent dès le commencement du ministére de Chamillard. On les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigidement soûtenuë par Louvois, tomba dans un relâchement funeste: ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les regimens. La facilité de s'entendre avec les commissaires, & l'inattention du ministre produisaient ce désordre.

De-là

De-là naiſſait un inconvénient qui devait, toutes choſes égales d'ailleurs, faire perdre néceſſairement des batailles. Car, pour avoir un front auſſi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'oppoſer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magazins ne furent plus ni aſſez grands, ni aſſez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une aſſez bonne trempe. Ceux donc, qui voiaient ces défauts du gouvernement, & qui ſavaient à quels généraux la france aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la france de plus grandes proſpérités que jamais.



CHAPITRE DIXSEPTIE'ME.

Guerre de 1701: conduite du prince Eugéne, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marlborow, du maréchal de Villars, jusqu'en 1703.

Le premier général, qui balança la supériorité de la france, fut un français; car on doit appeller de ce nom le prince Eugéne, quoiqu'il fût petit-fils de Charles-Emanuel duc de savoie. Son pére, le comte de soissons, établi en france; lieutenant-général des armées & gouverneur de champagne, avait épousé Olimpe Mancini, l'une des niéces du cardinal Mazarin. De ce mariage,
oct. d'ailleurs malheureux, naquit à paris ce prin-
1663. ce si dangereux depuis à Louis XIV, & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On le nomma d'abord en france le chevalier de Carignan. Il prit ensuite le petit collet. On l'appellait l'abbé de savoie. On prétend qu'il demanda un régiment au roi, & qu'il fut refusé parce qu'il était trop lié avec les princes de Conti alors en disgrace. Ne pouvant réussir auprès de Louis XIV. il alla servir l'empereur contre

tre les turcs en hongrie en 1684, avec les princes de Conti, qui y avaient déja fait une campagne glorieuse. Le roi fit ordonnèr aux princes de Conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voiage, de revenir. L'abbé de savoie fut le seul qui n'obéit point. Il continua sa route, déclarant qu'il rénonçait à la france. Le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans: *ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte?* & les courtisans assurérent, que l'abbé de savoie serait toûjours un esprit dérangé un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop méprisé à la cour de france, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix; un esprit plein de justesse & de hauteur, aiant le courage nécessaire, & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il à ébranlé la grandeur de Louis XIV & la puissance ottomane, il a gouverné l'empire: & dans le cours de ses victoires & de son ministére, il a méprisé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les lettres & les à protégées autant qu'on le pouvait à la cour de vienne. Agé

alors de trente-sépt ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les turcs, & des fautes commises par les impériaux dans les derniéres guerres, où il avait servi contre la france. Il descendit en italie par le trentin sur les terres de venise avec trente mille hommes, & la liberté entiére de s'en servir comme il le voudrait. La cour défendit d'abord au maréchal de Catinat de s'opposèr au passage du prince Eugéne; soit pour ne point commettre le premièr acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main; soit pour ménager les vénitiens, qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée allemande. Cette faute de la cour en fit commettre d'autres à Catinat. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs, combien il est difficile dans ce païs, tout coupé de riviéres & de ruisseaux, d'empéchèr un ennemi habile de les passer. Le prince Eugéne joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité promte d'éxécution. La nature du terrain aux bords de l'adigé faisait encor, que l'armée ennemie était plus ramassée, & la française plus étenduë. Catinat voulait allèr à l'ennemi; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, &

for-

formérent des cabales contre lui. Il eut la faibleſſe de ne ſe pas faire obéir. La modération de ſon eſprit lui fit faire cette grande faute. Eugéne força d'abord le poſte de carpi, auprès du canal blanc, défendu par saint-fremont, qui ne ſuivit pas en tout les ordres du général, & qui ſe fit battre. Après ce ſuccès, l'armée allemande fut maîtreſſe du païs entre l'adige & l'adda; elle pénétra dans le breſſan, & Catinat recula juſques derriére l'oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraiſſait ſage; & il faut encor ajoûter, que le défaut des munitions promiſes par le miniſtre, la rendait néceſſaire. Les courtiſans, & ſurtout ceux qui eſpéraient de commander à la place de Catinat, firent regarder ſa conduite comme l'opprobre du nom français. Le maréchal de Villeroi perſuada, qu'il réparerait l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en italie. Le maréchal de Catinat, malgré les victoires de ſtafarde & de la marſaille, fut obligé de ſervir ſous lui.

Le maréchal duc de Villeroi, fils du gouverneur du roi, élevé avec lui, avait eû toûjours ſa faveur: il avait été de toutes ſes campagnes & de tous ſes plaiſirs: c'était un hom-

me d'une figure agréable & imposante, très brave, très honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. Mais ses ennemis disaient, qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaisir de commander, que des desseins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ses opinions, qui ne déférait aux avis de personne.

Il vint en italie donner des ordres au maréchal de Catinat, & des dégoûts au duc de savoie. Il faisait sentir, qu'il pensait en effet qu'un favori de Louis XIV, à la tête d'une puissante armée, était fort au dessus d'un prince: il ne l'appellait que mons de savoie: il le traitait comme un général à la solde de france, & non comme un souverain, maître des barriéres que la nature a mises entre la france & l'italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée, qu'elle était nécessaire. La cour pensa, que la crainte serait le seul nœud qui le retiendrait; & qu'une armée française, dont environ six à sept-mille soldats piémontais étaient sans cesse environnés, répondrait de sa fidélité. Le maréchal de Villeroi agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. Le duc de savoie avait le vain titre de généralissime;

mais

mais le maréchal de Villeroi l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince Eugéne au poste de chiari près de l'oglio. Les officiers généraux jugeaient, qu'il était contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on le manquait, on perdait la réputation de la campagne. Villeroi dit au duc de savoie qu'il fallait marcher, & envoia un aide de camp ordonner de sa part au maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois, & se tournant vers les officiers qu'il commandait: *allons donc*, dit-il, *messieurs*, *il faut obéir*. On marcha aux retranchemens. Le duc de savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la france. Catinat chercha à se faire tuer. Il fut blessé; mais tout blessé qu'il était, voiant les troupes du roi rebutées, & le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite; après quoi il quitta l'armée, & vint à versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

11 sept. 1701.

Le prince Eugéne conserva toûjours sa supériorité sur le maréchal de Villeroi. Enfin

au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec sécurité dans crémone, ville assez forte & munie d'une très grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se léve en hâte, monte à cheval; la premiére chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le maréchal aussitôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le prince Eugéne était déja dans crémone. Un prêtre, nommé Bozzoli, prévôt de sainte-marie la neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égoût. Quatre-cent soldats, entrés par cet égoût dans la maison du prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes; les deux portes ouvertes, le prince Eugéne entre avec quatre-mille hommes. Tout cela s'était fait, avant que le gouverneur, qui était espagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de Villeroi fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avaient préparé l'entreprise. Le gouverneur espagnol se montre d'abord dans les ruës avec quelques soldats; il est tué d'un coup de fusil: tous les officiers généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du comte de Revel lieutenant-général & du mar-

1 fevr. 1702.

marquis de Prâlin. Le hazard confondit la prudence du prince Eugéne.

Le chevalier d'Entragues devait faire ce jour là dans la ville une revuë du régiment des vaisseaux, dont il était colonel ; & déja les soldats s'assemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le tems que le prince Eugéne entrait par l'autre. D'Entragues commence à courir par les ruës avec ses soldats. Il résiste aux allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au reste de la garnison d'accourir. Les officiers, les soldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres presque nuds, sans commandant, sans ordre, remplissent les ruës, les places publiques. On combat en confusion ; on se retranche de ruë en ruë, de place en place. Deux régimens irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des impériaux. Jamais ville n'avait été surprise avec plus de sagesse, ni défenduë avec tant de valeur. La garnison était d'environ cinq-mille hommes. Le prince Eugéne n'en avait pas encor introduit plus de quatre-mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du pô ; les mesures étaient bien prises. Un autre hazard les dérangea toutes. Ce pont du pô, mal gardé par environ cent soldats français, devait

devait d'abord être saisi par les cuirassiers allemans, qui dans l'instant que le prince Eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du midi voisine de l'égoût, ils sortissent sur le champ de crémone du côté du nord par la porte du pô, & qu'ils courussent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduisait, est tué d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre : les cuirassiers prennent une ruë pour une autre : ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les irlandais se jettent à la porte du pô ; ils combattent & repoussent les cuirassiers : le marquis de Prâlin profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours, que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville est sauvée.

Le prince Eugéne, après avoir combattu tout le jour, toûjours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le maréchal de Villeroi & plusieurs officiers généraux prisonniers, mais aiant manqué Crémone, que son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hazard & la valeur des français & des irlandais lui ôtérent.

Le

Le maréchal de Villeroi, extrémement malheureux en cette occaſion, fut condanné à verſailles par les courtiſans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inſpiraient ſa faveur & ſon caractére, dont l'élevation leur paraiſſait aprocher de la vanité. Le roi, qui le plaignait ſans le condanner, irrité qu'on blâmât ſi hautement ſon choix, s'échappa à dire : *on ſe déchaîne contre lui ; parce qu'il eſt mon favori* : terme, dont il ne ſe ſervit pour perſonne, que cette ſeule fois en ſa vie. Le duc de Vendôme fut auſſitôt nommé pour aller commandèr en italie.

Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri quatre, était intrépide comme lui, doux, bienfaiſant, ſans faſte, ne connaiſſant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fièr qu'avec des princes : il ſe rendait l'égal de tout le reſte. C'était le ſeul général, ſous lequel le devoir du ſervice, & cet inſtinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menaſſent point les ſoldats au combat : ils combattaient pour le duc de Vendôme : ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de ſon génie l'engageait quelquefois. Il ne paſſait pas pour méditer ſes deſſeins, avec la même profondeur que le prince Eugéne, & pour entendre

tendre comme lui l'art de faire ſubſiſter les armées. Il négligeait trop les détails ; il laiſſait périr la diſcipline militaire ; la table & le ſommeil lui dérobaient trop de tems, auſſi bien qu'à ſon frére. Cette molleſſe le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par une préſence d'eſprit & par des lumiéres que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action, il les cherchait toûjours, moins fait, à ce qu'on diſait, pour une guerre défenſive, & auſſi propre à l'offenſive que le prince Eugéne.

Ce déſordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès ſurprenant dans ſa maiſon, & même ſur ſa perſonne : à force de haïr le faſte, il en vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'éxemple ; & ſon déſintéreſſement la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par ſon dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépenſé en bienfaits. On l'a vu manquer ſouvent du néceſſaire. Son frére le grand prieur, qui commanda ſous lui en italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il pouſſait encor plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne ſortir ſouvent de leur lit qu'à quatre

heures

heures après midi, & deux princes, petits-fils de Henri quatre, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eû honte.

Ce qui est plus surprénant encore, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugéne une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de riviéres, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire: telle fut celle de luzara, pour laquelle les *te deum* furent chantés à vienne 15
& à paris. Vendôme était vainqueur, tou- aout
tes les fois qu'il n'avait pas à faire au prince 1702.
Eugéne en personne; mais dès qu'il le retrouvait en tête, la france n'avait plus aucun avantage.

Au milieu de ces combats, & des siéges 5
de tant de châteaux & de petites villes, des janv.
nouvelles secrettes arrivent à versailles, que 1703.
le duc de savoie, petit-fils d'une sœur de Louis XIII, beau-pére du duc de bourgogne, beau-pére de Philippe V, va quitter les bourbons, & marchande l'appui de l'empereur. On s'indigne & on s'étonne qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ses

gen-

gendres lui avaient refusé, le monférat mantouan, aléxandrie, valence, les païs entre le pô & le tanaro, & plus d'argent que la france ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'angleterre ; car l'empereur en avait à peine pour soudoier ses armées. L'angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous, pour la cause commune. Si le duc de savoie consulta peu les loix des nations & celles de la nature, c'est une question de morale, laquelle se mêle peu de la conduite des souverains. L'événement seul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel ; ce fut en laissant ses troupes à la merci des français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de Vendôme les fit désarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq mille hommes ; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de savoie.

16 août 1703.

A peine la maison de bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend, que le portugal est déclaré contre elle. Pierre, roi de portugal, reconnait l'archiduc Charles pour roi d'espagne. Le conseil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait, en faveur de Pierre second, une monarchie, dans laquel-

le il n'avait pas encor une ville : il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eû d' éxécution, vigo, baionne, alcantara, badajox, une partie de l'eſtramadoure, tous les païs ſitués à l'occident de la riviére d'argent en amérique ; en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourait en eſpagne.

Le roi de portugal, le prince de darmſtadt miniſtre de l'archiduc, l'amirante de caſtille ſon partiſan, implorérent même le ſecours du roi de maroc. Non ſeulement ils firent des traités avec ces barbares, pour avoir des chevaux & du bled ; mais ils demandérent des troupes. L'empereur de maroc, Muley Iſmaël, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fut alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoier ſes troupes, qu'à des conditions dangereuſes pour la chrétienté, & honteuſes pour le roi de portugal : il demandait en ôtage un fils de ce roi, & des villes. Le traité n'eut point lieu. Les chrétiens ſe déchirérent de leurs propres mains, ſans y joindre les mains des barbares. Ce ſecours d'afrique ne valait pas, pour la maiſon d'aûtriche, celui d'angleterre & de hollande.

Churchil, comte & enſuite duc de Marlborow, déclaré général des troupes anglaiſes

& hollandaiſes dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la france, qu'on eût vu depuis pluſieurs ſiécles. Il n'était pas comme ces généraux, ausquels un miniſtre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir ſuivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de ſervir encore. Il gouvernait alors la reine d'angleterre, & par le beſoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que ſa femme avait ſur l'eſprit de cette reine. Il menait le parlement par ſon crédit, & par celui de Godolphin grand tréſorier, dont le fils épouſa ſa fille. Ainſi maître de ſa cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, auſſi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'oſaient eſpérer. Il avait, par deſſus tous les généraux de ſon tems, cette tranquilité de courage au milieu du tumulte, & cette ſérénité d'ame dans le peril, que les anglais appellent *cool head*, *tête froide*. C'eſt peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux anglais ſur les français, dans les plaines de poitiers, de créci & d'azincourt.

Marlborow, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur auſſi agiſ-

agiſſant pendant l'hiver. Il allait à la haie, & dans toutes les cours d'allemagne. Il perſuadait les hollandais de s'épuiſer, pour abaiſſer la france. Il excitait les reſſentimens de l'électeur palatin. Il allait flatter la fierté de l'électeur de brandebourg, lorsque ce prince voulut être roi. Il lui préſentait la ſerviette à table, pour en tirèr un ſecours de ſept à huit-mille ſoldats. Le prince Eugéne, de ſon côté, ne finiſſait une campagne, que pour aller faire lui-même à vienne les préparatifs de l'autre. On ſait ſi les armées en ſont mieux pourvuës, quand le général eſt le miniſtre. Ces deux hommes, tantôt commandant enſemble, tantôt ſéparément, furent toûjours d'intelligence: ils conféraient ſouvent à la haie avec le grand penſionnaire Heinſius, & le greffier Fagel qui gouvernaient les provinces unies avec autant de lumiéres que les Barnevelt & les de With, & avec plus de bonheur. Ils faiſaient toujours de concert mouvoir les reſſorts de la moitié de l'europe, contre la maiſon de bourbon; & le miniſtére de france était alors bien faible, pour réſiſter longtems à ces forces réunies. Le ſecret de leur projet de campagne, fut toûjours gardé entre eux. Ils arrangeaient eux-mêmes leurs

desseins, & ne les confiaient à ceux qui les devaient seconder, qu'au point de l'éxécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & joüant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même les recevait de plusieurs mains subalternes. Son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il sût précisément ce qu'on devait faire.

Dès que Marlborow eut le commandement des armées confédérées en flandre, il fit voir, qu'il avait appris l'art de la guerre sous Turenne. Il avait fait autrefois ses premiéres campagnes, volontaire sous ce général. On ne l'appelait dans l'armée que le bel anglais. Mais le vicomte de Turenne avait jugé, que le bel anglais serait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers subalternes & jusqu'àlors inconnus, dont il démélait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appelons en france l'ordre du tableau. Il savait que, quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'est pas toûjours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain sur les français sans combattre

battre. Le premier mois, le comte d'Atlone général hollandais lui disputa le commandement; & dès le second, il fut obligé de lui déférèr en tout. Le roi de france avait envoié contre lui son petit-fils le duc de Bourgogne, prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de Bouflers, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, après avoir vû prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'anglais, revint à versailles au milieu de la campagne. Boufiers resta seul témoin des succès de Marlborow, qui prit venlo, ruremonde, liége, avançant toûjours, & ne perdant pas un moment la supériorité.

1702.

sept. & oct. 1702.

Marlborow, de retour à londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie & dans une république; créé duc par la reine, &, ce qui est plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme, qui semblait devoir rassûrer la fortune de la france: c'était le marechal duc de Villars, alors simple lieutenant-général, & que nous avons vu depuis généralissime des armées de

france, d'espagne & de sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans : homme plein d'audace & de confiance : il avait été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au delà de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, &, ce qui était plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur. Mais enfin on s'était apperçu, qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des français. On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laissé languir longtems.

Il n'y a guéres eû d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de france, duc & pair, gouverneur de provence. Mais aussi il a sauvé l'état : & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtisans, ont eû à-peu-près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu'à ses richesses, acquises par des contributions dans le païs ennemi, prix légitime & médiocre de sa valeur & de sa conduite ; pendant que ceux, qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédées avec l'approbation universelle. Il n'a guéres commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de

de quatre-vingt ans. Il fallait qu'il survécût à toute la cour, pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache, quelle a été la raison de cette injustice dans les hommes: c'est que le maréchal de Villars n'avait point d'art. Il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir en parlant de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée: *sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'orleans, régent du roiaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appelé systéme: *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déja assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux, qui commandaient des détachemens dans l'alsace. Le prince de bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre landau, défenduë par Mélac pendant quatre mois. Ce

prince faiſait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du briſgau, qui touchent à la forêt noire; & cette forêt immenſe ſéparait les troupes bavaroiſes des françaiſes. Catinat commandait dans ſtrasbourg. Sa circonſpection l'empécha d'entreprendre d'allèr attaquer le prince de bade, avec tant de déſavantage. L'armée de france eût été perduë ſans reſſource, & l'alſace eût été ouverte par un mauvais ſuccès. Villars, qui avait réſolu d'être maréchal de france ou de périr, hazarda ce que Catinat n'oſait faire. Il en obtint permiſſion de la cour. Il marcha aux impériaux avec une armée inférieure vers friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

La cavalerie ſe battait dans la plaine: l'in-
14 oct. 1702. fanterie françaiſe gravit au haut de la montagne, & attaqua l'infanterie allemande retranchée dans des bois. J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de ſon infanterie, une voix cria: *nous ſommes coupés*. A ce mot, tous ſes régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie: *allons, mes amis, la victoire eſt à nous; vive le roi*. Les ſoldats répondirent *vive le roi*,

roi, en tremblant, & recommencent à fuir encor. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les français étaient battus : tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de bade, après avoir perdu trois-mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieuës à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de friedlingen capitulait, manda cependant à vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chantèr un *te deum*, plus honteux pour lui que la bataille perduë.

Les français, remis de leur terreur panique, proclamérent Villars maréchal de france sur le champ de bataille ; & le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le maréchal de Villars joind enfin l'électeur de baviére avec ses troupes victorieuses : il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrain, & maître de la ville imperiale de ratisbone, où l'empire assemblé venait de conjurer sa perte. avril. 1703.

Villars était plus fait pour bien servir l'état en ne suivant que son génie, que pour agir

de concert avec un prince. Il mena, ou plustôt il entraîna l'électeur au de-là du danube; & quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voiant que le moindre échec laisserait ses états à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt-mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de bade, auprès de donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince: *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout à l'heure.* L'électeur temporisait: il répondait qu'il en devait conférèr avec ses généraux & ses ministres. *C'est moi, qui suis votre ministre & votre général*, lui répliquait Villars. *Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le prince, occupé du danger de ses états, reculait encore; il se fâchait contre le général. *Eh-bien*, lui dit Villars, *si votre altesse électorale ne veut pas saisir l'occasion avec ses bavarois, je vais combattre avec les français*; & aussitôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné, * & ne voiant

* Tout ceci doit se trouver dans les mémoires du maréchal de Villars manuscrits; j'y ai lû ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires est absolument de lui; les deux autres sont d'une main étrangére & un peu différente.

voiant dans ce français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'hochſtet auprès de donavert.

Après la première charge, on vit encor un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la françaiſe, ſaiſies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de Villars ſe vit presque ſeul, quelques minutes, ſur le champ de bataille: il rallia les troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. On tua trois-mille impériaux: on en prit quatre mille: ils perdirent leur canon & leur bagage. L'électeur ſe rendit maître d'ausbourg. Le chemin de vienne était ouvert. Il fut agité dans le conſeil de l'empereur, s'il ſortirait de ſa capitale. 20 ſept. 1703.

La terreur de l'empereur était excuſable: il était alors battu partout. Le duc de Bourgogne, aiant ſous lui les maréchaux de Tallard & de Vauban, venait de prendre le vieux briſac. Tallard venait non ſeulement de reprendre landau; mais il avait encor défait auprès de ſpire, le prince de heſſe, depuis roi de ſuéde, qui voulait ſecourir la ville. Si l'on en croit le marquis de Feuquiéres, (cet officier & ce juge ſi inſtruit dans l'art militaire, mais ſi ſévére dans ſes jugemens) le maréchal 6 ſept. 14 nov. 1703.

réchal de Tallard ne gagna cette bataille, que par une faute & par une méprise. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au roi; *sire, votre armée a pris plus d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

Cette action fut celle de toute la guerre où la bayonnette fit le plus de carnage. Les français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme. Elle est devenue depuis plus menaçante que meurtriére. Le feu soutenu & roulant a prévalu. Les allemans & les anglais s'accoutumérent à tirer par divisions avec plus d'ordre & de promtitude que les français. Les prussiens furent les prémiers qui chargérent leurs fusils avec des baguettes de fer. Le second roi de prusse les disciplina de sorte qu'ils pouvaient tirer six coups par minute très aisément. Trois rangs tirant à la fois & avançant ensuite rapidement décident aujourd'hui du sort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle n'attendent pas l'attaque des bayonnettes, & la cavallerie achéve de les rompre. Ainsi la bayonnette effraye plus qu'elle ne tuë & l'épée est devenue absolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adresse, le courage

rage d'un combattant ne lui servent plus de rien. Les bataillons sont devenus de grandes machines dont la mieux montée derange nécessairément celle qui lui est opposée. C'est précisément par cette raison que le prince Eugéne a gagné contre les turcs les célébres batailles de temiswar & de belgrade, où les turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre supérieur s'il y avait eu ce qu'on appele une mélée. Ainsi l'art de se détruire est non seulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant la fortune de la france se soutenant d'abord si heureusement du côté de l'allemagne, on présumait que le maréchal de Villars la pousserait encor plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertait la lenteur allemande. Mais ce même caractére, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de baviére. Le roi voulait, qu'un général ne fût fièr qu'avec l'ennemi; & l'électeur de baviére fut assez malheureux, pour demandèr un autre maréchal de france.

Villars nécessaire en allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait acca-

accabler l'empereur, fut envoié alors dans les cévennes, faire la paix avec des païsans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. Louis XIV avait en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des cévennes.



CHA-

CHAPITRE DIXHUITIE'ME.

Perte de la bataille de blenheim ou d'hochstet, & ses suites.

Le duc de Marlborow était revenu vers les païs-bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris bonn, résidence de l'électeur de cologne. De-là il avait repris la ville d'hui, limbourg; & s'était rendu maître de tout le bas-rhin. Le maréchal de Villeroi, au sortir de sa prison, commandait en flandre, & n'était pas plus heureux contre Marlborow, qu'il l'avait été contre le prince Eugéne. Envain le maréchal de Bouflers venait de remportèr avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'eckeren, contre Obdam général hollandais. Un succes qui n'a point de suite, n'est rien.

Cependant, si le général anglais ne marchait pas au secours de l'empereur, la maison d'aûtriche semblait perduë. L'électeur de baviére était maître de passau. Trente-mille français, sous les ordres du maréchal de Marsin qui avait succédé à Villars, inondaient le païs au de-là du danube. Des par-

tis

tis couraient dans l'aûtriche. Vienne était menacé d'un côté, par les français & les bavarois; de l'autre, par le prince Ragotski, à la tête des hongrois combattant pour leur liberté, & secourus de l'argent de la france & de celui des turcs. Alors le prince Eugéne accourt d'italie: il vient prendre le commandement des armées d'allemagne: il voit à heilbron le duc de Marlborow. Ce général anglais, que rien ne génait dans sa conduite, & que sa reine & les hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'empire. Il prend d'abord avec lui dix-mille anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche: il arrive vers le danube auprès de donavert vis-à-vis les lignes de l'électeur de baviére, dans lesquelles environ huit-mille français & autant de bavarois retranchés, gardaient les païs conquis par eux. Après deux heures de combat, Marlboroow perce à la tête de trois bataillons anglais, renverse les bavarois & les français. On dit qu'il tua six-mille hommes, & qu'il en perdit presque autant.
2 juil. 1704. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. Il prend donavert: il passe le danube: il met la baviére à contribution.

Le

Le maréchal de Villeroi, qui l'avait voulu suivre dans ses premiéres marches, l'avait tout d'un coup perdu de vuë, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de donavert.

Le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour s'opposèr à Marlborow par un autre chemin, & se joind à l'électeur, dans le même tems, le prince Eugéne arrive, & se joind à Marlborow.

Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même donavert, & à-peu-près dans les mêmes campagnes, où le maréchal de Villars avait remporté une victoire un an auparavant. Il était alors dans les cévennes. Je sai, qu'aiant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la disposition des deux armées, & la maniére dont le maréchal de Tallard voulait combattre, il écrivit au président de maisons son beaufrére, que, si le maréchal de Tallard donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de france, en comptant les bavarois, était de 82 bataillons & de 160 escadrons; ce qui faisait à-peu-près soixante mille combattans, parce que les corps n'é-

taient pas complets. 64 bataillons & 152 efcadrons compofaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux-mille hommes; car on fait toûjours les armées plus nombreufes qu'elles ne le font. Cette journée, fi fanglante & fi décifive, mérite une attention particuliére. On a reproché bien des fautes aux généraux français; la prémiére était, de s'être mis dans la néceffité de recevoir la bataille, au lieu de laiffer l'armée ennemie fe confumer faute de fourrage, & de donnèr au maréchal de Villeroi le tems de tomber fur les païs-bas dégarnis, ou de s'avancèr en allemagne. Mais il faut confidérer, pour réponfe à ce reproche, que l'armée françaife, étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait efpérer de la défaire, & que la victoire eût détrôné l'empereur. Le marquis de Feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'électeur, Marfin & Tallard, avant & après la bataille. Une des plus confidérables était, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir féparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu fouvent de la bouche du maréchal de Villars, que cette difpofition était inexcufable.

Le maréchal de Tallard était à l'aîle droite; l'électeur avec Marfin à la gauche. Le maréchal

réchal de Tallard avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité française, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. C'était lui, qui avait fait les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avait fait un très grand honneur, malgré les critiques de Feuquiéres; car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toûjours tort, quelque sage conduite qu'il ait euë.

Mais Tallard avait un malheur bien dangereux pour un général: sa vuë était si faible, qu'il ne distinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux, qui l'ont bien connu, m'ont dit encor que son courage ardent, tout contraire à celui de Marlborow, s'enflâmant dans la chaleur de l'action, ne laissait pas à son esprit une liberté assez entiére. Ce défaut lui venait d'un sang sec & allumé. On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de Marsin n'avait jusques-là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avait, disait-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de baviére, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, aiant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure: Malborow & ses anglais, aiant passé un ruisseau, chargeaient déja la cavalerie de Tallard. Ce général, un peu avant ce tems-là, venait de passer à la gauche, pour voir comment elle était disposée. C'était déja un assez grand désavantage, que l'armée de Tallard combattît, sans que son général fût à sa tête. L'armée de l'électeur & de Marsin n'était point encor attaquée par le prince Eugéne. Marlborow entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugéne eût pu arriver vers l'électeur à notre gauche.

Sitôt que le maréchal de Tallard apprend que Marlborow attaque son aîle, il y court: il trouve une action furieuse engagée; la cavalerie française trois fois ralliée, & trois fois poussée. Il va vers le village de blenheim, où il avait posté vingt-sept bataillons & douze escadrons. C'était une petite armée séparée: elle faisait un feu continuel sur celle de Marlborow. De ce village, où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où Marlborow, avec de la cavalerie & des bataillons

taillons entre les escadrons, poussait la cavalerie française.

Monsieur de Feuquiéres se trompe assurément, quand il dit que le maréchal de Tallard n'y était pas, & qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aîle de Marsin à la sienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était présent. Il y fut blessé: son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute en sa présence. Marlborow vainqueur perce d'un côté entre les deux armées françaises; de l'autre, ses officiers généraux percent aussi entre ce village de blenheim & l'armée de Tallard, séparée encor de la petite armée qui est dans blenheim.

Le maréchal de Tallard, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons. La faiblesse de sa vuë lui fait prendre un escadron ennemi pour un français. Il est fait prisonnier par les troupes de hesse, qui étaient à la solde de l'angleterre. Au moment que le général était pris, le prince Eugéne, trois fois repoussé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déja totale & la fuite précipitée, dans le corps d'armée du maréchal de Tallard. La consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & soldats se jettaient dans

le danube, sans savoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite; aucun ne pensait ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de france, enfermés si malheureusement dans blenheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de Marsin fit alors la retraite. Le comte du Bourg, depuis maréchal de france, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'hochstet; mais ni lui, ni Marsin, ni personne, ne songea à cette armée, qui restait encor dans blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze-mille hommes effectifs; c'étaient les plus anciens corps. Il y a vingt éxemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes, ou qui on fait des retraites glorieuses; mais l'endroit, où on se trouve posté, décide de tout. Ils ne pouvaient sortir des ruës étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant un armée victorieuse qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie, & par les canons même de l'armée vaincuë, qui étaient déja au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devait les commander, le marquis de Clérambaut fils du maréchal de Clé-

ram-

rambaût, courut demander les ordres au maréchal de Tallard: il apprend qu'il eſt pris: il ne voit que des fuiards: il fuit avec eux, & va ſe noier dans le danube.

Siviéres, brigadier qui était poſté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux officiers d'artois & de provence, de marchèr avec lui: pluſieurs officiers, même des autres régimens, y accourent, ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait une ſortie d'une place aſſiégée; mais après la ſortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs officiers, nommé des-Nonvilles, revint à cheval un moment après dans le village, avec mylord Orknay d'Hamilton. *Eſt-ce un anglais priſonnier que vous nous amenez?* lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, meſſieurs, je ſuis priſonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre priſonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent: navarre déchira & enterra ſes drapeaux. Mais enfin il fallut plier ſous la néceſſité; & cette armée ſe rendit ſans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans ſa ſituation génée. L'europe fut étonnée, que les meilleures troupes françaiſes eûſſent ſubi en

corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté : mais quelques années après, quatorze-mille suédois, se rendant à discrétion aux moscovites en rase campagne, ont justifié les français.

Telle fut la célébre bataille, qui en france a le nom d'*hochstet*, en allemagne & en angleterre de *blenheim*. Les vainqueurs y eûrent près de cinq-mille morts, & près de huit-mille blessés, & le plus grand nombre du côté du prince Eugéne. L'armée française y fut presque entiérement détruite. De soixante mille hommes, si longtems victorieux, on n'en rassembla pas plus de vingt-mille effectifs.

Environ douze-mille morts, quatorze-mille prisonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze-cent officiers de marque au pouvoir du vainqueur, signalérent cette journée. Les fuiards se dispersérent ; près de cent lieuës de païs furent perduës en moins d'un mois. La baviére entiére, passée sous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement aûtrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'électeur, se réfugiant à bruxelles, rencontra sur le chemin son frére l'électeur

teur de cologne, chassé comme lui de ses états: ils s'embrassérent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la cour de versailles, accoutumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arriére-petit-fils de Louis XIV. personne n'osait apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut que madame de Maintenon se chargeât de lui dire, qu'il n'était plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'empereur fit ériger dans les plaines de blenheim, un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante pour le roi de france; mais ce monument n'éxista jamais. Il n'y a eû que l'angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du duc de Marlborow. La reine & le parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre, un palais immense, qui porte le nom de *blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remercimens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'angleterre furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célébre adisson, monument plus durable que le palais de blenheim, est compté, par cette nation guerriére & savante, parmi les récompenses les

plus honorables du duc de Marlborow. L'empereur le fit prince de l'empire, en lui donnant la principauté de mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu ſous ce titre, le nom de Marlborow étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de france diſperſée laiſſe aux alliés une carriére ouverte du danube au rhin. Ils paſſent le rhin: ils entrent en alſace. Le prince Louis de bade, général célébre pour les campemeus & pour les marches, invéſtit landau. Le roi des romains Joſeph, fils aîné
19 & de l'empereur Léopold, vient à ce ſiége. On
23 nov. prend landau: on prend trarbach.

Cent lieuës de païs perduës n'empéchaient pas, que les frontiéres de la france ne fuſſent encor reculées. Louis XIV ſoûtenait ſon petit-fils en eſpagne, & était victorieux en italie. Il fallait de grands efforts en allemagne, pour réſiſtèr à Marlborow victorieux; & l'on les fit. On raſſembla les débris de l'armée: on épuiſa les garniſons: on fit marcher des milices. Le miniſtére emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée; & on rappella, du fond des cévennes, le maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & ſe trouva près de tréves avec des forces inférieures, vis-àvis le géné-

général anglais. Tous deux voulaient donnèr une nouvelle bataille. Mais le prince de bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux anglais, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marlborow. mai C'était beaucoup alors. Le duc de Marlbo- 1705. row, qui estimait assez le maréchal de Villars pour en être estimé, lui écrivit en décampant: „rendez moi la justice de croire, „que ma retraite est la faute du prince de „bade; & que je vous estime encor plus, que „je ne suis fâché contre lui.„

Les français avaient donc encor des barriéres en allemagne. La flandre, où commandait le maréchal de Villeroi délivrée de sa prison, n'était pas entamée. En espagne, le roi Philippe cinq & l'archiduc Charles attendaient tous deux la couronne; le premier de la puissance de son grand-pére, & de la bonne volonté de la pluspart des espagnols; le second, du secours des anglais, & des partisans qu'il avait en catalogne & en arragon. Cet archiduc, depuis empereur & alors second fils de l'empereur Léopold, n'aiant rien que ce titre, alla presque sans suite à londres implorer l'appui de la reine Anne.

Alors parut toute la puissance anglaise. Cette nation, si étrangére dans cette querelle, fournit au prince aûtrichien deux-cent

cent vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux hollandais, neuf-mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un roiaume. Mais cette supériorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empéchait pas que l'empereur, dans sa lettre à la reine Anne, présentée par l'archiduc, ne refusât à cette souveraine sa bienfaictrice le titre de majesté: on ne la traitait que de sérénité, selon le stile de la cour de vienne, que l'usage seul pouvait justifier & que la raison a fait changer depuis quand la fierté a plié sous la nécessité.



CHA-

CHAPITRE DIXNEUVIE'ME.

Pertes en espagne: perte des batailles de ramillies & de turin, & leurs suites.

Un des premiers exploits de ces troupes anglaises, fut de prendre gibraltar, qui passait avec raison pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre: l'entrée de la mèr est inaccessible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole: les bourgeois seuls de cette ville la défendraient contre mille vaisseaux & cent-mille hommes. Mais cette force même fut la cause de la prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison; c'en était assez: mais ils négligeaient un service qu'ils croïaient inutile. Le prince de hesse avait debarqué avec dix huit-cent soldats dans l'isthme qui est au nord derrière la ville: mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flote tira envain quinze-mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjou-

réjouiſſances, s'approchérent dans des barques ſous le mole, dont l'artillerie devait les foudroier; elle ne joua point. ils montent
4 août 1704. ſur le mole; ils s'en rendent maîtres: les troupes y accourent; il falut que cette ville imprenable ſe rendît. Elle eſt encor aux anglais dans le tems que j'écris. L'eſpagne, redevenuë une puiſſance ſous le gouvernement de la princeſſe de parme, ſeconde femme de Philippe cinq & victorieuſe depuis en afrique & en italie, voit encor, avec une douleur impuiſſante, gibraltar aux mains d'une nation ſeptentrionale, dont les vaiſſeaux fréquentaient à peine, il y a deux ſiécles, la mèr méditerranée.

Immédiatement après la priſe de gibraltar, les anglais, maîtres de cette mèr, donnérent, à la vuë de malaga, une bataille na-
26 août 1704. vale au comte de Toulouſe amiral de france: bataille indéciſe à la vérité; mais derniére époque de la puiſſance maritime de Louis XIV. Son fils naturel, le comte de Toulouſe, amiral du roiaume, y commandait cinquante vaiſſeaux de ligne & vingt-quatre galéres. Il ſe retira avec gloire, & ſans perte. Mais depuis, le roi aiant envoié treize vaiſſeaux pour attaquer gibraltar tandis que le maré-
mars 1705. chal de Teſſé l'aſſiégeait par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flote,

flote. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête : une autre prise par les anglais à l'abordage, après une resistance admirable ; une autre brûlée sur les côtes d'espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes françaises, ni dans l'océan, ni dans la méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont Louis XIV l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eû sous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes anglais, qui avaient pris pour eux gibraltar, conquirent en six semaines, le roïaume de valence & de catalogne pour l'archiduc Charles. Ils prirent barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégéans.

Les anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes, qu'ait jamais portés ce païs si fertile en esprits fièrs, courageux & bizarres. C'était le comte de Péterborough, homme qui ressemblait en tout à ces héros, dont l'imagination des espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans, il était parti de londres pour aller faire la guerre aux mores en afrique. Il avait, à vingt-ans, commencé la révolution d'angleterre, & s'était rendu le premier en hollande auprès du prince d'orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voiage, il s'était

s'était embarqué pour l'amérique; & de-là *il* était allé à la haie sur un vaisseau hollandais. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il faisait alors la guerre en espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'archiduc & toute sa maison. C'était lui, qui assiégeait barcelone avec le prince de darmstadt. * Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort mont-joui & la ville. Ces retranchemens, où le prince de darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe créve dans le fort sur le magazin des poudres, & le fait sauter: le fort est pris : la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encor signés, quand on entend tout à coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à Péterborough: *nous capitulons avec bonne foi, et voilà vos anglais, qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent; ils pillent, et ils violent.* "Vous vous mé-„prenez, répondit mylord Péterborough; „il faut que ce soit des troupes du prince de „darmstadt. Il n'y a qu'un moien de sauver „votre ville, c'est de me laisser entrer sur le champ

* L'histoire de Réboulet appele ce prince chef des factieux, comme s'il eût été un espagnol révolté contre Philippe V.

„ champ avec mes anglais : j'appaiserai tout,
„ & je reviendrai à la porte achever la capi-
„ tulation. “ Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger présent, persuada le gouverneur : on le laissa entrer. Il court avec ses officiers : il trouve des allemans & des catalans, qui saccageaient les maisons des principaux citoiens ; il les chasse ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la duchesse de popoli entre les mains des soldats, prête à être déshonorée ; il la rend à son mari. Enfin, aiant tout appaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation. Les espagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans des anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoiables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de barcelone se joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe v, qui avait pour lui la plus grande partie d'espagne, n'avait ni généraux, ni ingénieurs, ni presque de soldats. La france fournissait tout. Le comte de Toulouse revient bloquer le port, avec vingt cinq vaisseaux qui restaient à la france. Le maréchal de Tessé forme le siége, avec trente & un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flote anglaise arrive : la fran-

çaise se retire; le maréchal de Tessé léve le
12 siége avec précipitation. Il laisse dans son
mai camp des provisions immenses: il fuit & a-
1706 bandonne quinze-cent blessés à l'humanité du comte Peterborough. Toutes ces pertes étaient grandes: on ne savait, s'il en avait plus coûté auparavant à la france pour vaincre l'espagne, qu'il lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV se soûtenait, par l'affection de la nation castillane, qui met son orgueil à être fidéle, & qui persistait dans son choix.

Les affaires allaient bien en italie. Louis XIV était vangé du duc de savoie. Le duc
16 août de Vendôme avait d'abord repoussé avec
1705. gloire le prince Eugéne, à la journée de cassano près de l'adda: journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *te deum*; mais qui ne servent qu'à la déstruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de cassano, il avait
19 avril gagné pleinement celle de cassinato, en l'ab-
1706 sence du prince Eugéne; & ce prince, étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encor un détachement de ses troupes entiérement défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de Vendôme. Il ne restait plus guéres que turin à pren-

prendre. On allait l'inveſtir : il ne paraiſſait pas poſſible qu'on le ſecourût. Le maréchal de Villars, vers l'allemagne, pouſſait le prince de Bade. Villeroi commandait en flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes ; & il ſe flattait de réparer contre Marlborow, le malheur qu'il avait eſſuié en combattant le prince Eugéne. Son trop de confiance en ſes propres lumiéres, fut plus que jamais funeſte à la france.

Près de la méhaigne & vers les ſources de la petite ghette, le maréchal de Villeroi avait campé ſon armée. Le centre était à ramillies, village devenu auſſi fameux qu'hochſtet. Il eût pu éviter la bataille. Les officiers généraux lui conſeillaient ce parti ; mais le déſir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la diſpoſition, de maniére qu'il n'y avait pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais ſuccès. Des troupes de recruë, ni diſciplinées, ni complettes, étaient au centre : il laiſſa les bagages entre les lignes de ſon armée ; il poſta ſa gauche derriére un marais, comme s'il eût voulu l'empécher d'allèr à l'ennemi.

Marlborow, qui remarquait toutes ces fautes, arrange ſon armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée françaiſe ne peut allèr attaquer ſa droite : il dégarnit auſ-

fitôt cette droite, pour fondre vers ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de Gassion lieutenant-général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au maréchal: „vous êtes perdu, si vous ne changez votre „ordre de bataille. Dégarnissez votre gau„che, pour vous opposer à l'ennemi à nom„bre égal. Faites rapprocher vos lignes da„vantage. Si vous tardez un moment, il „n'y a plus de ressource.“ Plusieurs officiers appuiérent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. Marlborow attaque. Il avait à faire à des ennemis, rangés en bataille comme il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la france a dit; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes: mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées; que leur confiance en leurs chefs & en leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace? n'y eut-il pas des régimens français, qui firent mal leur devoir? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la destinée des états? l'armée française ne résista pas une demi-heure. On s'était battu près de huit heures à hochstet, & on avait tué près de huit-mille hommes aux vainqueurs; mais à la journée de ramillies, on ne leur en tua pas deux-mille,

cinq-

cinq-cent : ce fut une déroute totale : les français y perdirent vingt-mille hommes, & la gloire de la nation, & l'espérance de reprendre l'avantage. La baviére, cologne, avaient été perduës par la bataille d'hochstet : toute la flandre espagnole le fut par celle de ramillies. Marlborow entra victorieux dans anvers, dans bruxelles : il prit ostende : menin se rendit à lui.

Le maréchal de Villeroi, au désespoir, n'osait écrire au roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoier de couriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternait déja la cour de france. Et quand il reparut devant le roi ; ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

Le roi tire aussitôt le duc de Vendôme d'italie, où il ne le croiait pas nécessaire, pour l'envoièr en flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espérait du moins avec apparence de raison, que la prise de turin le consolerait de tant de pertes. Le prince Eugéne n'était pas à portée de paraître, pour secourir cette ville. Il était au delà de l'adige ; & ce fleuve, bordé en deçà d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette



grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de la Feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du roiaume: & quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de la Feuillade, qui érigea la statuë de Louis XIV dans la place des victoires. On voiait en lui le courage de son pére, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendait, pour récompense de la conquête de turin, le bâton de maréchal de france. Chamillard son beau-pére, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui assûrer le succès. L'imagination est effraiée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs, qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien aises de trouver ici quel fut cet immense & inutile appareil.

On avait fait venir cent-quarante piéces de canon; & il est à remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux-mille écus. Il y avait cent-dix-mille boulets, cent six-mille cartouches d'une façon & trois cent mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-sept-mille-sept-cent grenades, quinze-mille sacs à terre, trente-mille instrumens pour le pionnage, douze-cent-mille

mille livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions, le plomb, le fèr & le fèr-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpétre, les oûtils de toute espéce. Il est certain, que les frais de tous ces préparatifs de déstruction, suffiraient pour fondèr & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie.

Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité plus capable que personne des entreprises qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du tems, pressait ce siége contre toutes les régles. Le maréchal de Vauban, le seul général peut-être qui aimât mieux l'état que soi-même, avait proposé au duc de la Feuillade, de venir diriger le siége comme un ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué, que le meilleur ingénieur de l'europe lui voulût donner des avis. Il manda, dans une lettre que j'ai vuë: *j'espére prendre turin à la cohorn.* Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait

prendre turin: mais l'aiant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'aiant pas même entouré toute la ville; des secours, des vivres pouvaient y entrer: le duc de savoie pouvait en sortir: & plus le duc de la Feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siége trainait en longueur.

Le duc de savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le prince, qui, connaissant mieux le terrain, échape à ses poursuites. La Feuillade manque le duc de savoie, & la conduite du siége en souffre.

Presque tous les historiens ont assuré que le duc de la Feuillade ne voulait point prendre turin, ils prétendent qu'il avait juré à madame la duchesse de bourgogne de respecter la capitale de son pére, ils débitent que cette princesse engagea madame de Maintenon à faire prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai que presque tous les officiers de cette armée en ont été longtems persuadés. Mais c'était un de ces bruits populaires qui décréditent le jugement des nouvélistes & qui déshonorent les histoires. Il eût été d'ailleurs bien con-

tra-

tradictoire que le même général eût voulu manquer turin & prendre le duc de savoie.

Depuis le treize mai jusqu'au vingt juin, le duc de Vendôme au bord de l'adige favorisait ce siége ; & il comptait, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons, fermer tous les passages au prince Eugéne.

Le général des impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de londres lui prétérent environ six-millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des cercles de l'empire. La lenteur de ces secours eût pû perdre l'italie ; mais la lenteur du siége de turin était encor plus grande.

Vendôme était déja nommé, pour aller réparer les pertes de la flandre. Mais avant de quitter l'italie, il souffre que le prince Eugéne passe l'adige : il lui laisse traverser le canal blanc, enfin le pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le rhône. Le général français ne quitta les bords du pô, qu'après avoir vu le prince Eugéne en état de pénétrer jusqu'auprès de turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en italie ; tandis qu'elles paraissaient désespérées en flandre, en allemagne & en espagne.

Le duc de Vendôme va donc rassembler vers mons les débris de l'armée de Villeroi ;

 &

& le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le pô les troupes du duc de Vendôme. Ces troupes étaient en désordre, comme si elles avaient été battuës. Eugéne avait passé le pô à la vuë de Vendôme: il passe le tanaro aux yeux du duc d'Orléans; il prend carpi, correggio, reggio; il dérobe une marche aux français; enfin il joind le duc de savoie auprès d'asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant turin. Le prince Eugéne le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre: celui d'attendre le prince Eugéne dans les lignes de circonvallation; ou celui de marchèr à lui, lorsqu'il était encor auprès de veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre: ceux qui le composaient, étaient le maréchal de Marsin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'hochstet, le duc de Feuillade, Albergoti, Saint-frémont & d'autres lieutenans-généraux. " Messieurs, „leur dit le duc d'Orléans, si nous restons „dans nos lignes, nous perdons la bataille. „Notre circonvallations est de cinq lieuës „d'étenduë: nous ne pouvons border tous „ces retranchemens. Vous voiez ici le ré„giment de la marine, qui n'est que sur „deux hommes de hauteur: là, vous voiez

„des

„ des endroits entiérement dégarnis. La doire, „ qui passe dans notre camp, empéchera nos „ troupes de se porter mutuellement de promts „ secours. Quand le français attend qu'on l'at„ taque, il perd le plus grand de ses avanta„ ges; cette impétuosité & ces premiers mo„ mens d'ardeur, qui décident si souvent „ du gain des batailles. Croiez moi, „ il faut marchèr à l'ennemi. Tous les lieutenans-généraux répondirent, *il faut marcher*. Alors le maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférèr à son avis en cas d'action: & son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoié à l'armée, que comme un prince du sang, & non comme un général; & forcé de suivre le conseil du maréchal de Marsin, il se prépara à ce combat si désavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des français. Monsieur le duc d'Orléans voulait une chose; Marsin & la Feuillade une autre: on disputait; on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la doire. Ils avan-

avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt-mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir: il donne des raisons spécieuses. On les écoute: le tems se
7 sept. 1706. perd. Le prince Eugéne attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu ; que les ennemis sont maîtres du camp; & que la déroute est générale. Aussitôt il faut fuir: les lignes, les tranchées sont abandonnées; l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marsin blessé à la cuisse est fait prisonnier. Un chirurgien du duc de savoie lui coupa la cuisse; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, ambassadeur d'angleterre auprès du

duc de savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son païs, qu'on ait jamais emploié dans les ambassades, avait toûjours combattu à côté de ce souverain. Il avait vu prendre le maréchal de Marsin, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que Marsin lui dit ces propres mots: *croiez au moins, monsieur, que ça été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles semblaient contredire formellement ce qui s'était passé dans le conseil de guerre, & elles étaient pourtant vraies; c'est que le maréchal de Marsin, en prenant congé à versailles, avait réprésenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir turin: mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille; & cet ordre, donné dans versailles, fut cause que soixante-mille hommes furent dispersés. Les français n'avaient pas eû plus de deux-mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirèr une armée après la victoire, ramena vers le dauphiné les troupes après la défaite. Tout était

était ſi en désordre, que le comte de Médavy-grancey, qui était alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à caſtiglione les impériaux, commandés par le landgrave de heſſe, depuis roi de ſuéde, ne remporta qu'une victoire inutile quoique
9 ſept. 1706. complette. On perdit en peu de tems le milanais, le mantouan, le piémont, & enfin le roiaume de naples.



CHA-

CHAPITRE VINGTIE'ME.

Suite des disgraces de la france & de l'espagne: humiliation, constance & ressources de Louis XIV: bataille de malplaquet.

La bataille de hochstet avait coûté à Louis XIV la plus florissante armée, & tout le païs du danube au rhin; elle avait coûté à la maison de baviére tous ses états. La journée de ramillies avait fait perdre toute la flandre jusqu'aux portes de lille. La déroute de turin avait chassé les français d'italie, ainsi qu'ils l'ont toûjours été dans toutes les guerres depuis Charlemagne. Il restait des troupes dans le milanais, & cette petite armée victorieuse sous le comte de Médavy. On occupait encor quelques places. On proposa de céder tout à l'empereur, pour vû qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze-mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de savoie y consentit. Ainsi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en italie. La conquête du roiaume de naples

naples & de ſicile lui fut aſſurée. Tout ce qu'on avait regardé en italie comme feudataire, fut traité comme ſujet. Il taxa la toſcane à cent-cinquante-mille piſtoles, mantoue à quarante-mille. Parme, modéne, luques, génes, malgré leur liberté, furent compriſes dans ces impoſitions.

L'empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, ſous les apparences de la modération, avait nourri ſans éclat une ambition profonde. C'était ſon fils aîné Joſeph, vif, fièr, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que ſon pére. Si jamais empereur parut fait pour aſſervir l'allemagne & l'italie, c'était Joſeph. Il domina de-là les monts: il rançonna le pape: il fit mettre de ſa ſeule autorité, en 1706, les électeurs de baviére & de cologne au ban de l'empire: il les dépouilla de leur électorat: il retint en priſon les enfans du bavarois & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur pére n'eut d'autre reſſource, que d'aller traîner ſa diſgrace en france & dans les païs-bas. Philippe V lui céda, depuis toute la flandre eſpagnole en 1712. * S'il avait gardé cette

* Dans l'hiſtoire de Réboulet, il eſt dit qu'il eut cette ſouveraineté dès l'an 1700 : mais alors il n'avait que la vice-roiauté.

cette province, c'était un établissement, qui valait mieux que la baviére, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'aûtiche: mais il ne put jouir que des villes de luxembourg, de namur, & de charleroi; le reste était aux vainqueurs. Tout semblait déja menacer ce Louis XIV, qui avait auparavant menacé l'europe. Le duc de savoie pouvait entrèr en france. L'angleterre & l'écosse se réunissaient, pour ne plus composer qu'un seul roiaume; ou plustôt l'écosse, devenuë province de l'angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la france semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la france touchèr à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mèr & sur terre. De ces flotes formidables que Louis XIV avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En allemagne, strasbourg était encor frontiére; mais landau perdu laissait toûjours l'alsace exposée. La provence était menacée d'une invasion par terre & par mèr. Ce qu'on avait perdu en flandre faisait craindre pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la france n'était point encor entamé; & dans une guerre si

malheureuſe, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

Louis XIV fit face partout. Quoique partout affaibli, il réſiſtait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en eſpagne, qu'en italie, en allemagne & en flandre. On prétend, que le ſiége de barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de turin.

Le comte de Toulouſe n'avait paru que pour ramener ſa flote à toulon. Barcelone ſecouruë, le ſiége abandonné, l'armée françaiſe diminuée de moitié s'était retirée ſans munitions dans la navarre, petit roiaume qu'on conſervait aux eſpagnols, & dont nos rois ajoûtent encor le tître à celui de france, par un uſage qui ſemble au deſſous de leur grandeur.

A ces déſaſtres s'en joignait un autre, qui parut déciſif. Les portugais avec quelques anglais, prirent toutes les places devant leſquelles ils ſe préſentérent, & s'avancérent juſques dans l'eſtremadoure. C'était un français devenu pair d'angleterre, qui les commandait, mylord Gallowai autrefois comte de Ruvigni; tandis que le duc de Barwick anglais était à la tête des troupes de france & d'eſpagne, qui ne pouvaient plus arréter les victorieux.

Phi-

Philippe v, incertain de sa destinée, était dans pampelune. Charles, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en catalogne.

Il était maître de l'arragon, de la province de valence, de carthagéne, d'une partie de la province de grenade. Les anglais avaient pris gibraltar pour eux, & lui avaient donné minorque, ivica, & alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts jusqu'à madrid. Gallowai y entra sans résistance, & fit proclamer roi l'archiduc Charles. Un simple détachement le fit aussi proclamèr à 26 juin
tolède. Tout parut alors si désespéré pour 1706.
Philippe v, que le maréchal de Vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoiens, homme toûjours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la cour de france d'envoier Philippe v régnèr en amérique. On l'eût fait embarquèr avec les espagnols attachés à son parti. L'espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du pérou & du méxique n'eût plus été que pour les français; & dans ce revers de la famille de Louis XIV, la france eût encor trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à versailles; mais la constance des castillans & les fautes des ennemis conservérent

la couronne à Philippe v. Les peuples aimaient dans Philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au dessus de son séxe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zéle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux cent-mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidéles, ne fut traître. Quand Gallowai fit proclamer l'archiduc dans madrid, on cria *vive Philippe*; & à tolède, le peuple émû chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les espagnols avaient jusques-là fait peu d'efforts pour soûtenir leur roi; il en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrérent en cette occasion une espéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donnèr un roi à une nation malgré elle. Les portugais, les anglais, les aûtrichiens, qui étaient en espagne, furent harcelés partout, manquérent de vivres, firent des fautes presque toûjours inévitables dans un païs étranger, & furent battus en détail. Enfin Philippe v, trois

trois mois après être sorti de madrid en fu- 22 sept. 1706
gitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

Louis XIV redoubla ses efforts, quand il vit que les espagnols en faisaient; & tandis qu'il veillait à la sureté de toutes les côtes sur l'océan & sur la méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en flandre, une auprès de strasbourg, un corps dans la navarre, un dans le roussillon; il envoiait encor de nouvelles troupes au maréchal de Barwick dans la castille.

Ce fut avec ces troupes, secondés des espagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'almanza, sur Gallowai. 25 avril 1707. Ni Philippe V, ni l'archiduc, ne furent présens à cette journée; & c'est surquoi le fameux comte de Peterborough, singulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de se battre pour eux.* Le duc d'Orléans, qui voulait y être & qui devait commander en espagne, n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire: il prit plusieurs places, & entre autres, lérida, l'écueil du grand Condé.

D'un autre côté, le maréchal de Villars, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avait besoin de lui, réparait en allemagne

22 mai 1707. magne le malheur de la journée d'hochſtet. Il avait forcé les lignes de ſtolhoffen au delà du rhin, diſſipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieuës à la ronde, pénétré jusqu'au danube. Ce ſuccès paſſager faiſait reſpirer ſur les frontiéres de l'allemagne. Mais en italie tout était perdu. Le roiaume de naples, ſans défenſe & accoûtumé à changer de maître, était ſous le joug des victorieux; & le pape, qui n'avait pu empêcher que les troupes allemandes paſſaſſent par ſon territoire, voiait, ſans oſer murmurer, que l'empereur ſe fit ſon vaſſal malgré lui. C'eſt un grand éxemple de la force des opinions reçuës & du pouvoir de la coûtume, qu'on puiſſe toûjours s'emparer de naples ſans conſulter le pape, & qu'on n'oſe jamais lui en refuſer l'hommage.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdait naples, l'aieul était ſur le point de perdre la provence & le dauphiné. Déja le duc de ſavoie & le prince Eugéne y étaient entrés par le col de tende. Ces frontiéres n'étaient pas défenduës comme le ſont la flandre & l'alzace théatre éternel de la guerre, heriſſé de citadelles que le danger avait averti d'elever. Point de pareilles précautions vers le var, point de ces fortes places qui arrétent l'ennemi, & qui donnent le temps d'aſſem-

d'assembler des armées. Cette frontiére à été negligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alleguer d'autre raison, si non que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les cotez. Le roi de france voiait, avec une indignation douloureuse, que ce même duc de savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le prince Eugéne, qui avait été élevé dans sa cour, fussent prêts de lui enlever toulon & marseille.

Toulon était assiégé & pressé: une flote anglaise, maîtresse de la mèr, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auraient fait tomber toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu; & il était vraisemblable que la france allait perdre deux provinces. Mais rarement le vraisemblable arrive. On eut le tems d'envoier des secours. On avait détaché des troupes de l'armée du maréchal de Villars, dès que ces provinces avaient été menacées; & on sacrifia les avantages qu'on avait en allemagne, pour sauvèr une partie de la france. Le païs, par où les ennemis pénétraient, est sec, stérile, hérissé de montagnes; les vivres rares; la retraite difficile. Les maladies, qui désolérent l'armée ennemie, combattirent encor pour Louis

août 1707.

22 août 1707. XIV. le siége de toulon fut levé, & bientôt la provence délivrée, & le dauphiné hors de danger. Tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le païs. Charles-quint y avait échoué; & de nos jours les troupes de la reine de hongrie y échouérent encore.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux français: elle avait ravagé une grande étenduë de terrain, & divisé les forces.

L'europe ne s'attendait pas, que dans un tems d'épuisement & lorsque la france comptait pour un grand succès d'être échapée à une invasion, Louis XIV aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la grande-bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flotes des anglais, qui couvraient la mèr. Ce projet fut proposé par des écossais attachés au fils de Jacques II. Le succès était douteux; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seulé entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la grande-bretagne, tandis qu'on en soûtenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'écosse le fils

fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V fur celui d'efpagne: c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas deftituée de vraifemblance.

Parmi les écoffais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de londres, gémiffaient d'être dans la dépendance des anglais. Leurs vœux fecrets appellaient unanimement le defcendant de leurs anciens rois, chaffé au berceau des trônes d'angleterre, d'écoffe & d'irlande, & à qui on avait difputé jusqu'à fa naiffance. On lui promit, qu'il trouverait trente-mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait feulement débarquer vers édimbourg, avec quelque fecours de la france.

Louis XIV, qui dans fes profpérités paffées avait fait tant d'efforts pour le pére, en fit autant pour le fils, dans le tems même de fes revers. Huit vaiffeaux de guerre, foixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à dunkerque. Six-mille hommes furent embarqués. Le comte de Gacé, depuis mars maréchal de Matignon, commandait les 1708 troupes. Le chevalier de Forbin-Janfon, l'un des plus grands hommes de mèr, conduifait la flote. La conjoncture paraiffait favorable; il n'y avait en écoffe que trois-mille

 hom-

mes de troupes réglées. L'angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en flandre sous le duc de Marlborow. Mais il fallait arriver; & les anglais avaient en mèr une flote de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entiérement semblable à celle que nous avons vuë en 1744, en faveur du petit-fils de Jacques second. Elle fut prévenuë par les anglais. Des contre-tems la dérangérent. Le ministére de londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de flandre. On se saisit dans édimbourg des hommes les plus suspects. Enfin, le Prétendant s'étant présenté aux côtes d'écosse & n'aiant point vu les signaux convenus; tout ce que put faire le chevalier de Forbin, ce fut de le ramenèr à dunkerque. Il sauva la flote; mais tout le fruit de l'entreprise fut perdu. Il n'y eut que Matignon, qui gagna à cette entreprise. Aiant ouvert les ordres de la cour en pleine mèr, il y vit les provisions de maréchal de france; récompense de ce qu'il voulut & de qu'il ne put faire.

Si jamais il y eut une vision absurde, c'est celle de quelques Historiens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec son frére. Il y a de l'imbécillité à supposer, qu'elle invitât son compétiteur à la venir détrôner.

trôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favorisait alors, parce que depuis elle le regarda en secret comme son héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chassé par son successeur?

Tandis que les affaires de la france devenaient de jour en jour plus mauvaises, le roi crut qu'en faisant paraître le duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à se perdre. Ce prince d'un esprit ferme & intrépide, était pieux, juste & philosophe. Il était fait pour commandèr à des sages. Eléve de l'archévêque de cambrai, il aimait ses devoirs: il aimait les hommes; il voulait les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardait cet art plustôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de véritable gloire. On opposa ce prince philosophe au duc de Marlborow: on lui donna pour l'aider le duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop souvent: le grand capitaine ne fut pas assez écouté, & le conseil du prince balança souvent les raisons du général. Il se forma deux partis: & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un; celui de la cause

com-

commune. Le prince Eugéne était alors sur le rhin ; mais toutes les fois qu'il fut avec Marlborow, ils n'eûrent jamais qu'un sentiment.

Le duc de Bourgogne était supérieur en forces : la france, que l'europe croiait épuisée, lui avait fourni une armée de près de cent-mille hommes ; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt-mille. Il avait encor l'avantage des négociations, dans un païs si long-tems espagnol, fatigué de garnisons hollandaises, & où beaucoup de citoiens penchaient pour Philippe v. Des intelligences lui ouvrirent les portes de gand & d'ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanoüir le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettait de l'incertitude dans le conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la dendre, & que deux heures après on rebroussa vers l'escaut, à oudenarde. Ainsi on perdit du tems. On trouva le prince Eugéne & Marlborow qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On
11 juil. 1708. fut mis en déroute vers oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille ; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multipliérent. Les régimens allaient où ils pouvaient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en che-

chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous gand, sous tournai, sous ypres, & laissa tranquilement le prince Eugéne, maitre du terrain, assiéger lille avec une armée moins nombreuse.

Mettre le siége devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que lille, sans être maître de gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite au hazard d'être à tout moment surpris; c'est ce que l'europe appella une action téméraire, mais que la mésintelligence & l'esprit d'incertitude, qui régnaient dans l'armée française, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battuës par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'europe, qui croiait le duc de Bourgogne plus en état d'assiégèr Eugéne & Marlborow, que ces généraux en état d' assié-

assiéger lille. Le maréchal de Boufiers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoûtumérent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe, qui tomba près de la sale de la comédie, n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de Boufiers avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquiles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoiens, & les récompenses du roi. * Les historiens, ou plustôt les écrivains de hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû se souvenir, que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée, qui avait régardé faire le siége de lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite gand, bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de cam-

* Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé van Duren, fit écrire par le jésuite la Motte réfugié en hollande sous le nom de la Hode, continuée par la Martiniére, le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de . . . secrétaire d'état

campagnes furent auſſi fatales. Les officiers, attachés au duc de Vendôme, reprochaient toutes ces fautes au conſeil du duc de Bourgogne; & ce conſeil rejettait tout ſur le duc de Vendôme. Les eſprits s'aigriſſaient par le malheur. Un courtiſan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme: *voilà ce que c'eſt, que de n'aller jamais à la meſſe; auſſi vous voiez quelles ſont nos diſgraces.* „Croiez-vous, lui répondit le duc de Ven„dôme, que Marlborow y aille plus ſou„vent que moi? " Les ſuccès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur Joſeph. Despotique dans l'empire, maître de landau, il voiait le chemin de paris presque ouvert par la priſe de lille. Déja même un parti hollandais avait eû la hardieſſe de pénétrer de courtrai jusqu'à verſailles, & avait, presque ſous les fenêtres du château, enlevé le premier écuier du roi, croiant ſe ſaiſir de la perſonne du dauphin, pére du duc de Bourgogne. La terreur était dans paris. L'empereur avait autant d'eſpérance au moins d'établir ſon frére Charles en eſpagne, que Louis XIV d'y conſerver ſon petit-fils.

Déja cette ſucceſſion, que les eſpagnols avaient voulu rendre indiviſible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la lombardie & le roiaume de naples.

naples. Charles son frére avait encor la catalogne & une partie de l'aragon. L'empereur força alors le pape Clément XI à reconnaître l'archiduc pour roi d'espagne. Ce pape, dont on disait qu'il ressemblait à saint-Pierre, parce qu'il affirmait, niait, se repentait & pleurait, avait toûjours reconnu Philippe V, à l'éxemple de son prédécesseur; & il était attaché à la maison de bourbon. L'empereur l'en punit; en déclarant dépendans de l'empire, beaucoup de fiéfs qui relevaient jusqu'alors des papes, & surtout parme & plaisance; en ravageant quelques terres ecclésiastiques; en se saisissant de la ville de comacchio. Autrefois un pape eût excommunié tout empereur, qui lui aurait disputé le droit le plus leger; & cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône. Mais la puissance des clez étant réduite au point où elle doit l'être, Clement XI animé par la france, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive. Il arma & s'en repentit bientôt. Il vit que les romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il désarma; il laissa comacchio en dépôt à l'empereur; il consentit à écrire à l'archiduc, *à notre très chèr fils roi catholique en espagne.* Une flote anglaise dans la méditerrannée, & les

les troupes allemandes ſur ſes terres, le forcérent bientôt d'écrire, *à notre très chèr fils roi des eſpagnes*. Ce ſuffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'allemagne, pouvait quelque choſe ſur le peuple eſpagnol, à qui on avait fait accroire, que l'archiduc était indigne de régner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de gibraltar.

Reſtait à la monarchie eſpagnole, au delà du continent, l'île de ſardaigne avec celle de ſicile. Une flote anglaiſe donna la ſardaigne à l'empereur; car les anglais voulaient que l'archiduc n'eût que l'eſpagne. Leurs armes faiſaient alors les traités de partage. Ils réſervérent la conquête de la ſicile pour un autre tems, & aimérent mieux emploier leurs vaiſſeaux à chercher ſur les mèrs les galions de l'amérique, dont ils prirent quelques uns, qu'à donnèr à l'empereur de nouvelles terres. août 1708.

La france était auſſi humiliée que rome & plus en danger: les reſſources s'épuiſaient; le crédit était anéanti; les peuples, qui avaient idolâtré leur roi dans ſes proſpérités, murmuraient contre Louis XIV malheureux.

Des partiſans, à qui le miniſtére avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ſes beſoins preſſans, s'engraiſſaient

du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prété était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & surtout de ceux de saint-malo, qui allérent au pérou, & rapportérent trente millions dont ils prétérent la moitié à l'état, Louis XIV n'aurait pas eû dequoi païer ses troupes. La guerre avait ruiné l'état; & des marchands le sauvérent. Il en fut de même en espagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les anglais, servirent à défendre Philippe. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recrües de soldats plus faciles. Chamillard, élévé au ministére des finances & de la guerre se démit en 1708 des finances qu'il laissa dans un désordre, que rien ne put réparer sous ce régne; & en 1709 il quitta le ministére de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public d'autant plus séyére qu'il soufrait, ne songeait pas, qu'il y a des tems malheureux où les fautes sont inévitables. (*) Monsieur Voisin, qui après lui gouverna l'état militaire, & mon-

* L'histoire de l'exjésuite lan Motte, rédigée par la Martiniére, dit que mo sieur de Chamillard fut déstitué du ministére desl finances en 1703: & que la voix publique y appelia le maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet histor en sont sans nombre.

monſieur Desmarêts qui adminiſtra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hivèr de 1709 acheva de déſeſpérer la nation. Les oliviers, qui ſont une grande reſſource dans le midi de la france, périrent. Preſque tous les arbres fruitiers gelérent. Il n'y eut point d'eſpérance de recolte. On avait très peu de magaſins. Les grains, qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du levant & de l'afrique, pouvaient être pris par les flotes ennemies, auſquelles on n'avait preſque plus de vaiſſeaux de guerre à oppoſer. Le fléau de cet hyvèr était général dans l'europe : mais les ennemis avaient plus de reſſources. Les hollandais ſur tout, qui ont été ſi long-tems les facteurs des nations, avaient aſſez de magaſins pour mettre les armées floriſſantes des alliés dans l'abondance ; tandis que les troupes de france, diminuées & découragées, ſemblaient devoir périr de miſére.

Louis XIV, qui avait déja fait quelques avances pour la paix, ſe détermina, dans ces circonſtances funeſtes, à envoièr à la haie ſon principal miniſtre, le marquis de Torci-Colbert, aſſiſté du préſident Rouillé. La démarche était humiliante. Ils virent d'abord à anvers deux magiſtrats hollandais, l'un nom-

mé Buis, l'autre Venderdussen, qui parlérent en vainqueurs, & qui rendirent aux ministres du plus fièr de tous les rois, toutes les hauteurs dont ils avaient été accablés en 1672.

Les états géneraux n'avaient plus de stathouder depuis la mort du roi Guillaume; & les magistrats hollandais, qui appellaient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commissaires hollandais, députés à l'armée, traitaient avec fierté trente princes d'allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir holstein*, disaient-ils: *qu'on dise à hesse de nous venir parler.** Ainsi s'expliquaient des marchands, qui dans la simplicité de leurs vétemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisaient à écrasèr à la fois l'orgueil allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de supériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance: ils voulaient, que leur état eût en souveraineté dix

* C'est ce que je tiens de la bouche de vingt personnes qui les entendirent parler ainsi à lille après la prise de cette ville. Cependant il se peut, que ces expressions fussent moins l'effet d'une fierté grossiére, que d'un stile laconique assez en usage dans les armées.

dix villes en flandre, entre autres, lille qui était entre leurs mains, & tournai qui n'y était pas encore. Ainsi les hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non seulement aux dépens de la france, mais encor aux dépens de l'aûtriche, pour laquelle ils combattaient; comme venise avait autrefois augmenté son territoire des terres de tous ses voisins. L'esprit républicain est au fond aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après; car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui; lorsque les armes des alliés eûrent encor de nouveaux avantages, le duc de Marlborow, plus maître alors que sa souveraine en angleterre & gagné par la hollande, fit conclure avec les états généraux en 1709, un traité, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontiéres qu'on prendrait sur la france, auraient garnison dans vingt places de la flandre aux dépens du païs, dans hui, dans liége & dans bonn, & auraient en toute souveraineté la haute gueldre. Ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des païs-bas; ils auraient dominé dans liége & dans cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir sur les ruines même de leurs alliés. Ils nourissaient déja ces projets élevés, quand le principal mini-

ſtre de france vint leur demander la paix. Il ne faut pas être ſurpris, s'il fut reçu avec dédain.

Après ces préliminaires d'abaiſſement, le miniſtre de Louis XIV alla à la haie recevoir, au nom de ſon maître, le comble de l'outrage. Il y vit le prince Eugéne, le duc de Marlborow, & le penſionnaire Heinſius. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait ſa grandeur & ſa vangeance; le ſecond, ſa gloire & une fortune immenſe, qu'il aimait également; le troiſiéme, gouverné par les deux autres, ſe regardait comme un ſpartiate, qui abaiſſait un roi de perſe. Ils propoſérent, non pas une paix, mais une trève; & pendant cette trève, une ſatisfaction entiére pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du roi; à condition que le roi ſe joindrait à ſes ennemis pour chaſſer d'eſpagne ſon propre petit-fils dans l'eſpace de deux mois, & que pour ſûreté il commencerait par cédèr à jamais dix villes aux hollandais dans la flandre, par rendre
22 mai 1709 ſtrasbourg & briſac, & par renoncèr à la ſouveraineté de l'alſace. Louis XIV ne s'était pas attendu, quand il refuſait autrefois un régiment au prince Eugéne, quand Churchil n'était pas encor colonel en angleterre, & qu'à peine le nom de Heinſius lui était connu

nu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. Le marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux; il adressa une lettre circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor soûtenir, il excitait leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les politiques dirent, que Torci n'était allé s'humilier à la haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'europe, & pour animer les français par un juste ressentiment; mais le fait est, qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encor quelques jours le président Rouillé à la haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes: & pour toute réponse, les états ordonnérent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit à Rouillé: *puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tentèr encor la fortune en flandre. La famine, qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui man-

quaient de pain, se firent soldats. Beaucoup de terres restérent en friche; mais on eut une armée. Le maréchal de Villars, qu'on avait envoié commander l'année précédente en savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eû quelques petits succès, fut rappellé en flandre, comme celui en qui l'état mettait son espérance.

Déja Marlborow avait pris tournai, dont Eugéne avait couvert le siége. Déja ces deux généraux marchaient pour investir mons. Le maréchal de Villars s'avança pour les en empécher. Il avait avec lui le maréchal de Boufflers, son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. Boufflers aimait véritablement le roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgre la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un état monarchique, & surtout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les français s'avancérent pour s'opposèr à l'investissement de mons, les aliés vinrent les attaquer près des bois de blangies & du village de malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt-mille combattans; mais

celle

celle des alliés était supérieure de quarante-deux bataillons. Les français traînaient avec eux quatre-vingt piéces de canon; les alliés cent-quarante. Le duc de Marlborow commandait l'aîle droite, où étaient les anglais & les troupes allemandes à la solde d'angleterre. Le prince Eugéne était au centre; Tilli & un comte de Nassau, à la gauche avec les hollandais.

Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laissa la droite au maréchal de Boufflers. Il avait retranché son armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuses, dont la moitié était composée de nouvelles recruës, & convenable encor à la situation de la france, qu'une défaite entiére eût mise aux derniers abois. Quelques historiens ont blâmé le général dans sa disposition; *il devait*, disaient-ils, *passèr une large trouée, au lieu de la laisser devant lui.* Ceux, qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles? 1 sept. 1709

Tout ce que je sai, c'est ce que le maréchal dit lui-même, que les soldats, qui aiant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettérent une partie pour

courir plus legérement au combat. Il y a eû depuis plusieurs siécles peu de batailles plus disputées & plus longues ; aucune plus meurtriére. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattaient les hollandais, fut presque toute détruite & même poursuivie la baionnette au bout du fusil. Marlborow, à la droite, faisait & soûtenait les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre, pour s'opposèr à Marlborow; & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les defendait, ne résista pas. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, & la bataille fut perduë. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés surtout au quartier des hollandais. La france ne perdit guères plus de huit-mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissérent environ vingt & un mille tués ou blessés, mais le centre étant forcé, les deux aîles coupées; ceux, qui avaient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le

Le maréchal de Boufiers * fit la retraite en bon ordre, aidé du prince de Tingri-Montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ſes péres. L'armée ſe retira entre le quênoi & valenciennes, emportant pluſieurs drapeaux & étendarts pris ſur les ennemis. Ces dépouilles conſolérent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir diſputée ſi longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de Villars, en revenant à la cour, aſſûra le roi, que ſans ſa bleſſûre il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général perſuadé; mais j'ai vu peu de perſonnes qui le cruſſent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'eſſaiât pas d'empécher, que ceux qui n'avaient eû d'autre avantage que celui de couchèr au milieu de leurs morts, allaſſent faire le ſiége de mons. Les hollandais craignirent pour cette entrepriſe. Ils héſitérent. Mais le nom de bataille perduë impoſe aux vaincus, & les

* Dans le livre intitulé, *mémoires du maréchal de Barwick*, il eſt dit que le maréchal de Barwick fit cette retraite. C'eſt ainſi que tant de mémoires ſont écrits.

les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire ; & le ſoldat, à qui on dit qu'il a été battu, craind de l'être encore. Ainſi mons fut aſſiégé & pris, & toûjours pour les hollandais qui le gardérent, ainſi que tournai & lille.



CHA-

CHAPITRE VINGT-UNIE'ME.

Louis XIV continuë à demander la paix & à se défendre : le duc de Vendôme affermit le roi d'espagne sur le trône.

Non seulement les ennemis avançaient ainsi pié-à-pié, & faisaient tomber de ce côté toutes les barriéres de la france ; mais ils prétendaient, aidés du duc de savoie, aller surprendre la franche-comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du roiaume. Le général Merci, chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la haute-alsace par bâle, fut heureusement arrété près de l'île de neubourg sur le rhin, par le comte, depuis maréchal du Bourg. Je ne sai par quelle fatalité ceux, qui ont 26 porté le nom de Merci, ont toûjours été août aussi malheureux qu'estimés. Celui-ci fut 1709. vaincu de la maniére la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la savoie : mais on n'en craignait pas moins du côté de la flandre ; & l'intérieur du roiaume était dans un état si languissant, que le roi demanda encor

encor la paix en ſuppliant. Il offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'eſpagne, de ne donnèr aucun ſecours à ſon petit-fils, & de l'abandonnèr à ſa fortune ; de donner quatre places en ôtage ; de rendre ſtrasbourg & briſac ; de renoncèr à la ſouveraineté de l'alſace, & de n'en garder que la préfecture ; de raſer toutes ſes places depuis bâle juſqu'à philipsbourg ; de combler le port, ſi longtems redoutable de dunkerque, & d'en raſer les fortifications ; de laiſsèr aux états-généraux lille, tournai, ypres, menin, furnes, condé, maubeuge. Voilà, en partie, les points qui devaient ſervir de fondemens à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor avoir le triomphe de diſcuter les ſoumiſſions de Louis XIV. On permit à ſes plénipotentiaires de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de gertrudenberg, les priéres de ce monarque : il choiſit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un eſprit plus ſage qu'élevé & hardi ; & l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux eſprits & des plus éloquens de ſon ſiécle, qui impoſait par ſa figure & par ſes graces. L'eſprit, la ſageſſe, l'éloquence, ne ſont rien dans des miniſtres, lorsque le prince n'eſt pas heureux. Ce ſont les victoires qui ſont les

traités

traités. Les ambaſſadeurs de Louis XIV furent plustôt confinés qu'admis à gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la haie au prince Eugéne, au duc de Marlborow, au comte de Zinzendorf ambaſſadeur de l'empereur ; & ces offres étaient toûjours reçues avec mépris. On leur inſultait par des libelles outrageans, tous compoſés par des réfugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marlborow & Eugéne.

Les plénipotentiaires de france pouſſérent l'humiliation juſqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés. On éxigea que Louis XIV, pour préliminaires, s'engageât ſeul à chaſſer d'eſpagne ſon petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inſpirée par de nouveaux ſuccès.

Tandis que les alliés parlaient ainſi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenaient la ville de douai. Ils s'emparérent bientôt après de béthune, d'aire, de ſaint-venant ; & le lord Stairs propoſa d'envoier des partis juſqu'à paris.

Preſque dans le même tems, l'armée de l'archiduc commandée par Gui de Staremberg, le

le général allemand qui avait le plus de réputation après le prince Eugéne, remporta près
20 août 1710. de faragoffe une victoire complette, fur l'armée en qui le parti de Philippe v avait mis fon efpérance, & à la tête de laquelle était le marquis de Bay, général malheureux. On remarqua encore, que les deux princes qui fe difputaient l'efpagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne fe trouvérent pas à cette bataille. De tous les princes, pour qui on combattait en europe, il n'y avait alors que le duc de favoie qui fit la guerre par lui-même. Il était trifte, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre fes deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en lombardie un peu de terrain, fur lequel l'empereur Jofeph lui faifait déja des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la premiére occafion.

Cet empereur était heureux par-tout, & n'était nulle-part modéré dans fon bonheur. Il démembrait de fa feule autorité la baviére; il en donnait les fiéfs à fes parens & à fes créatures. Il dépouillait le jeune duc de la Mirandole en italie; & les princes de l'empire lui entretenaient une armée vers le rhin, fans penfer qu'ils travaillaient à cimentèr un pouvoir qu'ils craignaient; tant était encor dominante dans les efprits, la vieille haine

contre

contre le nom de Louis XIV, qui ſemblait le premier des intérêts. La fortune de Joſeph le fit encor triompher des mécontens de hongrie. La france avait ſuſcité contre lui le prince Ragotski, armé pour ſes prétenſions & pour celles de ſon païs. Ragotski fut battu; ſes villes priſes; ſon parti ruiné. Ainſi Louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, ſur mèr & ſur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues ſecrettes.

Toute l'europe croiait alors, que l'archiduc Charles frére de l'heureux Joſeph, régnerait ſans concurrent en eſpagne. L'europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de Charles-quint; & c'était l'angleterre longtems ennemie de la branche d'aûtriche-eſpagnole, & la hollande ſon eſcave révoltée, qui s'épuiſaient pour l'établir. Philippe V, réfugié à madrid, en ſortit encor, & ſe retira à valladolid; tandis que l'archiduc Charles fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de france ne pouvait plus ſecourir ſon petit-fils; il avait été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis exigeaient à gertrudenberg; d'abandonner la cauſe de Philippe, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en eſpa-

gne. Lui-même à peine pouvait résister vers la savoie, vers le rhin, & sur-tout en flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'espagne était encor bien plus à plaindre que la france. Presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenseurs. Elle était attaquée par le portugal. Son commerce périssait. La disette était générale. Mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étenduë de païs l'affection de peuples refusait tout aux aûtrichiens, & donnait tout à Philippe. Ce monarque n'avait plus, ni troupes, ni général de la part de la france. Le duc d'Orleans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain, qne malgré l'affection de la ville de madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la castille, il y avait contre Philippe v un grand parti en espagne. Tous les catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'aragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement: une autre haïssait plus l'archiduc, qu'elle n'aimait Philippe. Le duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ail-

d'ailleurs des ministres espagnols, & mécontent de la princesse des Ursins qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le païs qu'il était venu défendre ; & lorsque Louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déja en espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que Philippe V semblait devoir quitter. Il avait à cette place des droits, que le testament du feu roi d'espagne avait négligés, & que son pére avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que Philippe V en descendit. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'espagnols, empressés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient moins redouté alors de voir l'espagne & la france réunies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à versailles. Ses agens furent emprisonnés en espagne. Philippe V ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer, & d'avoir eû

la pensée de lui succéder. La france cria contre le duc d'Orléans. Monseigneur, pére de Philippe v, opina dans le conseil, qu'on fit le procès à celui qu'il regardait comme coupable: mais le roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voiait son petit-fils touchèr à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de saragosse, le conseil du roi d'espagne & la plus-part des grands, voiant qu'ils n'avaient aucun capitaine à opposèr à Staremberg qu'on regardait comme un autre Eugéne, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le duc de Vendôme. Ce prince, retiré dans anet, partit alors; & sa présence valut une armée. La grande reputation qu'il s'était faite en italie, & que la malheureuse campagne de lille n'avait pu lui faire perdre, frappait les espagnols. Sa popularité, sa libéralité qui allait jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en espagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à Bertrand du Guesclin. Son nom seul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnérent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Les débris de

la

la bataille de saragosse se rejoignirent sous aoât
lui à valladolid. Tout s'empressa de fournir 1710.
des recruës. Le duc de Vendôme, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuit les vainqueurs, raméne le roi à madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le portugal, le suit, passe le tage à la nage, fait prisonnier dans brihuega Stanhope avec 9
cinq-mille anglais, atteind le général Starem- dec.
berg, & le lendemain lui livre la bataille de 1710.
villaviciosa. Philippe v, qui n'avait point encor combattu avec ses autres généraux, animé de l'esprit du duc de Vendôme, se met à la tête de l'aîle droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entiére, de sorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était désespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'espagne sur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde & non moins décisive se préparait en angleterre. Une allemande avait par sa mauvaise conduitte fait perdre à la maison d'aûtriche toute la succession de Charles quint, & avait été ainsi le premier mobile de la guerre, une anglaise par ses imprudences procura la paix. Sara Jennings, duchesse de Marlborow, gouvernait la reine Anne; & le duc gouvernait l'état.

Il avait en ſes mains les finances, par le grand tréſorier Godolphin, beaupére d'une de ſes filles. Sunderland ſecretaire d'état, ſon gendre, lui ſoûmettait le cabinet. Toute la maiſon de la reine, où commandait ſa femme, était à ſes ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les whigs & les toris, diviſaient l'angleterre; les whigs, à la tête deſquels il était, faiſaient tout pour ſa grandeur; & les toris avaient été forcés à l'admirer & à ſe taire. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire, d'ajoûter que le duc & la ducheſſe étaient les plus belles perſonnes de leur tems; & que cet avantage ſéduit encor la multitude, quand il eſt joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la haie que le grand penſionnaire; & il influait beaucoup en allemagne. Négociateur & général toûjours heureux; nul particulier n'eut jamais une puiſſance & une gloire ſi étenduës. Il pouvait encor affermir ſon pouvoir par ſes richeſſes immenſes, acquiſes dans le commandement. J'ai entendu dire à ſa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui reſtait ſans aucune grace de la cour, ſoixante & dix-mille piéces de revenu, qui font environ quinze-cent-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eû

autant

autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait se faire un parti, que la reine Anne n'aurait pu détruire; & si sa femme avait eû plus de complaisance, jamais la reine n'eût brisé ses liens. Mais le duc ne put jamais triompher de son goût pour les richesses, ni la duchesse de son humeur. La reine l'avait aimée avec une tendresse, qui allait jusqu'à la soûmission & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaisons, c'est d'ordinaire du côté des souverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce sont eux qui font sentir le joug, & c'était la duchesse de Marlborow qui l'appesantissait. Il fallait une favorite à la reine Anne; elle se tourna du côté de Myladi Masham, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclatérent. Quelques paires de gands d'une façon singuliére qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tombèr en sa présence par une méprise affectée sur la robe de madame Masham, changérent la face de l'europe. Les esprits s'aigrirent. Le frére de la nouvelle favorite demanda au duc un régiment; le duc le refusa, & la reine le donna. Les toris saisirent cette conjoncture, pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de Marlborow, changer le ministére,

faire la paix, & rappeller, s'il se pouvait, la maison de Stuart sur le trône d'angleterre. Si le caractére de la duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. La reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce mystére & cette familiarité laissaient toûjours la voie ouverte à la réconciliation; mais la duchesse n'emploia cette ressource, que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre: *rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse.* Elle s'en repentit ensuite: elle vint demander pardon; elle pleura: & la reine ne lui répondit autre chose, sinon: *vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La duchesse ne parut plus à la cour; & quelque tems après, on commença par ôter le ministére au gendre de Marlborow Sunderland, pour déposséder ensuite Godolphin, & le duc lui-même. Dans d'autres états, cela s'appelle une disgrace: en angleterre, c'est une révolution dans les affaires; & la révolution était encor très difficile à opérer. Les toris, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du roiaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guéres aujourd'hui dans la grande-bretagne, que le peu qu'il en faut

pour

pour distinguer les factions. Les whigs penchaient pour le presbitérianisme. C'était la faction qui avait détrôné Jacques second, persécuté Charles deux & immolé Charles premier. Les toris étaient pour les épiscopaux, qui favorisaient la maison de Stuart, & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les rois, parce que les évêques en espéraient plus d'obéissance pour eux-mêmes. Ils excitérent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de saint-paul cette doctrine, & à désigner d'une maniére odieuse l'administration de Marlborow, & le parti qui avait donné la couronne au roi Guillaume. Mais la reine, qui favorisait ce prêtre, ne fut pas assez puissante pour empécher, qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la sale de westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse, en n'osant jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frére par le parti des whigs. Les écrivains, qui disent que Marlborow & son parti tombérent quand la faveur de la reine ne les soûtint plus, ne connaissent pas l'angleterre. La reine, qui dèslors voulait la paix, n'osait pas même ôtèr à Marlborow le commandement des armées; & au printems de 1711, Marlborow pressait encor

la france, tandis qu'il était disgracié dans sa cour. Un agent secret de la france proposait sous-main des conditions de paix à londres; mais le ministére nouveau de la reine n'osait encor les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage. L'empereur Joseph mourut, & laissa les états de la maison d'aûtriche, l'empire d'allemagne,
17 avril. & les prétentions sur l'espagne & sur l'amé-
1711. rique, à son frére Charles, qui fut élu empereur quelques mois après.

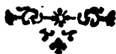
Au premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armaient tant de nations, commencérent à se dissiper en angleterre, par les soins du nouveau ministére. On avait voulu empécher que Louis XIV ne gouvernât l'espagne, l'amérique, la lombardie, le roiaume de naples & la sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la maison de Charles VI? pourquoi la nation anglaise aurait-elle épuisé ses trésors? Elle paiait plus que l'allemagne & la hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept-millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât, pour une cause qui lui était étrangére, & pour donner une partie de la flandre aux provinces-unies rivales de son commerce? toutes ces raisons,

qui

qui enhardiſſaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; & un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'europe.

Mais, en la préparant en ſecret, elle ne pouvait pas encor ſe ſéparer publiquement de ſes alliés; & quand le cabinet négociait, Marlborow était en campagne. Il avançait toûjours en flandre; il forçait les lignes, que le maréchal de Villars avait tirées de montreüil jusqu'à valenciennes; il prenait bouchain; il s'avançait au quênoi, & de-là vers paris il y avait à peine un rempart à lui oppoſer. ſept. 1711.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célébre du Gué-trouin, aidé de ſon courage & de l'argent de quelques marchands, n'aiant encor aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flote, & alla prendre une des principales villes du bréſil, ſaint-ſébaſtien de rio-janéiro. Son équipage revint chargé de richeſſes; & les portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faiſait au bréſil, ne ſoulageait pas les maux de la france. ſept. & oct. 1711.



CHA-

CHAPITRE VINGT-DEUXIE'ME.

Victoire du maréchal de Villars à dénain : rétablissement des affaires : paix générale.

Les négociations, qu'on entama enfin ouvertement à londres, furent plus salutaires. La reine envoia le comte de Strafford, ambassadeur en hollande, communiquer les propositions de Louis XIV. ce n'était plus alors à Marlborow qu'on demandait grace. Le comte de Strafford obligea les hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la france.

Trois particuliers s'opposaient toûjours à cette paix. Marlborow, le prince Eugéne & Heinsius, persistaient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quand le général anglais retourna dans londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle chambre-basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accusé, comme Scipion, d'avoir malversé: mais il

il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire & par la retraite. Il était encor puissant dans sa disgrace. Le prince Eugéne n'hésita pas à passèr à londres, pour seconder sa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions. La cour prévalut : le prince Eugéne retourna seul achever la guerre ; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemble à utrecht ; tandis que les ministres de france, tant mal-traités à gertrudenberg, viennent négociér avec plus d'égalité ; le maréchal de Villars, retiré derriére des lignes, couvrait encor arras & cambrai. Le prince Eugéne prenait la ville du Quênoi, & il étendait dans le païs une armée d'environ cent-mille combattans. Les hollandais avaient fait un effort ; & n'aiant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au de-là de leur contingent cette année. La reine Anne ne pouvait encor se dégager ouvertement ; elle avait envoié à l'armée du prince Eugéne le duc d'Ormond avec douze-mille anglais, & païait encor beaucoup de troupes allemandes. Le prince Eugéne,

Eugéne, aiant brûlé le faubourg d'arras, s'anvançait ſur l'armée françaiſe. Il propoſa au duc d'Ormond de livrer bataille. Le général anglais avait été envoié pour ne point combattre. Lés négotiations particuliéres entre l'angleterre & la france avançaient. Une ſuſpenſion d'armes fut publiée entre les 19 juil. 1712. deux couronnes. Louis XIV fit remettre aux anglais la ville de dunkerque, pour ſûreté de ſes engagemens. Le duc d'Ormond ſe retira vers gand. Il voulut emmenèr avec les troupes de ſa nation, celles qui étaient à la ſolde de ſa reine; mais il ne put ſe faire ſuivre, que de quatre eſcadrons de holſtein & d'un régiment liégeois. Les troupes du brandebourg, du palatinat, de ſaxe, de heſſe, de danemarck, reſtérent ſous les drapeaux du prince Eugéne, & furent païés par les hollandais. L'électeur de hanovre même, qui devait ſuccédèr à la reine Anne, laiſſa malgré elle ſes troupes aux alliés, & fit voir que ſi ſa famille attendait la couronne d'angleterre, ce n'était pas ſur la faveur de la reine Anne qu'elle comptait.

Le prince Eugéne, privé des anglais, était encor ſupérieur de vingt-mille hommes à l'armée françaiſe; il l'était par ſa poſition, par l'abondance de ſes magaſins, & par neuf ans de victoires.

Le

Le maréchal de Villars ne put l'empécher de faire le siége de landrecy. La france, épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassûraient point par les conférences d'utrecht, que les succès du prince Eugéne pouvaient rendre infructueuses. Déja même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la champagne, & pénétré jusqu'aux portes de reims.

Déja l'alarme était à versailles, comme dans le reste du roiaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangéres & à la misére publique, faisaient regarder la fin du régne de Louis XIV, comme un tems marqué pour la calamité; & l'on s'attendait à plus de désastres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en espagne le duc de Vendôme. L'esprit de découragement, généralement répandu en france & que je me souviens d'avoir vu, faisait encor redouter que l'espagne, soûtenuë par

par le duc de Vendôme, ne retombât par sa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir longtems. Il fut agité dans versailles, si le roi se retirerait à chambort. Il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la noblesse de son roiaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute, que fit le prince Eugéne, délivra le roi & la france de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étenduës; que le dépôt de ses magasins dans marchiennes était trop éloigné; que le général Albermale, posté à dénain entre marchiennes & le camp du prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assûré qu'une italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la haie, & qui était alors entretenuë par le prince Eugéne, était dans marchiennes; & qu'elle avait été cause, qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au prince Eugéne, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre. Ceux qui savent qu'un curé & un conseiller de douai nommé le Févre d'Orval, se promenant ensemble vers ces quartiers, ima-

imaginérent le premiers qu'on pouvait aisément attaquer dénain & marchiennes, serviront mieux à prouver, par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Févre donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci, au maréchal de Montesquiou qui commandait sous le maréchal de Villars; le général l'approuva, & l'éxécuta. Cette action fut en effet le salut de la france, plus encor que la paix avec l'angleterre. Le maréchal de Villars donna le change au prince Eugéne. Un corps de dragons s'avança à la vuë du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se retirent ensuite vers guise, le maréchal marche à dénain avec son armée sur cinq colonnes. On force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons; tout est tué, ou pris. Le général se rend prisonnier avec deux princes de nassau, un prince de holstein, un prince d'anhalt, & tous les officiers. Le prince Eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce q'uil peut amener de troupes; il veut attaquèr un pont, qui conduisait à dénain, & dont les français étaient maîtres; il y perd du monde, & retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

24 juil. 1712.

Tous les postes, vers marchiennes le long de la scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pousse à marchiennes défenduë par quatre-mille hommes; on en presse le siége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers,
30 juil. 1712. & qu'on se rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du maréchal de Villars. L'ennemi déconcerté léve le siége
sept. & oct. 1712. de landrecy, & voit reprendre douai, le quênoi, bouchain. Les frontiéres sont en sûreté. L'armée du prince Eugéne se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de dénain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

Si le maréchal de Villars avait eû cette faveur populaire qu'ont eû quelques autres généraux, on l'eût appellé à haute voix le restaurateur de la france : mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait; & dans la joie publique d'un succès inespéré, l'envie prédominait encore.

Chaque progrès du maréchal de Villars hâtait la paix d'utrecht. Le ministére de la reine Anne, responsable à sa patrie & à l'europe,

rope, ne négligea ni les intérêts de l'angleterre, ni ceux des alliés, ni la sûreté publique. Il éxigea d'abord, que Philippe v affermi en espagne, renonçât à ses droits sur la couronne de france, qu'il avait toûjours conservés; & que le duc de Berri son frére, héritier présomptif de la france, après l'unique arriére-petit-fils presque mourant encor qui restait à Louis XIV, renonçât aussi à la couronne d'espagne, en cas qu'il devînt roi de france. On voulut que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnuë, qui oblige les descendans à se priver du droit de régner, auquel auront renoncé les péres. Ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continuë de s'accordèr avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment présent une tempête de douze années: & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie soûtiendrait ces renonciations, devenuës la base de l'équilibre & de la tranquilité de l'europe.

On donnait par ce traité au duc de savoie l'île de sicile avec le titre de roi; & dans le continent, fénestrelles, éxilles & la vallée de

pragelas. Ainsi on prenait, pour l'aggrandir, sur la maison de bourbon.

On donnait aux hollandais une barriére considérable, qu'ils avaient toûjours désirée; & si l'on dépouillait la maison de france de quelques domaines en faveur du duc de savoie, on prenait en effet sur la maison d'aûtriche dequoi satisfaire les hollandais, qui devaient devenir, à ses dépens, les conservateurs & les maîtres des plus fortes villes de la flandre. On avait égard aux intérêts de la hollande dans le commerce. On stipulait ceux du portugal.

On réservait à l'empereur la souveraineté des dix provinces de la flandre espagnole, & le domaine utile des villes de la barriére. On lui assûrait le roiaume de naples & la sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la toscane. Mais le conseil de vienne se croiait trop lésé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait démolir & combler le port de dunkerque, objet de tant de jalousies. L'espagne la laissait en possession de gibraltar & de l'île de minorque. La france lui abandonnait la baïe d'hudson, l'île de terre neuve & l'acadie.

Elle

Elle obtenait, pour le commerce en amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux français, qui avaient placé Philippe v sur le trône. Il faut encor compter, parmi les articles glorieux au ministére anglais, d'avoir fait consentir Louis XIV à faire sortir de prison, ceux de ses propres sujets, qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine Anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrettes inclinations de son cœur, faisait assûrèr & garantir sa succession à la maison de hanovre.

Quant aux électeurs de baviére & de cologne, le duc de baviére devait retenir le duché de luxembourg & le comté de namur, jusqu'à ce que son frére & lui fussent rétablis dans leurs électorats; car l'espagne avait cédé ces deux souverainetés au bavarois, en dédommagement de ses pertes; & les alliés n'avaient pris ni namur ni luxembourg.

Pour la france, qui démolissait dunkerque, & qui abandonnait tant de places en flandre, autrefois conquises par ses armes, & assûrées par les traités de nimégue & de riswick, on lui rendait lille, aire, béthune, & saint-venant.

Ainsi il paraissait, que le ministére anglais rendait justice à tout le monde. Mais les

whigs ne la lui rendirent pas; & la moitié de la nation perſécuta bientôt la mémoire de la reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un ſouverain puiſſe jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la france, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent ſignés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince Eugéne, ſoit mauvaiſe politique du conſeil de l'empereur; ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eû certainement landau & peut-être ſtrasbourg, s'il s'était prété d'abord aux vuës de la reine Anne. Il s'obſtina à la guerre, & il n'eut rien. Le maréchal de Villars, aiant mis ce qui reſtait de la flandre françaiſe en ſûreté, paſſa vers le rhin, & après
20 s'être rendu maître de ſpire, de worms, de
aout 1713. tous les païs d'alentour, il prend ce même
landau que l'empereur eût pu conſerver par
là paix; il force les lignes que le prince Eu-
20 sept. géne avait fait tirer dans le brisgau; défait
30 dans ſes lignes le maréchal Vaubonne; aſſié-
octob. ge & prend fribourg, la capitale de l'aûtriche antérieure.

Le conſeil de vienne preſſait de tous côtés les ſecours qu'avaient promis les cercles de l'empire; & ces ſecours ne venaient point.

Il

Il comprit alors que l'empereur, sans l'angleterre & la hollande, ne pouvait prévaloir contre la france; & il se résolut trop tard à la paix.

Le maréchal de Villars, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix à rastat avec le prince Eugéne. C'était peut-être la premiére fois, qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traitèr au nom de leurs maîtres. Ils y portérent tous deux la franchise de leur caractére. J'ai oui contèr au maréchal de Villars, qu'un des premiers discours qu'il tint au prince Eugéne, fut celui-ci: *monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à vienne, & les miens à versailles.* En effet, l'un & l'autre eûrent toûjours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité, des droits que l'empereur réclamait toûjours sur la monarchie d'espagne, ni du vain tître de roi catholique que Charles VI prit toûjours, tandis que le roiaume restait assûré à Philippe V. Louis XIV garda strasbourg & landau qu'il avait offert de cédèr auparavant, huningue & le nouveau brisac qu'il avait proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable; il fit réta-

blir dans leurs états & dans leurs rangs, les électeurs de cologne & de baviére.

C'eſt une choſe très remarquable, que la france, dans tous ſes traités avec les empereurs, a toûjours protégé les droits des princes & des états de l'empire. Elle poſa les fondemens de la liberté germanique à munſter, & fit érigèr un huitiéme électorat pour cette même maiſon de baviére. Le traité de nimégue confirma celui de weſtphalie. Elle fit rendre par le traité de riswick, tous les biens du cardinal de fürſtemberg. Enfin par la paix d'utrecht, elle rétablit deux électeurs. Il faut avoüer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la france reçut la loi de l'angleterre, & la fit à l'empire.

Les mémoires hiſtoriques du tems, ſur lesquels on a formé les compilations de tant d'hiſtoires de Louis XIV, diſent que le prince Eugéne, en finiſſant les conférences, pria le duc de Villars d'embraſſer pour lui les genoux de Louis XIV, & de préſentèr à ce monarque les aſſûrances du plus profond reſpect *d'un ſujet envers ſon ſouverain.* Premiérement, il n'eſt pas vrai, qu'un prince, petit-fils d'un ſouverain, demeure le ſujet d'un autre prince, pour être né dans ſes états. Secondement, il eſt encor moins vrai, que le prince Eugéne, vicaire-

vicaire-général de l'empire, pût ſe dire ſujet du roi de france.

Cependant chaque état ſe mit en poſſeſſion de ſes nouveaux droits. Le duc de ſavoie ſe fit reconnaître en ſicile, ſans conſulter l'empereur qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ſes troupes dans lille. Les hollandais ſe ſaiſirent des villes de leur barriére ; & la flandre leur a payé toujours douze-cent-cinquante-mille florins par an, pour être les maîtres chez elle. Louis XIV fit combler le port de dunkerque, raſer la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mèr, ſous les yeux d'un commiſſaire anglais. Les dunkerquois, qui voiaient par là tout leur commerce périr, députérent à londres pour implorer la clémence de la reine Anne. Il était triſte pour Louis XIV, que ſes ſujets allaſſent demander grace à une reine d'angleterre ; mais il fut encor plus triſte pour eux, que la reine Anne fût obligée de les refuſer.

Le roi, quelque-tems après, fit élargir le canal de mardick ; & au moien des écluſes, on fit un port qu'on diſait déja égaler celui de dunkerque. Le comte de Stairs, ambaſſadeur d'angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il eſt dit dans un des meilleurs livres que nous aions, que Louis XIV répon-

dit au lord Stairs : *monſieur l'ambaſſadeur, j'ai toûjours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas ſouvenir.* Je ſai de ſcience certaine, que jamais Louis XIV ne fit une réponſe ſi peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les anglais : il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui ; mais il s'agiſſait de ſavoir, s'il était le maître d'éludèr un traité, auquel il devait ſon repos & peut-être une grande partie de ſon roiaume.

La clauſe du traité qui portait la démolition du port de dunkerque & de ſes écluſes, ne ſtipulait pas qu'on ne ferait point de port à mardick. On a oſé imprimer que le lord Bolimbrocke, qui rédigea le traité fit cette omiſſion gagné par un préſent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'hiſtoire de Louis XIV. ſous le nom de la Martiniére ; & ce n'eſt pas la ſeule qui déshonore cet ouvrage. Louis XIV. paraiſſait être en droit de profiter de la négligence des miniſtres anglais, & de s'en tenir à la lettre du traité ; mais il aima mieux en remplir l'eſprit, uniquement pour le bien de la paix ; & loin de dire au lord Stairs, qu'il ne le fit pas ſouvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres, il voulut bien céder à ſes repréſentations auſquelles il pouvait réſiſter. Il

fit

fit discontinuer les travaux de mardick au mois d'avril 1714. Les ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence, & le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'utrecht & de rastat, Philippe v ne joüit pas encor de toute l'espagne; il lui resta la catalogne à soûmettre, ainsi que les îles de majorque & d'ivica.

Il faut savoir que l'empereur Charles, aiant laissé sa femme à barcelone, ne pouvant soûtenir la guerre d'espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la paix d'utrecht, était cependant convenu alors avec la reine Anne, que l'impératrice & ses troupes, devenuës inutiles en catalogne, seraient transportées sur des vaisseaux anglais. En effet la catalogne avait été évacuée ; & Staremberg en partant s'était démis de son titre de vice-roi. Mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un promt secours de la part de l'empereur & même de l'angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginérent qu'ils pourraient formèr une république sous une protection étrangére, & que le roi d'espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. Ils déploiérent alors ce caractére que tacite leur attribuait il y a si longtems. „nation intrépide, dit-il, qui compte la vie

„pour

„ pour rien, quand elle ne l'emploie pas à
„ combattre.

S'ils avaient fait pour Philippe v leur roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui ; jamais l'archiduc n'eût disputé l'espagne. Ils prouvérent par leur opiniâtre résistance, que Philippe v, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre Charles son concurrent, lui en envoia alors contre ses sujets révoltés. Une escadre française bloqua le port de barcelone, & le maréchal de barwick l'assiégea par terre.

La reine d'angleterre, fidéle à ses traités, ne secourut point cette ville. L'empereur d' allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les bréches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq-cent ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. On peut juger, si leurs discours & leur éxemples avaient animé les peuples.

Ils

Ils arborérent sur la bréche un drapeau noir, & soûtinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans aiant pénétré, les assiégés se battirent encor de ruë en ruë; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne etait prise, ils demandérent encor en capitulant, qu'on leur conservât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plûpart de leurs priviléges leur furent ôtés. Soixante moines, condannés aux galéres, furent la seule vangeance que l'on prit. Philippe v avait traité plus rudement la petite ville de xativa dans le cours de la guerre: on l'avait détruite de fond en comble, pour faire un éxemple. Mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mèr, & dont le maintien est utile à l'état. 12 sept. 1714.

Cette fureur des catalans, qui ne les avait pas animés quand Charles vi était parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la derniére flamme de l'incendie, qui avait ravagé si long-tems la plus belle partie de l'europe, pour le testament de Charles ii roi d'espagne.



CHAPITRE VINGT-TROISIE'ME.

Tableau de l'europe, depuis la paix d'utrecht jusqu'en 1750.

J'ose appellèr encor cette longue guerre, une guerre civile. Le duc de ſavoie y fut armé contre ſes deux filles. Le prince de Vaudemont, qui avait pris le parti de l'archiduc Charles, avait été ſur le point de faire priſonnier dans la lombardie, ſon propre pére qui tenait pour Philippe v. L'eſpagne avait été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de calviniſtes français avaient ſervi contre leur patrie. C'était enfin pour une ſucceſſion entre parens, que la guerre générale avait commencé: & l'on peut ajoûter, que la reine d'angleterre excluait du trône ſon frére, que Louis xiv protégeait, & qu'elle fut obligée de le proſcrire.

Les eſpérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le ſont toûjours. Charles vi, deux fois reconnu dans madrid, fut chaſſé d'eſpagne. Louis xiv, près de ſuccomber, ſe releva par les brouilleries imprévuës de l'angleterre. Le

con-

conseil d'espagne, qui n'avait appellé le duc d'anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La lombardie, la flandre, restérent à la maison d'aûtriche: la maison de prusse eut une petite partie de cette même flandre; & les hollandais dominérent dans une autre; une quatriéme partie demeura à la france. Ainsi l'héritage de la maison de bourgogne resta partagé entre quatre puissances; & celle qui semblait y avoir le plus de droit, n'y conserva pas une métairie. La sardaigne, inutile à l'empereur, lui resta pour un tems. Il jouit quelques années de naples, ce grand fief de rome, qu'on s'est arraché si souvent & si aisément. Le duc de savoie eut quatre ans la sicile, & ne l'eut que pour soûtenir contre le pape, le droit singulier mais ancien, d'être pape lui-même dans cette île; c'est à dire, d'être, au dogme près, souverain absolu en matiére de religion.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'utrecht, que pendant la guerre. Il est indubitable, que le nouveau ministére de la reine Anne voulait préparèr en secret le rétablissement du fils de Jacques II sur le trône. La reine Anne elle-même commençait à écouter la voix de la nature, par celle de ses ministres; & elle était dans le dessein

de

de laiſſer ſa ſucceſſion à ce frére, dont elle avait mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ces deſſeins. La maiſon de hanovre, qu'elle regardait comme étrangére & qu'elle n'aimait pas, lui ſuccéda; ſes miniſtres furent perſécutés; & le parti du prétendant aiant tenté de ſoûtenir ſes droits en 1715, ce parti fut défait; la rébellion, qui, ſi la reine Anne eût vécu plus long-tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le ſang qui coula ſur les échafauds.

L'intelligence & l'union de la france & de l'eſpagne, qu'on avait tant redoutée & qui avait alarmé tant d'états, fut rompuë dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le duc d'orléans régent de france, quoiqu' irréprochable ſur les ſoins de la conſervation de ſon pupile, ſe conduiſit comme s'il eût dû lui ſuccéder. Il s'unit étroitement avec l'angleterre, réputée l'ennemi naturelle de la france; & rompit ouvertement avec la branche de bourbon qui régnait à madrid: & Philippe V, qui avait renoncé à la couronne de france par la paix, excita ou plustôt préta ſon nom pour exciter des ſéditions en france, qui devaient lui donner la régence d'un païs, où il ne pouvait régner. Ainſi, après la mort de Louis XIV, toutes les vuës, toutes les négociations, toute

la politique, changérent & dans sa famille & chez tous les princes.

Le régent de france, uni avec les anglais, attaqua l'espagne; de sorte que la premiére guerre de Louis XV fut entreprise contre son oncle, que Louis XIV avait établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guerre, le ministére d'espagne voulut tromper le duc de savoie; & le duc de savoie voulut tromper l'empereur: & il résulta de ce cahos d'intrigues, que les espagnols dépouillérent l'empereur de la sardaigne, & le duc de savoie de la sicile en 1718. Mais forcés par la france qui les battait sur terre, & par les anglais qui les battaient sur mèr, ils rendirent alors la sicile, à la maison d'aûtriche; & la sardaigne devint le partage des ducs de savoie, qui la possédent encore, & qui prennent le tître de rois de sardaigne.

Pour mieux sentir, par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées; il faut remarquer que l'empire ottoman, qui avait pu attaquer l'empire d'allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'empereur, contre des troupes aguerries commandées par le prince Eugéne, qui vainquit les turcs dans deux journées mé-

morables, & qui les réduisit à demander une paix humiliante: & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies; ce même empereur, vainqueur des turcs, ne put avoir la sicile, que par le secours des anglais & du régent de france.

Mais, ce qui étonna le plus toutes les cours de l'europe, ce fut de voir quelque-tems après en 1724 & 1725, Philippe v & Charles vi, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le ministére de madrid gouverna une année entiére la cour de vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eû d'autre intention que de fermèr à la maison française d'espagne tout accès dans l'italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de Philippe v & d'Elisabeth de parme sa seconde femme, dans cette même italie, dont on voulait exclure tout français & tout espagnol. L'empereur donna à ce fils puîné de son concurrent, l'investiture de parme & de plaisance & du grand-duché de toscane: quoique la succession de ces états ne fût point ouverte, dom Carlos y fut introduit avec six-mille espagnols; & il n'en coûta à l'espagne, que deux-cent-mille pistoles données à vienne.

Cette

Cette faute du conſeil de l'empereur ne fut pas au rang des fautes heureuſes; elle lui coûta plus chèr dans la ſuite. Tout était étrange dans cet accord; c'était deux maiſons ennemies, qui s'uniſſaient ſans ſe fier l'une à l'autre; c'était les anglais, qui aiant tout fait pour détrôner Philippe v, & lui aiant arraché minorque & gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité; c'était un hollandais, Ripperda devenu duc & tout-puiſſant en eſpagne, qui le ſignait, qui fut disgracié après l'avoir ſigné, & qui alla mourir enſuite dans le roiaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en france, la régence du duc d'Orléans, que ſes ennemis ſecrets & le bouleverſement général des finances devaient rendre la plus orageuſe des régences, avait été la plus paiſible & la plus fortunée. L'habitude, que les français avaient priſe, d'obéir ſous Louis XIV, fit la ſûreté du régent & la tranquilité publique. Une conſpiration, dirigée de loin par le cardinal Albéroni & mal trâmée en france, fut découverte & diſſipée auſſitôt que formée. Le parlement, qui dans la régence de la reine Anne avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait caſſé les teſtamens de Louis XIII & de Louis XIV avec moins de formalités

que celui d'un particulier; eût à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espéces trois fois au de-là du prix ordinaire. Sa marche à pied, de la grand'-chambre au louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un roiaume d'avoir chez soi plus de cinq-cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entiére des espéces dans le public; tout un peuple en foule se pressant, pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la france était inondée; plusieurs citoiens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roial, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux systéme de Laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soûtint en effet l'un & l'autre par des conséquences, que personne n'avait prévuës.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & au princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public & de toute vuë politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de

perdre

perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoiens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus éxercés & les plus fins, qu'un systéme tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des indes, établie autrefois par le célébre Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particuliéres détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce systéme éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages.

Après que la confusion des finances eut cessé avec la régence, celle des affaires politiques cessa aussi, lorsque le cardinal de Fleury fut à la tête du ministére. S'il y a jamais eû quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le cardinal de Fleury. On le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à près de

quatre-vingt-dix ans, une tête ſaine, libre, & capable d'affaires.

Quand on ſonge, que de mille contemporains il y en a très rarement un ſeul qui parvienne à cet âge, on eſt obligé d'avouer, que le cardinal de Fleury eut une deſtinée unique. Si ſa grandeur fut ſinguliére, en ce qu'aiant commencé ſi tard, elle dura ſi longtems ſans aucun nuage; ſa modération & la douceur de ſes mœurs ne le furent pas moins. On ſait quelles étaient les richeſſes & la magnificence du cardinal d'Amboiſe, qui aſpirait à la tiare; & la ſimplicité arrogante de Ximénès, qui levait des armées à ſes dépens, & qui, vétu en moine, diſait qu'avec ſon cordon il conduiſait les grands d'eſpagne: on connait le faſte roial de Richelieu, les richeſſes prodigieuſes accumulées par Mazarin: Il reſtait au cardinal de Fleury la diſtinction de la modeſtie, il fût ſimple & œconome en tout, ſans jamais ſe démentir. L'élévation manquait à ſon caractére. Ce défaut tenait à des vertus, qui ſont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva, que les eſprits doux & concilians ſont faits pour gouverner les autres.

Il laiſſa tranquilement la france réparer ſes pertes & s'enrichir par un commerce immenſe, ſans faire aucune innovation, & traitant

l'état

l'état comme un corps puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrérent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'europe, le premier ministre d'angleterre, Robert Walpole, était d'un caractére aussi pacifique; & ces deux hommes continuérent à maintenir presque toute l'europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'utrecht jusqu'en 1733; repos, qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagére de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oubliérent toutes leurs calamités passées.

En ces tems-là se formaient deux puissances, dont l'europe n'avait point entendu parlèr avant ce siécle. La premiére était la russie, que le czar Pierre le grand avait tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistait avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connaissances, tel que de tout tems ont été les tartares. Il était si étranger à la france & si peu connu, que lorsqu'en 1668 Louis XIV avait reçu une ambassade moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des siamois.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au nord, après avoir abattu la suéde. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la prusse. Ses forces se préparaient & ne se déploiaient pas encore.

La maison d'aûtriche était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'utrecht l'avait mise. L'angleterre conservait sa puissance sur mèr, & la hollande perdait insensiblement sa sienne. Ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. La suede languissait. Le danemarck était florissant. L'espagne & le portugal subsistaient par l'amérique. L'italie, toûjours faible, était divisée en autant d'états qu'au commencement du siécle, si on excepte mantouë, devenuë patrimoine aûtrichien.

La savoie donna alors un grand spectacle au monde, & une grande leçon aux souverains: Le roi de sardaigne, duc de savoie, ce Victor-Amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la france & de l'aûtriche, & dont l'incertitude avait passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de soixante quatre ans, la couronne qu'il avait

portée

portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice un an apres. La société de sa maîtresse devenuë sa femme, la dévotion & le repos, ne pûrent satisfaire une ame occupée, pendant cinquante ans des affaires de l'europe. Il fit voir, quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre souverains dans ce siécle renoncérent à la couronne; Christine, Casimir, Philippe v, & Victor-Amédée. Philippe v ne reprit le gouvernement que malgré lui. Casimir n'y pensa jamais. Christine en fut tentée quelque-tems, par un dégoût qu'elle eut à rome. Amédée seul voulut remonter par la force, sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connuë. Son fils, Charles-Emanuel, aurait acquis une gloire au dessus des couronnes, en remettant à son pére celle qu'il tenait de lui, si ce pére seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût permis; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arréter celui qui avait été son souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très faux, que la cour de france voulut envoier vingt-mille hommes, pour défendre le pére contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce

tems-là. Ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causérent le moindre mouvement chez les nations voisines.

Tout était paisible depuis la russie jusqu'à l'espagne, lorsque la mort d'Auguste second replongea l'europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement éxemte.

Le roi Stanislas, beaupére de Louis XV déja nommé roi de pologne en 1704, fut élu roi en 1733, de la maniére la plus légitime & la plus solennelle. Mais l'empereur Charles VI fit procédèr à une autre éléction appuiée par ses armes & par celles de la russie. Le fils du dernier roi de pologne, électeur de saxe, qui avait épousé une niéce de Charles VI, l'emporta sur son concurrent. Ainsi la maison d'aûtriche, qui n'avait pas eû le pouvoir de se conserver l'espagne & les indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à ostende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-pére de Louis XV. La france vit renouveler ce qui était arrivé au prince Armand de Conti, qui solennellement élu, mais n'aiant ni argent ni troupes, & plus recommandé que soûtenu, perdit le roiaume où il avait été appellé.

Le roi Stanislas alla à dantzig soûtenir son éléction. Le grand nombre, qui l'avait choisi,

choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce païs, où le peuple est esclave, où la noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions; ce païs, dis-je, se vantait en vain d'une noblesse belliqueuse, qui peut montèr à cheval au nombre de cent-mille hommes. dix-mille russes firent d'abord disparaître tout ce qui était assemblé en faveur de Stanislas. La nation polonaise, qui un siécle auparavant regardait les russes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'empire de russie était devenu formidable, depuis que Pierre le grand l'avait formé. Dix-mille esclaves russes disciplinés dispersérent toute la noblesse de pologne; & le roi Stanislas, renfermé dans la ville de dantzig, y fut bientôt assiégé par une armée de trente-mille hommes.

L'empereur d'allemagne, uni avec la russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la france eût envoié par mèr une nombreuse armée: mais l'angleterre n'aurait pas vu ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le cardinal de Fleury, qui ménageait l'angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonnèr entiérement

ment le roi Stanislas, ni hazarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze-cent hommes, commandée par un brigadier. Cet officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse: il jugea, quand il fut près de dantzig, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats; & il alla relâcher en danemarck. Le comte de Plélo, ambassadeur de france auprès du roi de danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraissait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des belles lettres & de la philophie des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des secretaires d'état, laquelle finissait par ces mots: " je suis sûr que je n'en reviendrai pas; je vous recommande ma femme & mes enfans." Il arriva à la rade de dantzig, débarqua & attaqua l'armée russe; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévû; & ce qui ne fut pas tué de sa troupe, fut prisonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. Dantzig fut pris; l'ambassadeur de france auprès de la pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les priviléges de son

son caractére. Le roi Stanislas n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des moscovites, dans un païs libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élu suivant toutes les loix.

Le ministére de france eût entiérement perdu cette réputation nécessaire au maintien de la grandeur, si elle n'eût tiré vangeance d'un tel outrage; mais cette vangeance n'était rien, si elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les moscovites; & la politique voulait que la vangeance tombât sur l'empereur. On l'éxécuta efficacement en allemagne & en italie. La france s'unit avec l'espagne & la sardaigne. Ces trois puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'aûtriche.

Les ducs de savoie avaient depuis longtems accrû petit-à-petit leurs états, tantôt en vendant leurs secours aux empereurs, tantôt en se déclarant contre eux. Le roi Charles-Emanuel espérait le milanais; & il lui fut promis, par les ministres de versailles & de madrid. Le roi d'espagne Philippe v, ou plustôt la reine Elisabeth de parme son épouse, espérait pour ses enfans de plus grands

éta-

établissemens que parine & plaisance. Le roi de france n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis & le succes de ses alliés.

Personne ne prévoiait alors, que la lorraine dût être le fruit de cette guerre. On est presque toûjours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promtement terminée, que celle qui unissait ces trois monarques.

L'angleterre & la hollande, accoûtumées depuis longtems à se déclarer pour l'aûtriche contre la france, l'abandonnérent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération, que la cour de france avait acquise. L'idée de ses vuës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encor ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre; & rien ne fit plus d'honneur au ministére, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puissances que la france pouvait faire la guerre à l'empereur, sans alarmer la liberté de l'europe. Tous les potentats regardérent donc tranquilement ses succès rapides. Une armée de français fut maîtresse de la campagne sur le rhin, & les troupes de france, d'espagne & de savoie jointes ensemble, furent les maîtresses de l'italie. Le maréchal de Villars

finit sa glorieuse carriére à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris milan. Le maréchal de Cogni, son successeur, gagna deux batailles; tandis que le duc de Montémar, général des espagnols, remporta une victoire dans le roiaume de naples, à bitonto, dont il eut le surnom. C'est une récompense que la cour d'espagne donne souvent, à l'éxemple des anciens romains. Dom Carlos, qui avait été reconnu prince héréditaire de toscane, fut bientôt roi de naples & de sicile. Ainsi l'empereur Charles VI perdit presque toute l'italie, pour avoir donné un roi à la pologne: & un fils du roi d'espagne eut en deux campagnes, ces deux siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maison d'aûtriche pendant plus de deux siécles.

Cette guerre d'italie est la seule, qui se soit terminée avec un succès solide pour les français depuis Charlemagne. La raison en est, qu'ils avaient pour eux le gardien des alpes, devenu le plus puissant prince de ces contrées; qu'ils étaient secondés des meilleures troupes d'espagne; & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'empereur fut alors trop heureux, de recevoir des condition de paix que lui offrait la france victorieuse. Le cardinal de Fleury mini-

ministre de france, qui avait eû la sagesse d'empécher l'angleterre & la hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminèr heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, don Carlos fut reconnu roi de naples & de sicile. L'europe était déja accoûtumée à voir donner & changer des états. On assigna à François duc de lorraine, gendre de l'empereur, l'héritage des Médicis qu'on avait aparavant accordé à don Carlos; & le dernier grand-duc de toscane près de sa fin, demandait, *si on ne lui donnerait pas un troisiéme héritier, & quel enfant l'empire & la france voulaient lui faire.* Ce n'est pas, que le grand-duché de toscane se regardât comme un fief de l'empire; mais l'empereur le régardait comme tel, aussi bien que parme & plaisance, revendiqué toûjours par le saint-siége, & dont le dernier duc de parme avait fait hommage au pape: tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces duchez de parme & plaisance, que les droits du sang donnaient à don Carlos fils de Philippe V & d'une princesse de parme, furent cédés à l'empereur Charles VI en propriété.

Le roi de sardaigne duc de savoie, qui avait compté sur le milanais auquel sa mai-

son toûjours aggrandie par dégrez avait depuis longtems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le novarois, le tortonois, les fiéfs des langhes. Il tirait ses droits sur le milanais, d'une fille de Philippe deux roi d'espagne, dont il descendait. La france avait aussi ses anciennes prétentions, par Louis XII, héritier naturel de ce duché. Philippe V avait les siennes, par les inféodations renouvelées à quatre rois d'espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédérent à la convenance & au bien public. L'empereur garda le milanais, malgré la loi générale des fiéfs de l'empire, qui veut que l'empereur seigneur suserain en donne toûjours l'investiture ; sans quoi les empereurs pourraient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. Mais cette loi souffre tant d'exceptions ; il y a tant d'éxemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matiére d'état l'intérêt présent est la premiére des loix.

Par ce traité, le roi Stanislas renonçait au roiaume qu'il avait eû deux fois, & qu'on n'avait pu lui conserver ; il gardait le titre de roi. Il lui fallait un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la france encor plus que pour lui. Le cardinal de Fleury se contenta d'abord du barrois, que le duc de lorraine devait donnèr au

roi Stanislas, avec la réversion à la couronne de france; & la lorraine ne devait être cédée, que lorsque son duc serait en pleine possession de la toscane. C'était faire dépendre cette cession de la lorraine de beaucoup de hazards. C'était peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le cardinal de Fleury à se servir de ses avantages: il demanda la lorraine aux mêmes conditions que le barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre-millions-cinq-cent-mille livres, faite au duc François jusqu'à ce que la toscane lui fût échuë.

Ainsi la lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement; réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un roi polonais fut transplanté en lorraine; & cette province eut pour la derniére fois un souverain résident chez elle, & il la rendit heureuse. La maison régnante des princes lorrains devint souveraine de la toscane. Le second fils du roi d'espagne fut transféré à naples. On aurait pu renouveler la médaille de Trajan, *regna assignata*, *les trônes donnés.*

La maison de france, à la fin de cette courte guerre, se trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas osé prévoir, dans le

tems des plus brillantes prospérités de Louis XIV. Presque tout l'héritage de la maison de Charles-quint, l'espagne, les deux siciles, le méxique, le pérou, étaient dans ses mains : & enfin la maison d'aûtriche finit dans la personne de Charles VI en 1740. Ce qui restait de ses dépouilles fut près d'être enlevé à sa fille, & partagé entre plusieurs puissances. La france fit élire un empereur, avec la même facilité que les empereurs avaient auparavant fait élire des électeurs de cologne & des évêques de liége. La fameuse pragmatique sanction du dernièr empereur aûtrichien, qui assûrait à sa fille la possession indivisible de tous ses états, pragmatique garantie par l'empire, par l'angleterre, par la hollande, par la france elle-même, ne fut d'abord soûtenuë de personne. L'électeur de baviére, fils de celui qui avait été mis au ban de l'empire, fut couronné sans obstacle duc d'aûtriche à lintz, roi de bohéme à prague, empereur à francfort, par les armes de Louis XV. La fille de tant d'empèreurs se vit une année entiére sans secours, & sans autre espérance que dans son courage. A peine avait-elle fermé les yeux à son pére, qu'elle avait perdu la siléfie par l'irruption d'un jeune roi de prusse, dont la postérité parlera long-tems. Il profita le premier de la conjoncture, & fit servir à sa grandeur une

armée disciplinée comme celles des anciens romains, que son pére semblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La france, la prusse, la saxe, la baviére, attaquaient les restes de la maison d'autriche. On alla jusqu'aux portes de Vienne; ses alliés demeuraient dans le silence: le partage de ses états paraissait assuré. Mais on vit bientôt, qu'il n'y a de vraie grandeur que celle qui est fondée sur ses propres forces. L'électeur de baviére empereur sous le nom de Charles VII, prince très eclairé mais manquant des deux ressorts necessaires (des trésors & de bonnes troupes,) ayant des alliés souvent divisés, accablé de maladies ne pouvait réussir par lui même; & on n'a jamais conquis de grands états par la main d'autrui. Les plus grands avantages furent rapidement suivis des plus funestes désastres. Tout ce qui devait faire sa grandeur, fit sa ruine; & ce qui devait accabler la reine de hongrie, servit à l'élever. La maison d'autriche renâquit de ses cendres. La reine de hongrie trouva un puissant allié dans George II roi d'angleterre; elle eut ensuite pour elle le roi de sardaigne, la hollande, & enfin jusqu'à l'empire de russie, qui envoia la derniére année de la guerre, environ trente-cinq-mille hommes à son secours. Elle fit des paix particuliéres avec la prusse

&

& la saxe. Mais surtout son courage d'esprit la secourut autant que ses alliés. La hongrie, qui n'avait été pour ses péres qu'un éternel objet de guerres civiles, de résistances & de punitions, devint pour elle un roiaume uni, affectionné, peuplé de ses défenseurs. On combattit dans le cœur de l'allemagne, en italie, en flandre, & sur les frontiéres même de la france, & sur les mèrs de l'inde & de l'amérique, à peu-près comme dans la guerre de 1701. Le cardinal de Fleury, trop âgé pour soûtenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la france dans cette guerre entreprise malgré lui, & mourut après n'avoir vû que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine: ce qui restait à la france de forces maritimes, fut absolument détruit par les anglais; & les provinces de france furent exposées. L'empereur, que la france avait fait, fut chassé trois fois de ses propres états. Il mourut l'un des plus malheureux princes de la terre, pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. La reine de hongrie goûta le plaisir & la gloire de faire élire empereur son époux, & de recommencèr une nouvelle maison impériale.

Louis xv, après avoir vu mourir en 1743 le cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré,

 gouver-

gouverna par lui-même, & répara les désastres qu'avaient produit les derniéres années du gouvernement de son ministre. Il fut heureux partout, excepté en italie, parce qu'il avait contre lui le roi de sardaigne, que le cardinal de Fleury avait aliéné.

Une chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de souverains à la tête de leurs armées. François de lorraine, grand-duc de toscane, depuis empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes autrichiennes. Dom Carlos roi de naples, fils de Philippe v, commandait son armée à velétri. Le roi d'angleterre George II gagna une bataille vers le mein.

Le roi de sardaigne fut partout où étaient ses troupes, & toujours avec succès. Le roi de prusse remporta cinq victoires. Louis xv rendit la gloire & la supériorité à sa nation à la bataille de fontenoi, & les conserva à celle de laufeld. Enfin, après avoir subjugué en personne toute la flandre, & pris mastricht par les mains du maréchal de saxe; après avoir chassé les ennemis de provence, par celles du maréchal de Belle-île; après avoir sauvé génes, par le maréchal de Richelieu; aiant affermi le roi de naples sur son trône, il fit une paix aussi glorieuse que ses campagnes, montrant dans le traité d'aix-la-chapelle

pelle une modération inouie qu'on n'avait pas attenduë, ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ses armes. Il eut la gloire de protéger tous ses alliés, de remettre les génois dans tous leurs droits, de faire rendre au duc de modéne ses états, d'établir l'infant dom Philippe dans parme & plaisance, l'héritage de sa mére. C'était en effet acquérir beaucoup, que d'être ainsi le protecteur de tous ses alliés. La réputation, chez les rois puissans, vaut des conquêtes. Après cette heureuse paix, la france se rétablit comme après la paix d'utrecht, & fut encor plus florissante.

Alors l'europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménageaient l'un l'autre, & qui soûtenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait assûrer une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de hongrie, & une partie de l'allemagne, la russie, l'angleterre, la hollande, la sardaigne, composaient une de ces grandes factions. L'autre était formée par la france, l'espagne, les deux siciles, la prusse, la suéde, Toutes les puissances restérent armées ; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuses armées, qui forcérent les autres princes à faire les mêmes efforts; desorte qu'après la paix d'aix-la-chapelle, les puissances chrétiennes de l'europe ont eû environ un million d'hommes sous les armes; & on s'est flatté que de long-tems il n'y aurait aucun aggresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre.

Voilà le précis peut-être encor trop long des plus importans événemens de ce siécle. Ces grandes choses paraitront petites un jour, quand elles seront confondues dans la multitude immense des revolutions qui bouleversent la monde, & il n'en resterait qu'un faible souvenir, si les arts perfectionnés ne répandaient sur ce siécle une gloire unique qui ne périra jamais.

Fin du premier tome.



2 vols
L. S. Olschki
9. 10. 79

Headcap repair
2002 M.Ebert G.

